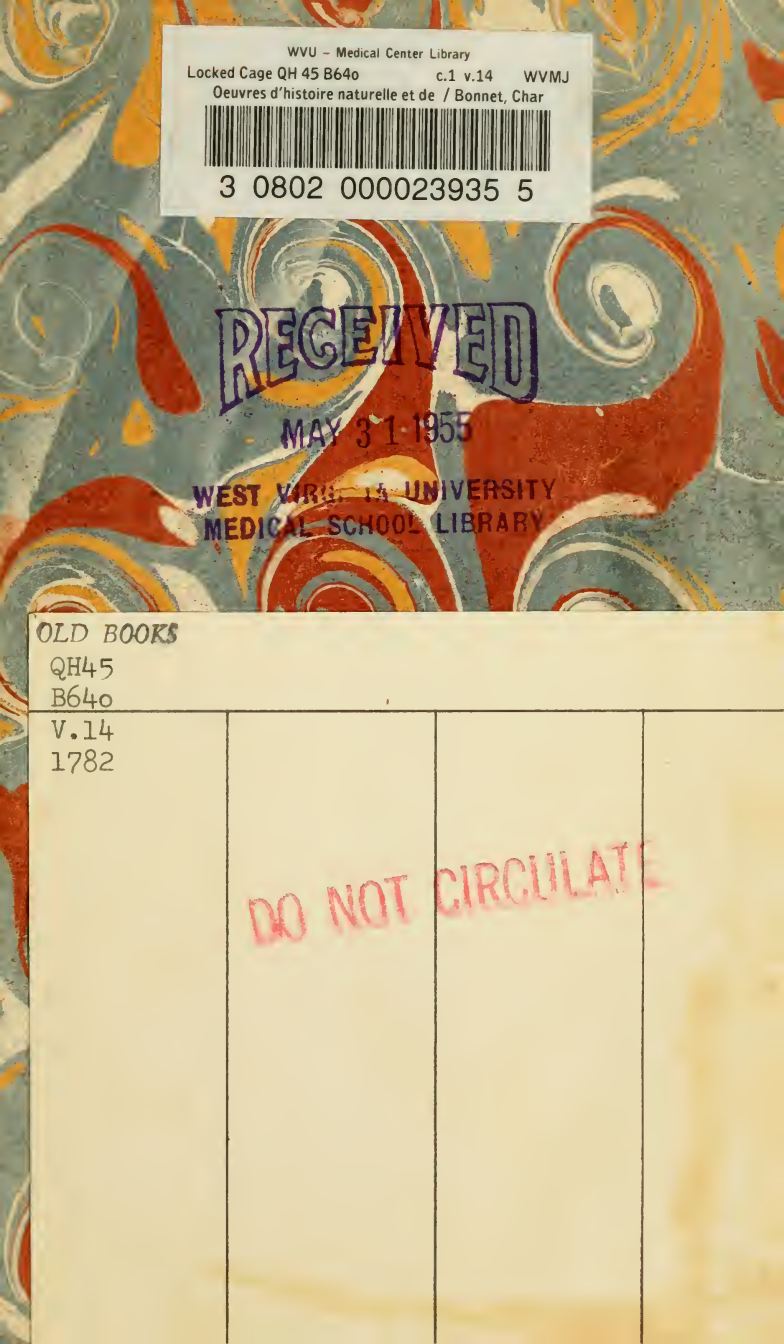

QH 45
B640
V.14
Loc.
Cage
1782




WVU - Medical Center Library
Locked Cage QH 45 B64o c.1 v.14 WVMJ
Oeuvres d'histoire naturelle et de / Bonnet, Char
3 0802 000023935 5

RECEIVED
MAY 31 1955
WEST VIRG[illegible]IA UNIVERSITY
MEDICAL SCHOOL LIBRARY

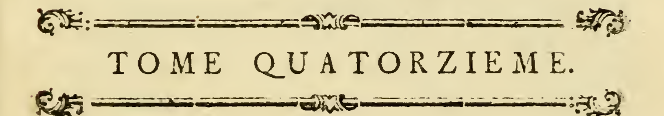
OLD BOOKS
QH45
B64o
V.14
1782

DO NOT CIRCULATE

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
Lyrasis Members and Sloan Foundation

http://www.archive.org/details/oeuvresdhistoire14bonn

COLLECTION
COMPLETE
DES ŒUVRES
DE CHARLES BONNET.



TOME QUATORZIEME.

ŒUVRES D'HISTOIRE NATURELLE ET DE PHILOSOPHIE DE CHARLES BONNET,

De l'Académie Impériale Léopoldine, & de celle de St. Pétersbourg; des Académies Royales des Sciences de Londres, de Montpellier, de Lyon, de Gottingue, de Stockholm, de Copenhague, honoraire de celle des Beaux Arts de la même ville; des Acad. de l'Institut de Bologne, de Padoue, de Harlem, de Munich, de Sienne, de Cassel, des Curieux de la Nature de Berlin; Correspondant de l'Académie Royale des Sciences de Paris.

TOME QUATORZIEME.

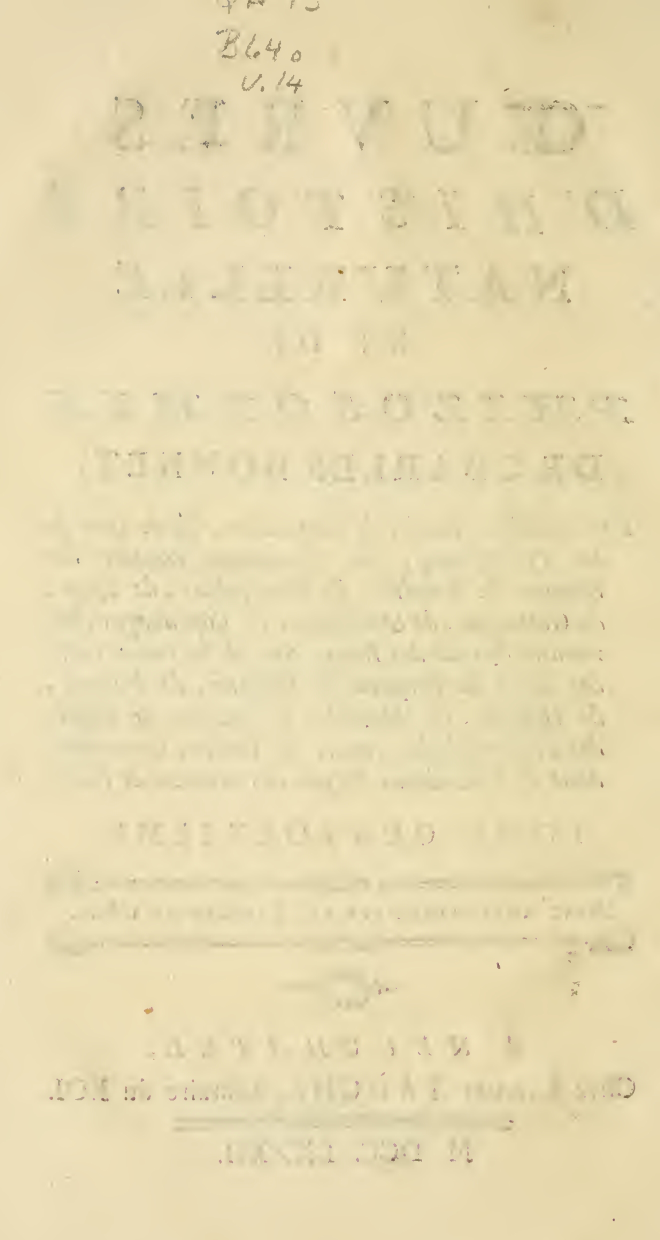
ESSAI ANALYTIQUE SUR LES FACULÉS DE L'AME.

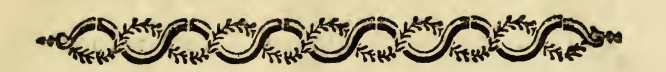
A NEUCHATEL,

Chez SAMUEL FAUCHE, Libraire du ROI.

M. DCC. LXXXII.

B640
v.14





ESSAI ANALYTIQUE SUR LES FACULTÉS DE L'AME.



CHAPITRE XIX.

Nouvelles considérations sur les Facultés de l'Ame,
& en particulier sur l'Activité.
A quels égards l'Ame est active.
De la Liberté d'indifférence.
De la question si l'Ame exécute elle-même ses volontés.
Des déterminations de la Sensibilité & de la Volonté; de leurs causes & de leurs effets.

462. Après avoir exposé mon sentiment sur le rappel des idées, je dois satisfaire à une

queſtion importante qui en découle naturellement.

A quoi ſe réduit donc l'exercice de l'Activité de notre Ame? Dans quel ſens peut-on dire que notre Ame eſt *active?*

463. J'EN ai déja averti: (128.) je ne parle point de cette Activité par laquelle quelques Philoſophes conçoivent que l'Ame forme ſes ſenſations. Je ne parle que de cette Activité que nous ſuppoſons que l'Ame exerce hors d'elle ou ſur ſes Organes. (25.)

464. IL eſt inconteſtable que nous avons une Volonté, & que nous exerçons cette Volonté. (161.)

QU'EST-CE qu'avoir une *Volonté*, & qu'*exercer* ſa Volonté?

465. *Avoir* une *Volonté*, c'eſt préférer un Objet à un autre Objet, une ſituation à une autre ſituation, &c. Je renvoie là deſſus au Chapitre XII.

466. L'OBJET agit ſur nos Sens, & par nos Sens ſur notre Ame. Il modifie ſa Senſibililité,

& cette modification reçoit le nom de *senſation*.

467. La Senſibilité peut donc être modifiée d'autant de manieres différentes qu'il y a de différens ordres de fibres dans chaque Sens. [85, 199.]

468. Une ſenſation n'étant donc que l'Ame elle-même modifiée, la modification eſt inſéparable de la conſcience de cette modification. (200.)

469. Voila, en général, ce qui appartient à la Senſibilité. Mais, ce qui ne lui appartient point, c'eſt la préférence que l'Ame donne à un Objet ſur un autre Objet. Je crois l'avoir prouvé dans le paragraphe 135 : je ne dois pas craindre de le répéter ici.

470. Préférer un Objet n'eſt pas ſimplement ſentir, appercevoir cet Objet; c'eſt ſe déterminer, c'eſt agir en conſéquence de cette perception.

Un Etre qui ne feroit doué que de la ſeule Senſibilité auroit toutes nos ſenſations : il les diſtingueroit, comme nous, les unes des autres : il auroit de l'Imagination, de la Mémoire, de la Réminiſcence. Mais, il ſeroit parfaitement

indifférent pour quelque degré de ſenſation que ce fût: car avoir du plaiſir ou de la douleur n'emporte point en ſoi la capacité de rechercher l'un & de fuir l'autre. Rechercher & fuir ne ſont pas des ſentimens; ce ſont des actions. L'amour & la haine ne ſont pas de ſimples perceptions. [412, 413.] Voir un Objet n'eſt pas le deſirer: [170 & ſuiv.] donner ſon attention à un Objet n'eſt pas ſimplement en recevoir l'impreſſion. [135, 136 & ſuiv.] L'impreſſion qu'un Objet fait ſur nos Sens eſt le réſultat de ſon Activité combinée avec celle des fibres ſur leſquelles il agit. [201.] Entre pluſieurs Objets qui different en Activité, celui dont l'Activité eſt la plus grande n'entraîne pas néceſſairement notre Attention: nous pouvons la donner à celui dont l'Activité eſt la plus foible. Or, l'Attention peut rendre vive une perception foible: (139, 140.) l'Attention n'eſt donc pas une modification de la Senſibilité, puiſque la Senſibilité eſt exactement ſubordonnée au jeu des fibres, le jeu des fibres à l'impreſſion des Objets. [117] La loi de la Senſibilité eſt donc celle de l'intenſité des impreſſions. (33, 166.) Plus l'impreſſion d'un Objet eſt forte, plus la ſenſation qu'il excite eſt vive. L'Attention choque cette loi; d'un

côté elle augmente l'intenſité des mouvemens imprimés à certaines fibres par un Objet ; (138, 139, 140.) de l'autre, elle diminue celle des mouvemens imprimés à d'autres fibres par d'autres Objets. (138, 142, 143, 145.)

471. Il eſt donc en nous une autre Faculté différente de la Senſibilité ; mais qui eſt ſubordonnée à la Senſibilité, & que celle-ci déploie : cette Faculté eſt la *Volonté.*

472. L'essence de la Volonté conſiſte donc dans le *Pouvoir* d'agir, de ſe déterminer, de choiſir : toutes ces expreſſions ſont ſynonymes.

473. Tant que ce Pouvoir n'eſt point réduit en acte, il n'eſt qu'un ſimple Pouvoir. La Volonté en général eſt la Capacité de vouloir, & non une Volonté particuliere.

474. L'exercice de la Volonté eſt cette Volonté *particuliere.* J'exerce ma Volonté toutes les fois que j'ai une Volonté. J'ai une Volonté toutes les fois que je me détermine, que je préfere un Objet à un autre Objet.

475. L'acte qui ſuit cette détermination de ma Volonté, qui en eſt l'effet, la conſéquence,

eſt un acte *libre* : il eſt l'*exécution* de ma volonté particuliere.

476. Il y a donc deux choſes à conſidérer dans la Volonté : l'*exercice* de la Volonté & ſon *exécution*. Ces deux choſes ne doivent point être confondues & elles l'ont été.

477. Un exemple éclaircira ma penſée.

Un Homme veut mouvoir ſon bras, & ce bras ne peut ſe mouvoir.

Cet Homme *exerce* ſa Volonté, car il a la la volonté *particuliere* de mouvoir ſon bras; mais cette volonté ne *s'exécute* pas; le bras n'eſt point mu.

478. En quoi conſiſte donc l'*exercice* de la Volonté dans le cas que je ſuppoſe? Ceci mérite une grande attention.

L'objet de la volonté particuliere de cet Homme eſt d'imprimer un mouvement à ſon bras.

Si cet Homme n'eût jamais ſenti ſon bras ſe

mouvoir, il eſt clair qu'il ne pourroit avoir la volonté de le mouvoir. La volonté ne précede pas le ſentiment. On ne peut vouloir qu'en conſéquence de ce que l'on ſent ou de ce que l'on a ſenti. (147.)

479. CET Homme a donc préſente à l'Eſprit l'idée de mouvoir ſon bras. Il compare cet état de mouvement dont il a l'idée, à l'état d'inaction qu'il éprouve. Il préfere l'un à l'autre; il ſe détermine à mouvoir plutôt qu'à ne pas mouvoir.

480. QU'EST-CE que cette détermination de la Volonté? C'eſt l'application de la Volonté à l'idée de mouvoir le bras.

MAIS cette idée tient à des fibres ébranlées: c'eſt par l'ébranlement de ces fibres que l'idée de mouvoir le bras eſt actuellement préſente à l'Eſprit. [17.]

QUAND donc je dis que la Volonté s'applique à l'idée de mouvoir le bras, je veux dire, qu'elle s'applique aux fibres appropriées à cette idée. (85.)

481. MAIS, la Volonté n'eſt pas la Senſibili-

té ; une volonté n'eſt pas une ſenſation. (470.) La Volonté eſt active ; elle eſt une Force qui s'applique à telle ou telle ſenſation, à telle ou telle idée.

482. La Volonté ne peut donc s'appliquer à l'idée de mouvoir le bras, qu'elle n'augmente le mouvement des fibres appropriées à cette idée. [138, 139.]

Elle ne peut augmenter le mouvement de ces fibres, qu'elle ne rende l'idée plus vive. [141.]

L'Augmentation de mouvement que la Volonté produit dans ces fibres conſtitue le deſir [170 & ſuiv.] de mouvoir le bras.

483. Si rien ne s'oppoſoit au mouvement du bras, s'il étoit dans ſon état naturel, l'effet de ce deſir ſeroit le mouvement de ce bras. Ce mouvement ſeroit l'*exécution* de la Volonté particuliere de mouvoir ce bras. [475.]

484. Ainsi, dans le cas que j'analyſe, la Volonté eſt parfaite & la Liberté ne l'eſt pas.

On eſt ſurpris que je ne diſe pas qu'il n'y a

point du tout de Liberté. Je dois donc développer davantage ma penſée & lever toute équivoque.

485. L'ACTE par lequel la Volonté s'applique à l'idée de mouvoir le bras, l'augmentation de mouvement qu'elle produit dans les fibres appropriées à cette idée [482.] eſt un acte *libre*; car j'entends par la *Liberté* cette Activité que l'Ame déploie à ſon gré ſur ſes Organes. [150.]

IL n'importe que l'exercice de cette Activité ſoit borné à ne mouvoir que quelques fibres des Sens ou qu'il s'étende à mouvoir les membres. Ce qui eſt ici eſſentiel, c'eſt qu'il y ait une action & que cette action ſoit volontaire.

LA Volonté eſt toujours libre, c'eſt-à-dire, que lorſqu'elle s'exerce c'eſt par ſa propre Force, ſans contrainte, de plein gré. Les Métaphyſiciens ont rendu cela par le terme de *Spontanéité.*

486. MAIS, pour ne pas confondre des choſes qui doivent être diſtinguées, je reſtreindrai le mot de *Liberté* à ſignifier cette Faculté par laquelle nous ſuppoſons que l'Ame *exécute* ſes volontés. [149.]

SUIVANT cette définition, l'Homme dont je parle n'a point la *Liberté* de mouvoir ſon bras: car, quoique l'Activité de ſon Ame ſe déploie au gré de la Volonté ſur les fibres appropriées à l'idée de mouvoir le bras, [480, 481, 482.] l'objet direct de la Volonté n'eſt point alors de rendre cette idée plus vive; ce qui ſuppoſeroit que l'Ame ne veut ſimplement que lui donner ſon attention: (131, 138, 139.) l'objet direct de la Volonté eſt alors d'imprimer un mouvement au bras: ce mouvement ne s'opere pas: la Volonté ne *s'exécute* donc pas: il n'y a donc point ici de *Liberté.*

487. LA Liberté peut donc être contrainte: la Volonté ne peut jamais l'être. On peut empêcher un Homme de mouvoir ſon bras; mais on ne peut l'empêcher de vouloir le mouvoir, parce qu'on ne peut empêcher ſa Volonté de ſe déployer à ſon gré ſur différentes fibres du Cerveau. [480, 481.]

488. IL eſt de même très-évident que la Volonté a plus d'étendue que la Liberté. La Volonté peut s'appliquer à toutes les idées & à toutes les combinaiſons d'idées que le Cerveau peut lui offrir: or, parmi ces combinaiſons d'idées

il en eſt qui engendrent des deſirs que la Liberté ne peut ſatisfaire.

489. ON eſt donc *libre* toutes les fois qu'on fait ce qu'on *veut*. Je l'ai dit: [152 & ſuiv.] il eſt indifférent à l'eſſence de la Liberté que l'objet de la Volonté ſoit une action très-ſimple ou une action très-compoſée, un ſeul acte ou une multitude d'actes. La Liberté n'eſt pas moins Liberté lorſqu'elle ne peut s'exercer que ſur un ſeul faiſceau de fibres, que lorſqu'elle peut ſe déployer à la fois ſur divers Organes.

490. LA Liberté ne conſiſte point du tout dans le Pouvoir de *choiſir*; mais elle conſiſte dans le Pouvoir *d'exécuter* ſon choix. J'ai déja inſiſté ſur ce point dans le Chapitre XII. J'ai montré plus clairement dans celui-ci, [479 & ſuiv.] que ces deux Pouvoirs ſont diſtincts. Le Pouvoir de choiſir ne ſuppoſe pas toujours le Pouvoir d'exécuter ſon choix: mais l'exécution d'un choix ſuppoſe néceſſairement l'exercice du Pouvoir de choiſir.

491. ON me propoſe deux partis à choiſir, *A* & *B*. Je me détermine pour *B*, & j'ignore que *A* renferme un obſtacle invincible. Mon action n'en eſt pas moins volontaire & libre.

Si je me fusse déterminé pour *A*, j'aurois *exercé* ma Volonté, j'aurois *choisi*; mais, je n'aurois pu *exécuter* mon choix.

492. Supposez un Etre qui dans tout le cours de sa vie fait toujours ce qu'il veut, & supposez en même tems, que dans chaque cas particulier il ne pourroit agir autrement s'il le vouloit: cet Etre en seroit-il moins un *Etre libre?* Si l'on le disoit, il faudroit abandonner cette définition de la Liberté, si vraie & si généralement adoptée, qu'elle est *le Pouvoir de faire ce que l'on veut. Facultas agendi ut libet:* ou comme la définit un Auteur célebre, [*] *Facultas faciendi quod libuerit, quæcunque fuerit Voluntatis determinatio.*

Au reste, quand je dis que cette définition est vraie, je ne l'admets que pour le fond; car il est bien évident qu'on ne fait pas tout ce qu'on veut; (488.) mais, tout ce qu'on fait avec connoissance, on le fait en conséquence de sa Volonté, & l'*exécution* de cette Volonté est un acte de la Liberté.

493. Supposez encore une Intelligence qui

[*] S'Gravesande, *Introd. ad Phil.* Parag. 117.

lise dans le Cerveau de l'Etre dont je viens de parler : cette Intelligence lui imputeroit-elle de ne pas agir autrement dans tel ou tel cas particulier, & ne *mesureroit*-elle pas la perfection de cet Etre par la perfection de ses volitions ?

494. Il n'est donc point de Liberté d'*indifférence*, puisqu'il n'est point de Volonté d'*indifférence*. La Liberté est le Pouvoir d'exécuter sa volonté. Ce Pouvoir est donc soumis à la Volonté. La Liberté est donc une Force qui n'a, par elle-même, aucune détermination, & qui ne peut s'en donner aucune. On ne produit une action que parce qu'on veut la produire. On ne veut la produire, que parce qu'on a un motif de le vouloir. Ce motif est toujours une sensation, une idée. (131, 147 & suiv.) La Volonté est donc soumise à son tour à la Faculté d'avoir des sensations, des idées. Cette Faculté est subordonnée elle-même au jeu des Organes; le jeu des organes l'est à l'action des Objets. [117, 147, 149.] Je répete souvent cela; mais je ne puis trop le répéter; c'est ici la base de toute la Science de notre Etre.

495. Ainsi, dans les cas qu'on nomme d'*indifférence*, le motif déterminant ne peut être dans

l'objet que la Volonté préfere, parce qu'on suppose alors une parfaite ressemblance entre cet objet & un autre objet proposé en même tems.

Où est donc alors le motif déterminant? L'Auteur de l'*Essai de Psychologie* le place *dans une certaine disposition du Corps, dont l'Ame ne s'apperçoit pas clairement.* [*] Cet Auteur répand çà & là les germes de plusieurs Vérités, qu'il ne développe point: celle-ci est de ce nombre. Je vais tâcher de suppléer ici à cet Auteur.

496. Entre deux objets qu'on me présente, je me détermine pour celui qui est à ma droite. Ce n'est pas que cet objet ait rien en soi qui me porte à le préférer, puisque l'on suppose une parfaite ressemblance entre les deux objets. Le motif qui me détermine est donc, en effet, dans une certaine disposition de mon Corps, savoir, dans l'habitude que j'ai contractée de me servir de la main droite plutôt que de la main gauche.

Mais, les nerfs des deux mains aboutissent également au Cerveau: (30.) l'Ame peut mouvoir à son gré l'une & l'autre. Comment donc

[*] Chap. XLIV.

l'objet qui eſt à ma droite me détermine-t-il à avancer la main qui lui correſpond?

Les deux objets agiſſent également ſur mes yeux, & par mes yeux ſur mon Cerveau. Cette égalité d'action ne produit pourtant pas un effet égal, puiſque l'objet qui eſt a ma droite, me détermine à un mouvement auquel l'autre objet ne me détermine point.

Les membres ne ſe mettent pas d'eux-mêmes en mouvement; le Cerveau n'agit pas de lui-même ſur l'Ame. Les fibres ſenſibles ne ſe meuvent qu'autant qu'une cauſe extérieure vient à les ébranler.

Il ſe paſſe donc dans la partie de mon Cerveau ſur laquelle agit l'objet qui eſt à ma droite, quelque choſe qui ne ſe paſſe pas dans la partie oppoſée ſur laquelle agit l'objet qui eſt à ma gauche.

Cette choſe ne peut être qu'un mouvement auquel tient un ſentiment, puiſque rien ne peut déterminer la Liberté à ſe déployer, qui n'affecte la Faculté de ſentir. (494.)

L'objet qui eſt à ma droite réveille donc en

moi par ſa poſition un ſentiment, & ce ſentiment eſt lié à l'habitude de me ſervir de la main droite.

Ce ſentiment ne peut ſe réveiller que mon Ame ne ſoit déterminée à avancer cette main, &c.

On peut expliquer par ces principes tous les cas paralleles.

497. Mais, ſi lorſque je ſuis ſur le point d'avancer la main droite, il me vient en penſée de contredire l'Auteur de la *Pſychologie*, & que pour cet effet j'avance la main gauche, le plaiſir de contredire cet Auteur devient alors mon motif déterminant. Je change ſubitement de motif; mais toujours agis-je par un motif.

498. Il m'eſt facile d'expliquer ce changement ſubit de motif. La ſituation dont il s'agit eſt propre par elle-même à retracer dans mon Cerveau les diſputes des Philoſophes ſur la Liberté d'*indifférence*. Au nombre de ces Philoſophes eſt l'Auteur de la *Pſychologie*. L'idée de cet Auteur réveille celle de ſon opinion; l'idée de ſon opinion réveille l'idée de le contredire. [450, 451.] Dès que le mouvement auquel tient cette idée

idée devient plus fort que celui qui naît de l'habitude, il l'emporte sur ce dernier, & l'habitude est sans effet. L'habitude ne contraint point la Liberté.

499. Dans des momens d'ennui, l'Ame paroît rappeller indifféremment & sans suite des idées de tout genre, uniquement pour se tirer de cet état d'ennui. On propose ce cas comme servant à prouver que l'Ame a le pouvoir de rappeller à son gré ses idées. Mais, si ceux qui admettent cela comme une preuve de ce pouvoir, n'admettent pas en même tems la Liberté d'indifférence, je ne vois pas pourquoi ils sont obligés d'attribuer à l'Ame le rappel de ces idées.

500. Je m'explique : dès que l'on n'admet pas la Liberté d'indifférence, [494.] on est obligé de placer dans la disposition actuelle du Corps ou du Cerveau la cause de la détermination de l'Ame, toutes les fois que les objets ne présentent aucun motif. Ces sortes de cas sont ceux qu'on nomme d'*indifférence*. [495.]

Mais, la disposition actuelle du Corps ou du Cerveau ne peut influer sur l'Ame, qu'autant qu'il s'y fait actuellement un mouvement. Si le Cerveau étoit dans un repos absolu, comment

l'Ame le tireroit-elle par elle-même de cet état, puisque la Faculté de sentir seroit absolument sans exercice ? [178, 494.]

J'AI vu un grand nombre d'objets : ces objets ont affecté un grand nombre de fibres de mon Cerveau & leur ont imprimé certaines dispositions. [57 & suiv.] Je n'ai pas actuellement les idées attachées à ces fibres, parce que ces fibres ne sont pas actuellement ébranlées. Mon Ame ne peut par elle-même les ébranler, parce que les causes des déterminations de son activité sont dans la Sensibilité, [131, 433 & suiv.] & que ces fibres n'affectent point actuellement la Sensibilité.

AFIN donc qu'une Ame travaillée de l'ennui 499.) soit déterminée à rappeller l'idée *A* plutôt que l'idée *B*, il faut que le mouvement qui se fait actuellement dans son Cerveau ait avec cette idée *A* un rapport qu'il n'a pas avec l'idée *B*.

SI cela n'étoit point, comment la disposition actuelle du Cerveau détermineroit elle l'exercice de l'Activité de l'Ame ?

CE rapport qui est entre le mouvement actuel

& l'idée *A*, eſt un rapport purement phyſique, puiſqu'il appartient uniquement au Cerveau. Les circonſtances l'ont établi; (291, 292.) il eſt abſolument indépendant de l'Ame, & il exiſteroit dans le Cerveau d'un pur Automate comme dans celui de l'Homme.

L'EFFET de ce rapport eſt que le mouvement qui ſe fait actuellement dans certaines fibres du Cerveau, ſe communique au faiſceau auquel eſt attachée l'idée *A*. (85.) Ce faiſceau ne peut être ébranlé, que cette idée ne ſoit reproduite.

MAIS, ce faiſceau n'eſt pas iſolé; il tient à pluſieurs autres faiſceaux qu'il ébranle à ſon tour. Les idées attachées à ces faiſceaux ſont donc reproduites. (85, 86, 87.) L'Ame leur donne plus ou moins d'attention relativement au degré d'intérêt de chacune. (323.) Les idées auxquelles elle donne le plus d'attention deviennent dominantes, &c.

501. IL n'y a donc rien dans le cas que je viens d'analyſer qui oblige d'admettre que le rappel des idées eſt dû à l'Activité de l'Ame. Pourquoi donc recourir ici à l'intervention de l'Ame, dès que la ſeule organiſation ſuffit à expliquer les phénomenes? [450, 451.]

Il y a plus ; l'intervention dont il s'agit choque la fubordination qui eft entre nos Facultés. La Volonté ne peut déterminer la Liberté à fe déployer fur une idée qui n'eft pas préfente à l'Entendement, lorfque le faifceau de fibres auquel cette idée eft attachée (85.) n'eft point ébranlé.

Si je m'étendois davantage là-deffus je répéterois ce que j'ai dit dans les paragraphes 433, 434 & fuivans.

502. Mais, quand notre Volonté s'exécute, eft-ce notre Ame elle-même qui l'*exécute?* J'ai déja touché à cette queftion : (4, 25.) c'eft ici le véritable lieu de l'examiner de plus près.

503. Le fentiment intérieur prouve invinciblement que plufieurs de nos volontés s'exécutent. Nous fentons, par exemple, que nous avons la volonté de mouvoir le bras, & que le bras eft mû. Rien n'eft plus certain que ce fait, & prétendre l'infirmer, ce feroit vouloir renoncer à toute certitude.

504. Mais, le Sentiment intérieur ne prouve point du tout que ce foit notre Ame elle-même qui meuve fon bras ; il prouve fimplement qu'elle

à la volonté de le mouvoir & qu'il eſt mû.

Le rapport conſtant de cette volonté à ſon exécution nous perſuade que c'eſt notre Ame elle-même qui *exécute*.

505. Il ſeroit pourtant poſſible que cette *exécution* que nous attribuons à l'Ame, tînt à une correſpondance ſecrete entre les Sens & les membres, ou qu'elle dépendît de l'action du Premier moteur.

506. Je dis d'abord d'une correſpondance ſecrete entre les Sens & les membres. On conçoit que notre Corps peut être organiſé de façon qu'un mouvement qui ſe fait dans le Cerveau & auquel tient une ſenſation, ſe communique à un ou pluſieurs membres, & leur imprime des déterminations relatives à cette ſenſation, & au deſir qu'elle fait naître.

Je vois un fruit: il réveille dans mon Cerveau la ſenſation agréable qu'il m'a fait éprouver; je deſire d'en manger. Le mouvement auquel la ſenſation eſt attachée peut ſe communiquer aux nerfs de mon bras & de ma main, & leur imprimer ainſi des déterminations dont l'effet ſera l'appréhenſion du fruit.

Si Vaucanson a ſu conſtruire un Canard artificiel qui avançoit ſon bec pour ſaiſir la nourriture qu'on lui préſentoit, l'Auteur de Vaucanson n'auroit il pu conſtruire un Automate qui imitât les actions de l'Homme?

Je ne veux pas inſinuer par-là que l'Homme eſt un pur Automate: je veux ſimplement donner à entendre qu'il eſt poſſible que des actions que nous attribuons à l'Ame, ſoient l'effet d'une ſecrete méchanique.

Nous avons vu par quel méchaniſme le rappel des idées paroît s'opérer: [433 & ſuiv. 500.] ſi les fibres des Sens s'ébranlent réciproquement, pourquoi ne pourroient-elle pas encore ébranler les faiſceaux qui aboutiſſent aux membres? [30.] Ici, la plus petite Force peut produire de grands effets.

507. Je dis en ſecond lieu, (505.) que l'*exécution* de nos volontés peut dépendre de l'action immédiate du premier moteur. Cela n'a pas beſoin d'explication, & l'on connoît aſſez le ſyſtème des *Cauſes occaſionelles.*

Il faut ſeulement remarquer, que l'exécution de la volonté eſt un Acte purement *phyſique.* La

moralité de l'action réside uniquement dans le principe qui détermine la Volonté. [272].

508. Le vrai Philosophe est donc obligé de reconnoître que nous ne pouvons décider la question, si c'est l'Ame elle-même qui *exécute* sa volonté. Mais il est aussi obligé de convenir, que de quelque maniere que cela se fasse, l'Ame peut toujours être regardée comme l'Auteur de l'action, parceque ce n'est qu'en conséquence de sa volonté qu'elle est produite, & que sa volonté est incontestablement à elle.

509. Je hasarderai encore une réflexion sur cette question obscure. Nous ne pouvons refuser à l'Ame cette sorte d'Activité qui constitue la Sensibilité & la Volonté. (125, 126, 149, 480, 481, 482, 485.) Si nous dépouillions l'Ame de cette Activité, que lui resteroit-il & que pourrions-nous en affirmer? (235.) Quelques efforts que fassent les Matérialistes, ils n'expliqueront jamais d'une manire satisfaisante la simplicitè du Sentiment. C'est pour satisfaire à ce Sentiment du *Moi*, toujours un, toujours simple, toujours indivisible, que nous recourons à l'existence de cette Substance immatérielle que nous nommons l'*Ame*. (2.)

Or ; nous ne pouvons admettre l'exiſtence de l'Ame, que nous ne l'admettions capable au moins de ſentir & de vouloir.

La Volonté eſt certainement *active* ; elle eſt une *Force* ; je crois l'avoir prouvé. (470.) Il faut à cette Force un *ſujet* ſur lequel elle puiſſe ſe déployer, autrement elle demeureroit ſans effet.

Dans notre maniere de concevoir, ce *ſujet* peut-il être autre choſe, que les fibres des Sens ? L'Ame agit donc ſur ces fibres ; elle les meut donc. (129.)

Si l'Ame agit ſur les fibres des Sens, il eſt poſſible qu'elle agiſſe encore ſur les Membres & qu'elle exécute ainſi ſes volontés.

510. J'admets donc que c'eſt l'Ame elle-même qui exécute ſes volontés ; mais, je l'admets comme une ſuppoſition dont je ne puis prouver la vérité.

Je ne vois aucune liaiſon néceſſaire entre ce principe, l'*Ame agit ſur les Sens*, & cette conſéquence, donc *elle agit auſſi ſur les Membres.*

POUR que cette conféquence devînt légitime il faudroit que je puſſe exclure par des raiſons ſolides la correſpondance des Sens avec les Membres (506), & l'action immédiate du PREMIER MOTEUR. (507.) (*)

(*) †† IL me paroît que je donnois trop dans ce paragraphe & dans les paragraphes 506, 507, 508, à la ſimple poſſibilité d'une correſpondante ſecrete des Sens avec les Membres, ou de l'action immédiate du PREMIER MOTEUR. J'avois aſſez bien prouvé, §. 470, que la Volonté eſt diſtincte de la Senſibilité; que deſirer ou appéter n'eſt pas la même choſe que ſentir ou appercevoir. J'avois montré clairement que *deſirer*, c'eſt *agir:* le deſir eſt donc une certaine action, & cette action ſuppoſe néceſſairement une *Force* dont elle eſt le produit. (Voyez Chap. XIII.) Nous ne ſaurions raiſonnablement douter que l'Ame ne ſoit cette Force: je crois l'avoir prouvé dans ma Préface & d'autres endroits de mon Livre. L'Ame exerce donc une certaine action lorſqu'elle deſire; & cette action elle l'exerce hors d'elle, puiſque le déſir n'eſt point ſimplement une ſenſation, une idée. Mais, l'Ame ne ſauroit agir hors d'elle qu'il n'y ait hors d'elle un *ſujet* ſur lequel ſa Force ſe déploie; car agir c'eſt produire un certain effet: il y a donc hors de l'Ame quelque choſe à quoi ſa Force s'applique & qu'elle change ou modifie: cette choſe la chercherons-nous ailleurs que dans la Machine organiſée à laquelle l'Ame eſt unie? Que dirai-je encore! s'il n'y avoit rien hors de l'Ame qui pût être le *ſujet* de cette Force motrice ou modifiante qui fait partie de ſon eſſence, comment ſeroit-il poſſible que cette Force s'exerçât, & quelle idée pourroit-on ſe faire de l'action de vouloir, de deſirer ou d'appéter? & que ſeroit

511. Quel que ſoit le comment de la Liberté, il demeure toujours certain que l'Homme eſt libre, & que les déterminations de la Liberté dépendent de la Volonté. (494.)

Plus on approfondira la Matiere de la Liberté, & plus on ſe perſuadera qu'il eſt indifférent à la qualité d'*Etre libre*, que l'exécution de la Volonté appartienne à l'Ame ou

encore l'Attention, dont les phénomenes prouvent ſi bien l'exiſtence de cette Force motrice dont l'Ame eſt douée? (Voy. Chap. XI.) Le ſimple Pouvoir d'agir n'eſt pas une action, & pouvoir deſirer n'eſt pas deſirer. Je prie qu'on veuille bien relire la Note ſur le §. 46.

Il me ſemble donc qu'on peut admettre en bonne Logique, que l'Ame eſt douée d'une Activité qui conſtitue ſon eſſence, & qu'elle déploie à ſon gré hors d'elle ou ſur ſon corps, & par ſon Corps ſur tant d'objets divers. Si le reſpectable Auteur de la fameuſe Hypotheſe des *cauſes occaſionelles* avoir donné plus d'attention à ce qui réſulte immédiatement de la nature des Forces & en particulier de celle de l'Ame, il n'auroit pas refuſé, ſans doute, toute Activité aux Créatures, & ne ſe ſeroit pas déclaré, comme il l'a fait, contre la poſſibilité de l'*Influence phyſique*. Il admettoit que la Volonté appartient inconteſtablement à l'Ame, que c'eſt l'Ame qui deſire ou appéte; mais il ne conſidéroit pas que ces choſes n'étant que des modifications de la Force motrice de l'Ame, ne ſauroient dépendre de l'action immédiate du PREMIER MOTEUR. Et ſi une fois il eût reconnu que le deſir eſt une action que l'Ame

qu'elle dépende soit de la seule organisation, (506), soit de l'action immédiate du PREMIER MOTEUR. (507.)

La seule chose qui soit ici essentielle, est que l'action soit *volontaire*. (489, 492.) Dans tous les systèmes, une Action qui n'est pas volontaire, n'est pas *libre*, & conséquemment ne peut être imputée.

exerce sur certaines parties du Cerveau, il n'auroit pas refusé apparemment d'admettre que l'Ame peut mouvoir aussi les Membres. Il n'eût pas dit, sans doute, qu'au moment que l'Ame desire, DIEU ébranle la partie du Cerveau dont dépend la représentation de l'objet desiré; parce qu'il auroit très-bien senti qu'on ne peut séparer le desir de l'action qu'il suppose nécessairement & qui le caractérise comme opération de l'Ame.

Ceux de mes Lecteurs qui ont approfondi l'hypothèse non moins fameuse de l'*Harmonie préétablie*, voient assez comment on pourroit tourner contre cette hypothese l'objection que je viens d'élever contre celle des *causes occasionnelles*. Mais on a tant accumulé d'objections plus ou moins fortes contre l'*Harmonie préétablie*, que ce ne seroit pas la peine d'en proposer une autre. Les Métaphysiciens savent de quelle maniere Mrs EULER & LAMBERT ont combattu cette idée, d'ailleurs si belle & si ingénieuse, & quels succès ils ont eu dans cette lutte. BAYLE qui l'admiroit beaucoup, cette hypothese, mais qui ne l'avoit pas si bien saisie, ne l'avoit pas combattue avec autant d'avantage.

512. Mais, la Volonté n'eſt qu'une ſimple Force, (470,) & cette Force n'eſt pas moins indéterminée de ſa nature que la Liberté. La Volonté en général, eſt le Pouvoir de vouloir. (472.) On ne veut point ſans raiſon de vouloir. Il y a donc une raiſon extérieure au Pouvoir de vouloir, qui réduit ce Pouvoir en acte.

Cette raiſon eſt dans l'ébranlement des fibres ſenſibles, d'où réſulte cette modification de la Faculté de ſentir qu'on nomme *ſenſation*, *idée.* (494.)

L'ébranlement qui eſt le plus dans le rapport qui fait le plaiſir (122), détermine la Volonté.

La loi du plaiſir eſt donc la loi de la volonté. (420, 421.)

513. Mais, les Etres doués de Réflexion ont des plaiſirs que ne peuvent goûter les Etres purement ſentans. Dans ceux-ci, l'objet de la Volonté eſt toujours un plaiſir phyſique; (415) dans ceux-là, l'objet de la Volonté eſt le plus ſouvent un plaiſir moral. (272.)

514. La raiſon de la préférence que la Volonté réfléchie donne aux plaiſirs intellectuels ſur les plaiſirs ſenſuels, eſt dans les idées de perfection que l'entendement lui offre. Tout Etre intelligent veut eſſentiellement la perfection où il place ſon bonheur. (422.) Il ſeroit contre la nature de la Volonté qu'elle n'embraſſât pas ce que l'Entendement lui préſente comme ſon plus grand bien.

515. Les idées de perfection morale qui déterminent la Volonté d'un Etre qui réfléchit, (272.) ne ſont point du tout de la création de ſon Entendement.

L'Entendement eſt le ſimple pouvoir de réfléchir ou de former des notions. (260, 261.) Ce Pouvoir, non plus que celui de vouloir ou d'agir, ne peut ſe déployer de lui-même ou ſe donner aucune détermination. (494.) La notion d'un ſimple Pouvoir n'emporte point l'exercice actuel de ce Pouvoir. Il ne dépend pas plus de l'entendement de créer une notion, qu'il ne dépend de la Senſibilité d'un Aveugle né de former la ſenſation d'une couleur. (199, 265.)

Afin donc que l'Entendement acquierre des

notions de perfection morale, il faut que les circonstances le disposent à les acquérir. (291, 292.) Entre les circonstances, l'Education tient le premier rang.

516. L'Effet *physique* que l'Education produit en ce genre sur le Cerveau, consiste donc en général en ce qu'elle ébranle le plus souvent, le plus fortement & le plus harmoniquement qu'il est possible les fibres appropriées aux idées *morales*. (386, 387.)

L'Education atteint son but lorsqu'elle parvient à donner aux mouvemens de ces fibres une supériorité décidée sur les mouvemens des fibres appropriées aux plaisirs sensuels. (410.)

517. Toutes nos Facultés ne sont donc que de simples *Puissances* que les circonstances mettent en jeu & qu'elles développent ou perfectionnent. Il importe fort peu à un Philosophe qui est assez heureusement né pour posséder une grande perfection, que cette perfection soit son ouvrage ou celui des circonstances: il lui suffit de jouir du délicieux sentiment de cette perfection. Il goûte ce sentiment, comme il goûte celui de la perfection de ses Organes. (*)

(*) †† On ne doit pas entendre ceci comme si le Philosophe que j'introduisois dans ce paragraphe ne contribuoit en

518. La Volonté ne *juge* point; (283, 284, 285;) mais elle s'applique aux rapports que l'Entendement lui offre. (286, 287 suiv.)

Les Jugemens que l'Entendement forme des rapports sont les résultats de l'impression des rapports sur le Cerveau. (295, 296, 297.)

L'Entendement ne *crée* pas les rapports;

rien à sa perfection morale. Le vrai Philosophe travaille sans cesse au perfectionnement de son esprit & de son cœur: toujours il fait de nouveaux efforts pour parvenir à la perfection dont il a l'idée. Je voulois dire seulement, que son travail & ses succès tiennent en dernier ressort à une multitude de circonstances physiques & de circonstances morales dont il sait qu'il n'est point l'Auteur. Il en est d'autant plus modeste dans la jouissance des précieux avantages qu'il possede. Il se repete fréquemment à lui-même, *qu'ai-je, que je ne l'aie reçu!* Il est donc très-modeste, parce qu'il songe souvent à quoi il a tenu qu'il ne fût pas un Imbécille ou un Scélérat. Les nobles Facultés, dont il est enrichi, sont incontestablement à lui: l'Activité qu'il déploie à chaque instant & de tant de manieres différentes est lui-même: l'heureuse application qu'il en fait au perfectionnement de son Etre est encore à lui; mais, combien est-il évident, que s'il eût été placé dans des circonstances moins favorables, cette application n'auroit pas eu les mêmes succès! On peut même feindre des circonstances où elle n'auroit produit que le malheur de l'Individu.

ils dérivent de la *nature des Choses*: (40, 119, 259, 265, 295;) mais il est affecté par les rapports.

Un Cerveau où l'Education a fait entrer les idées du vrai [282,] & du beau, [376,] reproduit ces idées à l'Entendement. Il ne peut pas plus ne pas appercevoir les rapports prochains de ces idées avec d'autres idées qui l'affectent en même tems, que la Sensibilité ne peut ne pas sentir de la chaleur à l'attouchement d'un corps chaud.

519. J'ai montré dans les Chapitres XV & XVI de quelle maniere l'Entendement acquiert des notions. (230.) J'ai prouvé que les notions ne sont que des idées sensibles (206,) plus ou moins généralisées & revêtues de signes ou de termes qui les fixent & les représentent.

Les notions ont donc leur fondement dans la Nature. Elles sont la Nature elle-même considérée sous diverses faces: mais, toutes ces faces existent hors de l'Entendement & en sont indépendantes: car quoiqu'il n'existe point de Chêne *en général*, (229,) les caracteres *génériques* du Chêne sont puisés dans la Nature.

La

La théorie de quelque Art que ce soit a de même son fondement dans la Nature. Toute Théorie n'est que la chaîne des résultats naturels que la réflexion fait déduire de l'Expérience & de l'Observation. (259, 261.) L'on fait, en particulier, que la Théorie musicale n'est que la suite des conséquences qui se tirent naturellement des expériences qu'on fait sur les corps sonores. (*)

Il est donc entre les notions des rapports naturels comme il en est entre les idées sensibles.

520. Les rapports qui lient l'idée de reconnoissance à celle de bienfait sont aussi naturels que ceux qui lient le Fer à l'*Aiman*. Mais ces idées tiennent à des fibres qui leur sont appropriées: [85, 261, 264, 265,] ces fibres ont donc aussi des rapports entr'elles; elles sont harmoniques. La nature de ces fibres, la maniere dont elles jouent, les mouvemens accessoires qu'elles réveillent, [416] sont la cause physique du plaisir moral attaché à la contemplation de la bienfaisance & de la gratitude.

(*) *Elémens de Musique* de M. RAMEAU.

521. L'ENTENDEMENT juge donc des rapports moraux, comme la Senſibilité uge des rapports phyſiques. [308.]

L'ENTENDEMENT n'eſt donc qu'une Senſibilité plus relevée que la Senſibilité proprement dite. Il a, comme celle-ci, ſes fibres, & l'Art avec lequel l'Education ſait les manier décide de la perfection morale de l'Individu. [23, 516.]

L'AUTEUR de notre Etre nous ayant rendus capables de plaiſirs moraux, a ſans doute organiſé notre Cerveau dans le rapport à ces plaiſirs.

522. ON peut donc admettre qu'il eſt entre les fibres de l'Entendement des rapports analogues à ceux qui ſont entre les fibres de la Senſibilité.

DU jeu harmonique des fibres de la Senſibilité dérive le plaiſir attaché au beau phyſique. (367, 368, 369, 370.)

LE jeu harmonique des fibres intellectuelles eſt le fondement phyſique du plaiſir attaché au beau moral. (376.)

Le fondement moral de ce beau eſt dans l'utilité qu'il renferme. La meſure de cette utilité eſt dans le bonheur qu'elle procure. [373, 374, 375.] Tout Etre intelligent veut le bonheur, parce qu'il s'aime lui-même. [422.]

523. Mais, comme il eſt des goûts phyſiques dépravés, il eſt auſſi des goûts moraux dépravés. L'organiſation du Cerveau n'eſt pas telle qu'elle n'obéiſſe qu'à d'heureuſes impreſſions; elle obéit auſſi à des impreſſions vicieuſes. & elle ne peut par elle-même les redreſſer. Elle les tranſmet à l'Entendement, & celui-ci à la Volonté. (494, 514.) Et comme un Muſicien habile tire d'un Inſtrument les accords les plus harmonieux, une Main ignorante n'en tire que des ſons déſagréables. De même auſſi, la bonne ou la mauvaiſe Education tire du Cerveau ſur lequel elle opere, le *vrai* ou le *faux*, la *vertu* ou le *vice*.

Mais, il eſt cette différence entre l'Inſtrument & le Cerveau, que celui-ci retient les impreſſions vicieuſes qu'il a contractées. [23.]

Quand l'Education a laiſſé les Objets ſenſibles agir trop long-tems & trop fortement ſur les fibres qui leur ſont appropriées, il n'eſt

guere au pouvois d'une meilleure Education de ſurmonter les mouvemens de ces fibres par des mouvemens contraires ou différens. [387, 417, 516.] Appliquez ici les principes que j'ai expoſés dans le Chapitre IX, depuis le paragraphe 96 juſqu'au paragraphe 103.

524. CETTE *rectitude naturelle* de l'Entendement dont parlent les Auteurs de Droit naturel & de Morale, n'eſt que la ſimple capacité de l'Entendement de ſaiſir le vrai, le juſte, l'honnête. Mais, il en eſt de cette capacité intellectuelle comme de la capacité phyſique du Cerveau de repréſenter le beau, ſoit phyſique, ſoit moral. Cette capacité reſide dans l'*organiſation* ou dans les rapports qu'ont entr'eux les différens ordres de fibres ſoit *ſenſibles*, ſoit *intellectuelles*. (*) Mais, pour que ces fibres tranſ-

(*) †† J'entends ici par les fibres *ſenſibles*, celles qui ſervent aux opérations de la Senſibilité proprement dite, & par les fibres *intellectuelles*, celles qui ſervent aux opérations de l'Entendement ou qui ſont miſes en jeu par l'Entendement. Les pures ſenſations tiennent aux premieres, les notions ou les idées générales aux ſecondes. Mais, comme les notions dérivent originairement des idées purement ſenſibles, les notions très-générales tiennent à une multitude de fibres ſenſibles, que l'Entendement ébranle à la fois ou ſucceſſivement quand il s'occupe de ces notions. On voit donc que les

mettent à l'Ame l'harmonie, il faut qu'elles soient ébranlées dans l'ordre qui constitue l'harmonie. [366, 367, 368, 369.] Je disois il n'y a qu'un moment, qu'une Main ignorante ne tiroit d'un instrument de musique que des sons désagréables ; (523) cependant les rapports qui sont entre les cordes de cet Instrument, & qui sont le fondement de l'harmonie, (368) n'en subsistent pas moins: mais, la maniere dont l'Instrument est manié empêche que ces rapports n'aient leur effet. Un Cerveau qui seroit toujours manié de la sorte, ne représenteroit jamais le vrai ou le beau en aucun genre. (280, 282, 367, 368, 376.) Il auroit pourtant la capacité originelle de le représenter.

Ce n'est donc point au *simple Pouvoir* soit physique soit intellectuel qu'il faut regarder ; c'est à la maniere dont il est réduit en acte.

525. Il y a de l'harmonie dans un jugement, dans un raisonnement, parce qu'il y a de l'harmonie par-tout où il y a des rapports qui cons-

fibres que je nomme *intellectuelles* ne sont au fond que des fibres *sensibles* ; mais que je considere dans le rapport à l'emploi qu'en fait l'Entendement. Je dois prévenir l'équivoque que les termes nouveaux de *fibres intellectuelles* pourroient faire naître.

pirent à produire un effet. (40, 369, 370, 372, 373.) Il y a des rapports entre l'attribut & le sujet. [283, 284, 286.] Les rapports qui lient les idées *moyennes* d'un raisonnement conspirent à produire cet effet que l'on nomme la conclusion. (304, 306.)

Le sujet & l'attribut, les idées moyennes & la conclusion tiennent à différens faisceaux de fibres; [17, 223, 259, 261, 264, 265,] & l'ordre dans lequel ces faisceaux sont mûs constitue l'harmonie physique du jugement & du raisonnement. (369.) L'harmonie morale est dans l'impression qui se fait sur l'Entendement; (521;) car il faut qu'il y ait dans l'Entendement quelque chose qui réponde au jeu harmonique des fibres intellectuelles, sans quoi il seroit incapable d'être affecté par les rapports. [518.] Si donc le Cerveau n'étoit jamais ébranlé dans l'ordre du raisonnement, l'Entendement ne raisonneroit jamais; parce que l'exercice du Pouvoir de raisonner dépend du jeu des fibres intellectuelles. [515, 522.] Mais, l'Entendement auroit toujours le *Pouvoir* de raisonner. [524.]

526. Si quelque circonstance extérieure à mon Entendement [494, 515,] m'achemine à

prouver par un raisonnement que le Corps humain *végéte*, l'idée de végétation réveillera dans mon Cerveau [445, 446, 449, 450, 451,] l'idée moyenne [304] d'accroissement par intussusception: [99] cette idée étant liée dans mon Cerveau à celle du Corps humain, j'affirmerai de ce Corps qu'il *végéte*. Mon cerveau formera donc ce syllogisme: [451]

tout Corps qui croît par intussusception, végéte:

le Corps humain croît par intussusception;

donc, il végéte.

L'ORDRE dans lequel les termes de ces propositions sont distribués, nous exprime celui dans lequel les fibres intellectuelles jouent pour représenter à l'Entendement le syllogisme.

LE faisceau approprié à l'idée d'*intussusception* a été lié par la Réflexion [260, 261, 262,] au faisceau approprié à l'idée du Corps humain. Ces faisceaux vont rayonner au faisceau approprié à l'idée de végétation; [373, 379,] ils conspirent à l'ébranler, & cet effet exprime la conclusion du raisonnement. [525.]

Et comme les faisceaux appropriés aux *prémisses* agissent les uns sur les autres & sur le faisceau approprié à la conclusion, celui-ci agit aussi sur ceux-là, & cette action réciproque & harmonique est l'expression physique des rapports qui sont entre les idées.

527. Les rapports que les Ailes d'un Edifice ont entr'elles & au Corps de l'Edifice, forment une sorte de syllogisme. L'ordre dans lequel les faisceaux nerveux appropriés à la perception des Ailes sont ébranlés & agissent les uns sur les autres & sur le faisceau approprié à la perception du Corps, la réaction de celui-ci sur ceux-là, répondent au jeu des faisceaux du syllogisme.

L'effet du syllogisme en Architecture, [je demande grace pour cette expression] est la production du sentiment de l'harmonie ou du beau. [369, 376.]

A l'égard du pourquoi & de la nature de ce sentiment, je renvoye aux paragraphes 366, 367, 368, 371.

528. Les principes que j'ai exposés dans ce Chapitre concourent à établir que l'Entende-

ment n'invente ou ne crée rien; mais qu'il opére ſimplement ſur les idées que les Sens lui offrent.

J'Ai développé dans le Chapitre XVI la maniére dont l'Entendement acquiert des notions. Il ne ſera pas inutile de m'expliquer davantage par de nouveaux exemples: le ſujet eſt important.

Je réunis ici ſous un ſeul point de vue tout ce qui concerne les déterminations de l'Entendement & de la Volonté. Je préfere, comme je l'ai dit, [316] cette méthode à celle d'expliquer chaque choſe ſéparément ou à meſure que l'occaſion s'en préſente. L'eſprit ſe plait à voir les vérités d'un même genre réunies.

529. Nous obſervons qu'aucun Corps ne ſe meut qu'il ne ſoit preſſé par une Force qui agit ſur lui.

De cette idée ſenſible nous déduiſons par une abſtraction intellectuelle [229.] la notion [230] du *Mouvement* ou de l'*Impulſion.*

Si un Corps eſt pouſſé à la fois par deux Forces qui agiſſent ſur lui en ſens différens,

nous le voyons se prêter à l'impression combinée de ces deux Forces & décrire une ligne qui en est l'expression, le résultat.

De cette observation nous déduisons la notion du Mouvement *composé*.

La chûte des *Graves* est de même une idée sensible, dont nous tirons par abstraction la notion de la *Pesanteur*.

Car si aucun Corps ne se meut qu'il ne soit poussé par une Force qui agisse sur lui, il est une *Force* qui pousse les Graves vers la Terre.

Nous voyons à l'œil l'*accélération* des Graves : l'expérience nous en découvre les *Loix*.

Mais, l'expérience, non plus que l'observation, ne nous présentent que des idées *sensibles*. [206.]

C'est donc sur des idées de ce genre que nous formons par abstraction notre *Théorie* de la *Pesanteur*. [226, 519.]

Comme nous voyons à l'œil l'accélération des Graves, nous voyons aussi à l'œil leur *direction*

vers le centre de la Terre. De cette idée nous tirons celle de la direction de la Force ſimple ou compoſée qui les pouſſe.

Si un Eſprit attentif qui a ces notions & d'autres analogues, porte ſa vue ſur le mouvement diurne de la Terre & ſur ſes effets, il en verra naître cette conſéquence naturelle, que la Peſanteur eſt moins grande à l'Equateur qu'aux Poles; d'où il inférera par une conſéquence également naturelle, que la Terre eſt applatie aux Poles.

S'il vient enſuite à apprendre que le Pendule retarde à l'Equateur, cette obſervation lui paroîtra une confirmation des conſéquences qu'il aura tirées du mouvement diurne.

Nous apprenons encore de l'obſervation, que les Planetes ſont des Corps ſemblables à notre Terre & qu'elles décrivent des courbes autour d'un centre commun.

Nous ſavons par l'expérience qu'un mouvement en ligne courbe ſuppoſe l'action de plus d'une Force.

La courbe qu'une Planete décrit eſt donc le réſultat de plus d'une Force.

La Peſanteur préſente à un Eſprit attentif l'idée d'une de ces Forces.

Mais, il ſait que la Peſanteur dirige au centre : l'obſervation des *Projectiles* lui donne la notion d'une autre *Force* qui, combinée avec la Peſanteur, produit la courbe, &c.

Sur de ſemblables abſtractions & ſur d'autres de même genre s'éleve le Syſteme d'Aſtronomie phyſique, que l'obſervation perfectionnera de plus en plus, parce qu'elle augmentera de plus en plus le fond des idées *ſenſibles*.

§ 30. NEWTON n'a donc pas créé ſon Syſteme ; mais les circonſtances où il s'eſt trouvé placé [291, 292,] & le degré d'Attention dont il a été doué, l'ont mis en état de tirer d'un certain ordre d'idées ſenſibles des réſultats que n'avoient pû tirer des Génies moins attentifs & moins heureuſement nés.

J'ai prouvé dans les Chapitres XV & XVI, que c'eſt par l'*Attention* que nous formons des *abſtractions* de tout genre. L'*Attention* eſt donc la Mere du *Génie*. Si Newton a paru créer, c'eſt que c'eſt être Créateur à l'égard du Vulgaire, que de lui découvrir les rapports qui

lient des vérités qui lui paroiſſent infiniment éloignées. (306.) Quel rapport pour le Vulgaire entre la chûte d'une pierre & le mouvement de la Lune?

Il a fallu peut-être encore plus de cette ſorte de Génie pour découvrir les rapports des Loix qui gouvernent le Monde moral, que pour découvrir les Loix qui gouvernent le Monde phyſique : c'eſt que le moral eſt bien plus compliqué que le phyſique ; car il ſuppoſe encore le phyſique & n'eſt pas ſoumis comme lui au calcul. [*]

Mais, il ne faut pas prendre pour des Productions du Génie philoſophique ces conjectures hardies d'un Eſprit ſyſtématique, par leſquelles il oſe lier des faits ſéparés par de grands vuides.

Le Génie philoſophique eſt celui qui part uniquement des faits, les compare, les combi-

[*] †† Je faiſois ici alluſion à l'Ouvrage immortel de *l'Eſprit des Loix*. Ce qu'eſt Newton à la haute Géométrie, Montesquieu l'eſt à la haute Politique. Tous deux ont élevé ſur les faits des Théories ſublimes qui dureront autant que le Monde dont il nous ont dévoilé les Loix.

ne, voit leurs résultats naturels & les résultats naturels de ces résultats.

QUAND un tel Génie éleve un Système, il n'est que la collection harmonique des faits & de leurs conséquences.

531. CETTE Force que nous nommons la *Volonté* [470] s'applique donc à toutes les opérations de la Sensibilité & de l'Entendement; & les différentes manieres dont elle s'y applique, ou les différens degrés dans lesquels elle s'y applique, ont reçu les différens noms d'*Attention*, de *desirs*, d'*affections*, de *passions*, &c.

L'*Amour-propre* n'est de même que la Volonté entant qu'elle a pour objet le plaisir ou le bonheur. [420, 421.]

532. LORSQUE la Volonté a pour but de saisir toutes les parties d'un Objet ou de découvrir les rapports qui lient des vérités éloignées, l'acte qui intervient alors porte le nom d'*Attention*. L'effet qui en résulte est une augmentation de mouvement dans les fibres appropriées aux idées qui affectent l'Entendement. [138, 139, 140, 141.] J'ai indiqué dans les paragraphes 279 & 282, en quoi consiste l'exercice de l'Attention dans la recherche du vrai. J'ai

dit, paragraphe 151, que l'Attention eſt un acte de la Liberté. En effet, lorſque le but de la Volonté eſt de donner ſon attention à une idée, & qu'elle la lui donne, la Volonté s'exécute, & l'exécution de la Volonté conſtitue la Liberté. [149, 486, 489, 490.]

533. LA force du Génie dépend donc de la force de l'Attention: [279, 282, 306, 530,] celle-ci dépend de la force des fibres ſur leſquelles l'Attention ſe déploie. [138, 139.] Plus ces fibres ont de capacité à ſoutenir le mouvement que l'Attention leur imprime, & plus elles ont de force intellectuelle. Il en eſt à cet égard des fibres de l'entendement [521] comme de toutes les fibres de notre Corps. Ce que les fibres muſculaires de nos Jambes exécutent dans une longue marche, les fibres de notre Entendement l'exécutent dans une longue méditation. Nous penſons par une méchanique analogue à celle par laquelle nous marchons. Ce ſont partout des mouvemens à exécuter. Les fibres deſtinées à les exécuter ont reçu une organiſation relative à cette fin. De la perfection de leur organiſation dépend la perfection de leur jeu. La perfection de l'organiſation tient à la nature, aux proportions & à l'arrangement des élémens. La *terre* eſt la baſe de tous les Corps

organisés. De la proportion de la terre dépend le plus ou le moins de solidité ou de force de la fibre. En un mot, plus les Elémens sont cohérens, plus la fibre est capable d'effort.

534. Le sentiment d'un besoin est lié naturellement à l'idée de l'Objet propre à le satisfaire. Cette idée est donc rappellée par le sentiment du besoin. [446.] L'application de la Volonté à cette idée produit le desir. Il est plus actif que la simple attention parce qu'il est excité par un sentiment incommode, pressant, douloureux, par le besoin. Quand la Volonté s'applique à la recherche d'une vérité, elle y est bien excitée par un motif; [282] mais, ce motif est moral, & le besoin est physique. Il a son siege dans des fibres qui souffrent. L'attention que l'Ame donne à l'idée de l'Objet qui peut soulager son besoin, est d'autant plus active que le besoin est plus pressant. [172, 173, 174.] Il naît de cet exercice de l'Attention une comparaison, un jugement qui fait sentir à l'Ame tout ce que sa situation actuelle a de pénible, & qui augmente l'activité du desir. (172.) Le motif qui porte la Volonté à la recherche d'une vérité a bien son siege dans des fibres actuellement ébranlées, & même fortement ébranlées; mais, ces fibres ne sont pas dans un état

de

de ſouffrance. Le deſir de découvrir le vrai ne peut égaler celui d'étancher la ſoif ou d'appaiſer la faim : c'eſt que les ſenſations ont un rapport immédiat avec la conſervation de l'Individu, qui eſt la grande fin de la Nature. L'Activité eſt en raiſon des modifications de la ſenſibilité.

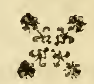
535. DANS les fortes paſſions l'Activité eſt auſſi grande qu'elle peut l'être. Les fibres ſur leſquelles elle ſe déploie réagiſſent à leur tour ſur l'Ame. De cette action & de cette réaction réſulte l'intenſité de la paſſion. (404 & ſuiv.)

IL en eſt de même dans la ſurpriſe : j'avois oublié de le dire, parag. 333.

536. C'EST donc toujours en conſéquence des modifications *actuelles* de la Senſibilité ou de celles de l'Entendement que la Volonté ſe déploie. Elle n'agit pas ſur des idées qui ne ſont pas préſentes à l'Ame ; (433 & ſuiv. 499, 500,) mais, des idées qui ne ſont pas préſentes à l'Ame peuvent lui devenir préſentes en vertu d'un mouvement qui s'excite dans le Cerveau. (184, 446, 447, 449, 450.)

IL eſt cependant des cas où l'action de la Volonté peut influer ſur le rappel des idées.

Ce ſont ceux où le mouvement qu'une cauſe phyſique imprime à un faiſceau de fibres ſenſibles ou intellectuelles n'a pas aſſez d'intenſité pour faire une impreſſion claire (273) ſur les faiſceaux auxquels il a été lié. Si la Volonté eſt alors déterminée à s'appliquer fortement à ce faiſceau, l'augmentation de mouvement qu'elle y produira [481, 482,] ſe communiquera aux faiſceaux avec leſquels il a contracté des liaiſons, & les idées attachées à ces faiſceaux ſe préſenteront à l'Ame. J'en ai donné un exemple à la fin du paragraphe 456.



CHAPITRE XX.

Limites actuelles de l'Activité de l'Ame de la Statue.

De la question si lorsque la Statue a le souvenir d'une des deux Sensations, elle reconnoît en même tems que cette Sensation l'a affectée plus vivement.

De ce qui constitue le physique du souvenir de la douleur & du déplaisir.

De l'idée qu'a la Statue du nombre, de la durée, de l'existence, &c.

537. AINSI, dans un Homme qui n'auroit éprouvé pendant toute sa vie que deux sensations, la Volonté ne pourroit se déployer que sur ces deux sensations. Elle s'appliqueroit à celle qui lui plairoit le plus; & par l'augmentation de mouvement qu'elle produiroit dans les fibres appropriées à cette sensation, elle la rendroit plus vive. (470, 480, 481, 482.)

MAIS, si l'Objet de la sensation agissoit trop

long-tems ſur l'Organe, cette ſenſation viendroit enfin à déplaire à l'Ame : elle ceſſeroit de lui donner ſon *attention*; elle la porteroit ſur le ſouvenir de l'autre ſenſation, qu'elle rendroit ainſi plus vif. (358, 359, 395, 396, 397.)

538. TELLE eſt la ſituation où j'ai laiſſé notre Statue dans le paragraphe 431. Nous ne penſerons pas à préſent que lorſque la ſenſation qui lui plaiſoit le plus vient à lui déplaire, elle rappelle le ſouvenir de l'autre ſenſation. Mais, nous penſerons que tandis que ſon Attention étoit concentrée dans la ſenſation dominante, le ſouvenir de l'autre ſenſation incomparablement moins actif ne pouvoit affecter l'Ame ſenſiblement. (407.)

IL commence à l'affecter d'une maniere ſenſible lorſqu'elle ceſſe de donner ſon attention à la ſenſation dominante. La Volonté s'applique alors au ſouvenir de l'autre ſenſation, & elle s'y applique avec d'autant plus de force, que la ſenſation dominante lui déplaît davantage. (394.)

539. COMME la Statue ne connoît point les objets qui excitent ſes ſenſations, elle ne peut diſtinguer ce qui eſt dû à ſon Imagination [212,] de ce qui appartient à l'objet. Mais, elle a le

ſentiment de l'augmentation & de la diminution d'intenſité de chaque ſenſation. (167.)

Tandis que l'œillet affecte ſon Odorat, l'Attention ne peut élever le ſouvenir de l'autre ſenſation au degré de vivacité auquel elle l'éleveroit, ſi la préſence de l'œillet n'y cauſoit pas des diſtractions. Car, quelque force que l'on ſuppoſe à l'Attention de notre Statue, je ne penſe pas qu'elle puiſſe aller au point d'anéantir l'effet de l'action de l'œillet par rapport à la Senſibilité. (391.) Elle le peut d'autant moins, que les fibres appropriées à la ſenſation de l'odeur de l'œillet ſont celles qui ont été le plus ſouvent & le plus fortement ébranlées; (183) & qu'elles le ſont encore par l'objet même au moment dont je parle. Cette ſituation eſt à peu près l'inverſe de celle dont il s'eſt agi dans le paragraphe 145.

540. Mais, lorſque la Statue fixe ſon Attention ſur le ſouvenir de l'odeur de la roſe & qu'elle fait effort pour accroître de plus en plus l'intenſité de ce ſouvenir, a-t-elle le ſentiment que cette odeur l'a affectée plus vivement?

La ſolution de cette queſtion me paroît dépendre de la ſolution de celle-ci: quand une des ſenſations ſe dégrade, la Statue ſent-elle

cette dégradation ? J'ai admis l'affirmative dans les paragraphes 167 & 168, & je ne pouvois pas ne pas l'admettre, puisqu'il eſt inconteſtable que nous avons le ſouvenir d'une telle dégradation. La Réminiſcence le ſuppoſe néceſſairement ; & comme je le diſois dans le paragraphe 167, il ne ſauroit ſurvenir aucun changement dans les fibres ſenſibles, que l'Ame n'éprouve quelque choſe qui réponde à ce changement.

541. La difficulté ſe réduit à ceci : comment le même ordre de fibres peut-il nous donner à la fois le ſentiment du degré actuel d'une ſenſation & le ſouvenir d'un autre degré de la même ſenſation ?

J'ai hazardé une explication de ce fait dans le parag. 111 : je prie qu'on veuille bien le relire.

Il s'agit maintenant de faire uſage de cette explication pour eſſayer de réſoudre cette queſtion : comment la Statue reconnoît-elle que l'odeur de la roſe dont elle a le ſouvenir, l'a affectée plus vivement ? (540.)

542. J'ai cru pouvoir admettre, que dans la ſituation actuelle de notre Statue, l'effet de

ſon Attention ſur les fibres appropriées à l'odeur de la roſe ne ſauroit égaler celui qu'y produiroit l'action même de l'objet. (539.)

Je puis donc comparer l'effet que l'attention de la Statue produit ſur les fibres appropriées à l'odeur de la roſe, à celui qu'y produiroient les moyennes couches de l'atmoſphere odoriférante ou les corpuſcules de groſſeur moyenne. (111.) Les fibrilles appropriées à ces corpuſcules ſont très-diſpoſées à ſe mouvoir; (165, 166.) la plus petite Force peut y cauſer un ébranlement très-ſenſible. L'Attention peut donc augmenter beaucoup leur mouvement. (138.) Mais, ces fibrilles correſpondent avec les fibres appropriées à l'action des plus gros corpuſcules: (111) elles peuvent donc y cauſer un léger ébranlement; & c'eſt peut-être à cet ébranlement qu'eſt attaché ce ſouvenir d'une impreſſion plus forte dont je cherchois la cauſe phyſique. [540.]

Ce ſouvenir ne peut être préſent à l'Ame de la Statue qu'il n'excite en elle le deſir de jouir de la plénitude de la ſenſation. [394, 396.]

543. Je ſatisfais à ce deſir en ſubſtituant la roſe à l'œillet. Auſſi-tôt toute l'Attention de la

Statue ſe concentre dans la ſenſation que la roſe excite. Cette ſenſation lui plaît d'autant plus, qu'elle ſuccede à une ſenſation qui avoit commencé à lui déplaire. [389.]

544. Mais, ſi je prolonge autant la durée de l'impreſſion de la roſe, que j'ai prolongé la durée de l'impreſſion de l'œillet, la ſenſation de l'odeur de la roſe viendra enfin à déplaire à la Statue. Elle en détournera ſon Attention ; le ſouvenir de l'odeur de l'œillet commencera à l'affecter ; & l'Attention s'appliquera à ce ſouvenir. (397.) Il plaira à la Statue par les raiſons que j'ai indiquées dans le paragraphe 399. Il excitera donc un deſir, &c. (394, 396.)

545. Maintenant ſi je ſubſtitue l'œillet à la roſe, je ſatisferai à ce deſir: mâis, il en naîtra cette queſtion ; la Statue reconnoîtra-t-elle que cette ſenſation qui lui plaît à préſent, lui a une fois déplû, & *craindra*-t-elle de ſe retrouver dans cet état de déplaiſir?

546. Comme nous avons le ſouvenir d'un plaiſir que nous avons goûté, nous avons le ſouvenir d'une douleur que nous avons éprouvée ; & ſi nous tendons fortement notre Attention ſur le ſouvenir d'une douleur, ſur-tout

ſi cette douleur a été fort vive & ſi elle nous a affecté long-tems, il nous ſemblera que nous l'éprouvons encore. (413.)

Or, nous avons vu, (118, 122) que les mêmes fibres qui tranſmettent à notre Ame le plaiſir, lui tranſmettent la douleur dès que leur mouvement s'accroît au point qu'il tende à déſunir leurs molécules.

Nous avons vu encore, [57 & ſuiv.] que l'action des Objets ſur les fibres ſenſibles y produit des déterminations plus ou moins durables, qui conſtituent le phyſique de la Mémoire.

J'en ai inféré que l'état d'une fibre qui a été expoſée quelque tems à l'action d'un Objet, n'eſt pas le même après cette action qu'auparavant. (69.)

Il ne ſauroit ſurvenir aucun changement dans une fibre ſenſible qu'il n'intéreſſe ſes molécules ou les élémens dont elle eſt compoſée. Tout changement ſuppoſe un mouvement: la fibre ne ſauroit ſe mouvoir que ſes molécules ne ſe diſpoſent les unes à l'égard des autres dans le rapport à ce mouvement. (79.)

La difpofition que les molécules contractent par le mouvement, elles la confervent pendant un tems plus ou moins long; & tandis qu'elles la confervent, la fibre eft propre à exciter dans l'Ame le fentiment attaché à cette difpofition. (57, 58, 64.)

Plus une douleur eft vive, plus elle fuppofe d'intenfité dans le mouvement des fibres qui en font le fiége. (118.)

Plus il y a d'intenfité dans le mouvement, plus il furvient de changement dans la difpofition refpective des molécules. (ib.)

Si de plus les fibres ont été long-tems dans cet état de fouffrance, les déterminations qu'elles y auront contractées en feront d'autant plus durables, & le fouvenir de la douleur en aura d'autant plus de tenacité. (95 & fuiv.)

Lors donc que les fibres cefferont d'être affectées, & que le fentiment de la douleur ne fera plus préfent à l'Ame, le fouvenir de cette douleur ne laiffera pas de fe conferver dans le Cerveau. (ibid.)

Les molécules ne fe rétabliront pas d'abord;

elles ne reprendront pas d'abord leur premiere position. Pour qu'elles la reprennent, il leur faudra un tems proportionné à l'intensité de la cause qui a agi sur elles, à la durée de son action, & au tempérament particulier des fibres. (121.) L'impression pourroit même avoir été si forte qu'elle ne s'effaçât jamais.

Si donc quelque mouvement du Cerveau achemine l'Ame à penser cette douleur. (433 & suiv. 450, 451, 499, 500.) les fibres qui en auront été le siege lui en retraceront le souvenir avec d'autant plus de vivacité, qu'elles auront plus retenu des déterminations auxquelles ce souvenir est attaché, & que l'attention s'y appliquera avec plus de force. [138, 139.]

547. Le déplaisir ne differe de la douleur que par le degré de l'ébranlement. [118.] La même méchanique qui opere le souvenir d'une douleur peut donc opérer le souvenir d'un déplaisir.

Mais, parce que le déplaisir tient à une impression moins forte que la douleur, le souvenir d'un déplaisir est en soi moins tènace que le souvenir d'une douleur.

Je dis *en soi*; car le souvenir d'un déplaisir peut se trouver lié à des idées qui ont affecté l'Ame très-fortement, ou qui l'ont affectée souvent. (413.)

548. J'ai indiqué dans les paragraphes 344 & 345, comment l'action continuée d'un Objet sur les fibres qui lui sont appropriées, combinée avec celle de l'Attention, peut causer à l'Ame du déplaisir. Tout mouvement des fibres, trop long-tems continué, tend à changer de plus en plus la position respective de leurs molécules ou de leurs parties élémentaires. (546.) A mesure que cette position s'éloigne de celle qui est propre au plaisir, l'agrément de la sensation diminue. Si l'action presque momentanée d'un Objet sur les fibres qui lui sont appropriées suffit à y produire des déterminations en vertu desquelles le Cerveau conserve quelque tems le souvenir de cette impression, l'action long-tems continuée du même Objet sur les mêmes fibres doit rendre ce souvenir plus durable. Elle ne peut le rendre plus durable que parce que l'ordre dans lequel elle dispose les molécules s'éloigne davantage de l'ordre antécédent. Plus il s'en éloigne, & plus il faut de tems aux molécules pour reprendre leur position primitive, &c. [96 & suiv. 109, 546.]

549. L'ACTION continuée des corpuſcules de l'œillet (38) ſur les fibres qui leur ſont appropriées, (85) & l'Attention ſoutenue que la Statue a donnée à la ſenſation ont donc opéré ſur les fibres des changemens qui ont diminué de plus en plus l'agrément de la ſenſation, & qui l'ont enfin rendu déplaiſante. [343, 344, 345.] Les élémens ne ſe ſont plus trouvés entr'eux dans le rapport qui conſtitue le plaiſir. Je ne puis déterminer en quoi conſiſte ce rapport, parce que la ſtructure intime des fibres ne m'eſt pas connue. (66.) Mais, je puis dire ſans courir riſque de me tromper, qu'une fibre ne peut ſe mouvoir que ſes molécules ou ſes élémens ne ſe diſpoſent les uns à l'égard des autres, d'une maniere différente de celle dont ils étoient diſpoſés dans l'état de repos. (63.) Or, cette nouvelle diſpoſition que les élémens reçoivent, ils la conſervent pendant un certain tems; (64) puiſque nous ſommes doués de Mémoire; & que la Mémoire tient au Cerveau. [57.] Je ne cherche point, comme l'on voit, à deviner la méchanique des organes de nos ſenſations. Je me borne aux conſéquences qui découlent des faits, ou qui me paroiſſent en découler. [530.]

550. MAIS, ſi le ſouvenir d'une idée dépend

des déterminations que les fibres appropriées à cette idée ont contractées & qu'elles ont retenues, la perte de ce souvenir doit dépendre des changemens qui surviennent à ces déterminations.

J'AI essayé d'expliquer dans le paragraphe 109, comment la Réminiscence s'éteint : je ne le répéterai pas ici. Je rappellerai seulement qu'une idée simple [202] ne tient pas à une seule fibre ; mais qu'elle tient à une multitude de fibres & de fibrilles. (204) Toutes ces fibres, toutes ces fibrilles sont similaires ou semblables, eu égard à la nature de leurs élémens & à leur structure : autrement l'impression qu'elles produisent sur l'Ame ne seroit pas *une*, *simple*. (ibid.) Mais les unes peuvent être plus déliées, plus mobiles, plus délicates que les autres. On a vu dans le paragraphe 111, l'usage que j'ai tenté de faire de cette supposition, & les raisons qui m'en ont paru établir la probabilité.

QUOI qu'il en soit, je crois que l'on m'accordera facilement que la quantité de l'effet que le corps odoriférant produit sur les fibres qui lui sont appropriées, [85] n'est pas précisément la même dans toutes. Cela me suffira,

je pense, pour résoudre la question qui m'occupe.

551. Les fibres dont les élémens exigent un plus grand degré d'action pour être déplacés, ou pour revêtir les uns à l'égard des autres de nouvelles positions, sont aussi celles dont les élémens doivent avoir le plus d'aptitude à conserver les dispositions qui leur ont été imprimées. [109, 110.]

Si l'on m'accorde, que parmi les fibres du même ordre, [85] il en est de plus & de moins mobiles, [550] on n'aura pas de peine à admettre, que parmi les fibres olfactives de la Statue qui ont été exposées à l'action continuée de l'œillet & de l'Attention, il y en ait qui ont eu assez de tems pour se rétablir, pour reprendre le ton propre au plaisir ; tandis que d'autres retiennent encore de ces déterminations propres à exciter le souvenir du déplaisir. (547, 548, 549.)

Il n'importe que le nombre de ces dernieres fibres soit plus petit que celui des autres fibres : il suffit qu'il y en ait assez pour faire sur l'Ame une impression sensible. (275.)

552. Si dans cet état des fibres appropriées à l'action de l'œillet, je préſente de nouveau cette fleur au Nez de la Statue, elle fera d'abord ſur ſon Ame une impreſſion de plaiſir, & cette impreſſion ſera d'autant plus agréable, qu'elle ſuccédera immédiatement à celle de la roſe, qui commençoit à lui déplaire. [389, & ſuiv. 544, 545.]

Mais, tandis que la Statue donnera ſon attention à cette impreſſion agréable, les fibres qui n'auront pas achevé de ſe rétablir retraceront à l'Ame le *ſouvenir* du déplaiſir attaché aux déterminations qu'elles auront contractées, & qu'elles n'auront pas achevé de perdre. [109, 541, 542.] Ce ſouvenir deviendra plus vif ſi l'Ame lui donne ſon attention. [139.] Il pourra donc exciter en elle la crainte de ſe retrouver dans le même état de déplaiſir, où l'action trop long-tems continuée de l'objet l'avoit placée, &c. (413, 542.)

553. La Statue ne peut diſtinguer la ſenſation de l'odeur de l'œillet, de la ſenſation de l'odeur de la roſe, qu'elle n'ait le *fondement* de la notion du *nombre*. [255.] Ces deux ſenſations lui ſont préſentes à la fois; [185 & ſuiv.] elles exiſtent à part : [94] l'une eſt excitée par l'objet;

l'objet ; l'autre eſt rappellée par la Mémoire. L'Ame a la *conſcience* de ces deux modifications ; [200;] elles ſont donc deux choſes diſtinctes.

554. MAIS comme la Statue n'a point l'uſage des ſignes, [217 & ſuiv.] elle ne peut abſtraire de ſes ſenſations ce qu'elles ont de plus général, & ſe les repréſenter comme de ſimples *unités*. (255.) Elle ne peut dire *un un*. Elle ne peut ſe repréſenter un un par le ſigne *deux*. Mais elle a le ſentiment très-*clair* [273] de la préſence des deux ſenſations. Elle ſent que l'une n'eſt pas l'autre ; elle ne les confond point. Ce ſentiment qu'elle a de deux choſes diſtinctes n'eſt pas la *notion* du nombre ; il en eſt ſeulement le *fondement* ; car comme nous l'avons vu dans le Chapitre XVI, toutes nos notions repoſent ſur des idées ſenſibles.

555. PAR la même raiſon, la Statue ne peut ſe former la notion du *plaiſir* & du *déplaiſir*. [258.] L'idée qu'elle a de l'un & de l'autre eſt une idée purement *ſenſible*. (206.) Elle n'eſt que la ſenſation elle-même, en tant qu'elle eſt excitée ou rappellée dans tel ou tel degré. (118.)

AINSI, l'idée qu'a la Statue du plaiſir & du déplaiſir eſt une idée *particuliere*, & point du

tout une idée *générale*, une *notion*.[230.] Elle ne ſe repréſente pas une maniere d'être en général ; mais elle ſe repréſente une maniere d'être en particulier; & cette maniere d'être eſt toujours l'une ou l'autre des deux ſenſations, & un certain degré de l'une ou de l'autre.

556. En ſentant alternativement la roſe & l'œillet, la Statue a acquis le ſentiment de la *ſucceſſion* [318, 319, 320.] & celui du nombre. [553, 554.] A-t-elle auſſi acquis le ſentiment de la *durée*; & ſi elle l'a acquis, quelle eſt la méchanique de ce ſentiment ?

C'est encore ici une de ces queſtions que je m'étois propoſées au commencement du Chapitre XIV. Je vais poſer quelques principes qui m'aideront peut-être à la réſoudre.

557. Si la Statue n'avoit jamais ſenti que la roſe, & ſi le degré de la ſenſation n'avoit jamais varié, il eſt bien évident qu'elle n'auroit jamais pu acquérir le ſentiment de la *ſucceſſion*; puiſque ce ſentiment ſuppoſe le paſſage d'un état à un autre état, & que l'Ame ne peut rien diſtinguer dans un état dont l'uniformité eſt parfaite. Son exiſtence eſt donc alors abſolument une.

558. En paſſant de la ſenſation de la roſe

à celle de l'œillet, la Statue change d'état. Elle ne peut en changer qu'elle n'ait le ſentiment de ce changement, [167.] & conſéquemment celui de la ſucceſſion qui en eſt inſéparable.

Ce ſentiment ſe fortifie en raiſon du nombre des retours alternatifs des deux ſenſations. (96 & ſuiv.)

559. Le ſentiment de la *durée* eſt lié à celui de la ſucceſſion : le ſentiment que la Statue acquiert de la durée dépend donc des retours alternatifs que ſa Mémoire lui retrace. Ces retours ſont autant d'*inſtans* dont l'Ame a la conſcience. Ces inſtans ſont des *parties* de la durée ou de la ſucceſſion.

560. Je ne parle que du ſentiment des retours, & non du ſentiment de la durée de chaque ſenſation, parce que je ſuppoſe que le degré de chaque ſenſation ne varie point. [557.]

561. Je ne puis déterminer le nombre des retours alternatifs que la Mémoire de la Statue lui retrace clairement [273.] ni le nombre de ceux qu'elle ne lui retrace qu'obſcurément, [275.] Cela tient au plus ou au moins de perfection de la Mémoire ou de l'Imagination.

Cela dépend encore du degré de l'Attention. En général, nous éprouvons que nous ne pouvons guere nous repréſenter plus de cinq à ſix idées à la fois ; & encore faut-il que nous recourions à des expédiens pour ne les pas confondre. Notre Statue qui eſt actuellement bornée à ce qui réſulte immédiatement de l'action des Objets ſur ſon Odorat, ne peut aller en ce genre auſſi loin que nous. Mais, ſi l'on ſuppoſe qu'elle ſaiſit clairement trois retours ou trois *inſtans*, ces inſtans lui donneront le ſentiment d'une durée déterminée. Les autres inſtans que ſa Mémoire ne lui retracera qu'obſcurément lui donneront le ſentiment d'une durée indéterminée, d'une ſorte d'*Eternité*.

562. La Statue ne peut avoir le ſentiment de la *durée* qu'elle n'ait au moins celui du *paſſé* & du *préſent* ; car elle a le ſentiment de la *ſucceſſion* ; or, ce ſentiment eſt celui d'une choſe qui a précédé & d'une choſe qui a ſuivi ; d'une choſe qui affecte l'Ame actuellement & d'une choſe qui l'a affectée immédiatement auparavant. La Statue ne peut paſſer de la ſenſation de la roſe à celle de l'œillet qu'elle ne ſente que ſon état change. (558.) Elle ſent donc qu'elle n'eſt plus comme elle étoit. Elle ne s'exprime pas cela à elle-même : elle ne dit pas *je ne ſuis*

plus comme j'étois ; puiſqu'elle n'a point encore de langage : mais elle a le ſentiment que nous rendons par ces termes ; elle a donc un ſentiment du paſſé & du préſent.

563. La ſucceſſion alternative & continuée des deux ſenſations a formé dans le Cerveau de la Statue l'habitude de cette ſucceſſion. J'ai développé cette propoſition dans le paragr. 322. Quand donc l'œillet affecte actuellement l'Odorat de la Statue, elle juge que la ſenſation de la roſe va ſuccéder à celle de l'œillet. Elle a donc auſſi un ſentiment du *futur*, puiſqu'elle a le ſentiment d'une choſe qui va ſuccéder à une autre.

Au reſte ; j'ai défini ce que j'entends ici par un ſentiment : (318) j'ai défini auſſi ce que j'entends par une *notion*. (230.)

564. Jusqu'ici il n'y a pas de difficulté. Je n'ai pas préſenté à la fois la roſe & l'œillet au Nez de la Statue : je les lui ai préſentés ſucceſſivement. Si je les avois préſentés à la fois, il eſt évident qu'elle n'auroit pu diſtinguer les deux ſenſations. Elle n'auroit eu proprement qu'une ſeule ſenſation, mais une ſenſation compoſée & dont elle n'auroit pu démêler la compoſition.

En présentant successivement les deux fleurs au Nez de la Statue, je lui ai donné la facilité de distinguer les deux impressions. Les faisceaux de fibres appropriées à ces impressions ont joué séparément. Les deux sensations ont existé à part. Je me suis déja étendu là-dessus dans le paragraphe 94.

565. Il me paroît que la difficulté consiste à rendre raison de la méchanique par laquelle on peut concevoir que la Statue saisit ces trois retours ou ces trois instans dont j'ai parlé dans le paragraphe 561. Je ne pense pas que cette difficulté soit insurmontable. J'essayerai d'appliquer mes principes à sa solution.

566. Si l'Ame n'avoit aucun souvenir de ses modifications antécédentes, il est évident qu'elle ne pourroit avoir le sentiment de la *succession.* Il est cependant certain qu'elle a ce sentiment, il est donc certain qu'elle a un souvenir de ses modifications antécédentes.

567. Je crois avoir établi dans les Chapitres VII, XVIII & XIX, que le souvenir tient au Cerveau. J'ai hazardé dans le Chapitre IX une explication physique de la Réminiscence. On peut consulter ces Chapitres. Je suis donc obli-

gé de chercher dans la *méchanique* du Cerveau la ſolution de la difficulté qui nous occupe. [565.]

568. Tandis que la Statue éprouvoit pour la premiere fois, & toujours au même degré, la ſenſation de l'odeur de la roſe, elle ne pouvoit avoir le ſentiment de la ſucceſſion. Je l'ai prouvé, paragraphe 557.

569. En ſubſtituant l'œillet à la roſe, j'ai fait changer d'état à la Statue. Elle a ſenti ce changement, [558] & elle l'a ſenti, parce que la nouvelle ſenſation a rappellé le ſouvenir de la premiere: [90 & ſuiv.] la Statue a donc pu alors acquérir un ſentiment de la ſucceſſion.

570. Ce ſentiment s'eſt fortifié lorſque j'ai ſubſtitué la roſe à l'œillet. La Statue a reconnu en même tems que la ſenſation de la roſe l'avoit déja affectée; car elle eſt douée de Réminiſcence. J'ai montré en quoi le phyſique de la Réminiſcence peut conſiſter. (92 & ſuiv.)

571. La Statue ſaiſit donc déja deux inſtans. Elle a le ſentiment de l'inſtant où elle a paſſé de la ſenſation de la roſe à la ſenſation de l'œillet, & le ſentiment de l'inſtant où elle eſt revenue de la ſenſation de l'œillet à celle de la roſe.

572. Je dis que ces deux inſtans ſont diſtincts. Les deux ſenſations tiennent l'une à l'autre par la liaiſon qui eſt entre les faiſceaux de fibres qui leur ſont appropriées. Je tâcherai ailleurs de découvrir la méchanique de cette liaiſon. J'ai indiqué dans le paragraphe 86 les raiſons qui en prouvent l'exiſtence.

Le retour de l'impreſſion de la roſe rappelle donc à la Statue le ſouvenir de la ſenſation de l'œillet. Les fibres appropriées à l'action de la roſe ébranlent celles qui ſont appropriées à l'action de l'œillet. Ces deux impreſſions ſont claires; (273) elles ne ſe confondent point, parce qu'elles ont été produites ſéparément (564) & qu'elles ont leur ſiege dans des fibres ſpécifiquement différentes. (85.)

En ſecond lieu, le retour de l'impreſſion de la roſe excite dans l'Ame le ſentiment de la Réminiſcence. Elle reconnoît que la ſenſation l'a déja affectée. Les fibres ſur leſquelles la roſe agit pour la ſeconde fois ne ſe trouvent pas préciſément dans le même état où elles étoient lorſqu'elles ont éprouvé le premier ébranlement. (92.) Elles n'ont pu céder à cet ébranlement ſans que leurs élémens ſe ſoient diſpoſés les uns à l'égard des autres dans un ordre relatif à la

nature de cet ébranlement. (549.) Or, les faits nous conduisent à admettre que les fibres sensibles ont été organisées de maniere qu'elles conservent pendant un tems plus ou moins long les déterminations qui leur ont été imprimées. (57 & suiv.) L'état d'une fibre qui n'a point encore été ébranlée, ne doit donc pas être précisément le même que celui où elle se trouvera lorsqu'elle aura éprouvé pour la premiere fois l'action de l'objet auquel elle est appropriée. Ainsi, tant que les élémens de cette fibre retiendront les déterminations que l'objet leur aura imprimées, la fibre conservera l'aptitude à exciter dans l'Ame le sentiment de la Réminiscence, & ce sentiment sera clair. (273.)

573. La Statue reconnoît donc clairement que la sensation de la rose l'a déja affectée; mais, cette sensation rappelle le *souvenir* de celle de l'œillet: la Statue a donc encore le sentiment clair de ce souvenir.

574. Elle ne peut avoir le sentiment du retour de l'impression de la rose, & le souvenir de la sensation de l'œillet, qu'elle ne sente en même tems que la sensation de la rose a précédé une fois celle de l'œillet & qu'elle lui a ensuite succédé. Car au même instant que l'œillet

a commencé à agir ſur l'organe, la Statue a ſenti qu'elle changeoit d'état. Elle n'a pu le ſentir qu'autant qu'elle a conſervé un ſouvenir de la ſention de la roſe qui avoit précédé. (572.) Elle a donc ſenti que la ſenſation de l'œillet ſuccédoit à celle de la roſe.

LORSQUE j'ai ſubſtitué enſuite la roſe à l'œillet, la ſenſation de la roſe a de même rapellé à la Statue le ſouvenir de celle de l'œillet. Elle a donc ſenti que la ſenſatoin de la roſe ſuccédoit à celle de l'œillet.

MAIS, comme le retour de l'impreſſion de la roſe a excité dans l'Ame le ſentiment de la réminiſcence, (572) la Statue a reconnu que cette ſenſation l'avoit déja affectée. Elle a donc reconnu que cette ſenſation qui a ſuccédé à celle de l'œillet, l'avoit auparavant précédée.

575. VOILA donc deux paſſages ou deux inſtans que l'on conçoit que la Statue peut ſaiſir clairement. Elle n'a pas le ſentiment de la durée compriſe entre ces deux inſtans : je veux dire, qu'elle n'a pas le ſentiment du tems pendant lequel l'œillet a affecté l'Organe. J'ai ſuppoſé que le degré de la ſenſation ne varioit point. (560.) Or, dans une ſenſation parfaitement uniforme, l'Ame ne peut rien diſtinguer. (557.)

Si donc il avoit été poſſible que cette ſenſation eût affecté la Statue uniformément pendant des années & même des ſiecles, toute cette longue durée eût été nulle pour l'Ame.

Si toutes les parties de l'Univers étoient dans un repos abſolu, il eſt bien évident que nous n'aurions d'autre *meſure* de la durée que la ſucceſſion de nos idées. (254.)

Il n'eſt pas moins évident que cette meſure varieroit en différens Individus & qu'elle varieroit encore dans chaque Individu : car ſuivant que cette ſucceſſion ſeroit plus ou moins rapide ou plus ou moins agréable, l'Individu jugeroit différemment de la durée.

Le plus ou le moins de rapidité de cette ſucceſſion paroît dépendre du degré de facilité ou de promptitude avec lequel les fibres ſenſibles s'ébranlent réciproquement. (449, 450, 451.)

La vivacité, le feu de l'eſprit pourroit être en partie l'effet de cette cauſe phyſique. (1)

(1) † † Je dis en *partie*; parce qu'il ſeroit poſſible que toutes les Ames humaines n'euſſent pas été créées préciſément ſur le même modele & que l'Activité originelle des unes fût

576. LORSQUE j'ai fait ſuccéder de nouveau l'œillet à la roſe, la Statue a reconnu que la ſenſation de l'œillet lui avoit déja été préſente.

plus grande que celle des autres. Il n'y a pas même lieu de préſumer une parfaite reſſemblance originelle entre toutes les Ames humaines, puiſque tout eſt ſi varié dans la Nature. Cette remarque, qui me paroît eſſentielle, s'étend à beaucoup de faits pſychologiques, à l'égard deſquels il pourroit m'être arrivé plus d'une fois d'avoir plus donné à l'organiſation que je ne le devois en bonne Philoſophie. La Machine admirable à laquelle l'Ame eſt unie par des nœuds ſecrets que nous ne découvrirons jamais ici-bas, eſt bien ce qui détermine l'exercice de l'activité du Principe immatériel; mais l'Activité de ce Principe ne dépend point de la Machine. Cette Activité, cette Force eſt inhérente à la nature de l'Ame : elle conſtitue ſon eſſence; & elle peut varier en différentes Ames humaines. De cette poſſibilité que les Ames humaines n'aient pas toutes été douées de la même Force primitive, découle la poſſibilité d'une variéte proportionnelle dans la maniere dont elles agiſſent ſur la Machine ou dans le degré de l'action. Ceci s'applique donc à tous ces actes de l'Ame que nous déſignons par les termes d'*attention*, de *deſir*, de *paſſion*, &c.

Mais, comme l'homme eſt eſſentiellement un *Etre mixte*, & qu'il eſt une étroite correſpondance entre les deux ſubſtances de l'union deſquelles il réſulte, on comprend facilement que plus les deux Subſtances poſſéderont de perfections originelles & ſeront harmoniques entr'elles, & plus l'Individu aura de diſpoſition originelle à déployer toutes ſes Facultés & à les mettre en valeur.

Il ne faudroit pas inférer néanmoins de ce que je viens

[572.] Cette ſenſation lui a rappellé le *ſouvenir* de celle de la roſe. Mais a-t-elle reconnu en même tems que la ſenſation de la roſe lui a été préſentée deux fois ? Cette queſtion mérite bien d'être analyſée.

de dire, qu'une plus grande perfection organique ne fût plus aſſez en rapport avec une certaine Ame pour que ſa Faculté de connoître & d'agir n'en acquît pas elle-même plus de perfection. Les Puiſſances des Ames ſont ſuſceptibles d'extenſion ou d'élévation dans un degré que nous ne ſaurions déterminer; mais les moyens qui operent ce perfectionnement leur ſont extérieurs. Nous ne pouvons douter que ſi nos ſens devenoient plus parfaits, & ſur-tout ſi nous acquérions de nouveaux ſens, nous n'acquiſſions un très-grand nombre de connoiſſances nouvelles ſur notre propre Etre & ſur les divers Etres qui nous environnent. Et quel effort ne prendroit point l'activité de notre Ame par cet accroiſſement de connoiſſances! Nous pouvons en juger juſqu'à un certain point par les belles & nombreuſes connoiſſances que nous devons à l'invention des verres. Nous ſavons d'ailleurs que notre Ame eſt appellée à revêtir un jour un autre corps incomparablement plus parfait que celui qu'elle anime actuellement, & qui élevera toutes ſes Facultés à un degré de perfection dont nous ne ſaurions nous former que de très-foibles idées.

Les Corps organiſés ont pour principale fin le perfectionnement des Ames qui leur ſont unies, & qui devoient compoſer avec eux cette immenſe ſérie d'Etres mixtes qui peuplent les différentes Régions de notre Planete, & qui s'élevent graduellement depuis le Zoophyte preſqu'inſenſible juſqu'à cet Etre qui par la ſupériorité de ſa nature domine ſur toute la Création terreſtre.

577. Si la Statue n'avoit jamais éprouvé que l'impreſſion de la roſe, auroit-elle pu diſtinguer trois impreſſions? Je ſuppoſe que l'objet eût toujours agi ſur l'Organe d'une maniere uniforme; c'eſt-à-dire, que ces trois impreſſions euſſent été égales en intenſité & en durée. Je dois analyſer cette queſtion avant que d'analyſer la précédente.

578. On ne peut s'empêcher de convenir qu'à la ſeconde impreſſion de la roſe, la Statue auroit reconnu que cette ſenſation lui avoit déja été préſente. Dès que l'on accorde à la Statue la Réminiſcence, [90] l'on doit admettre qu'une impreſſion qu'elle éprouve pour la ſeconde fois ne l'affecte pas préciſément comme elle l'a affectée la premiere fois. Le retour de l'impreſſion eſt lié à un ſentiment qui apprend à l'Ame qu'elle a déja été comme elle eſt. Elle compare donc le ſentiment de la ſeconde impreſſion avec le ſouvenir de la premiere; & de cette comparaiſon réſulte la perception de l'identité des deux impreſſions.

Le *ſouvenir* de la premiere impreſſion tient au changement que l'action de la roſe a produit dans l'état primitif [59] des fibres qui lui ſont appropriées. [546.]

Si ce ſouvenir s'étoit effacé, ſi les fibres étoient revenues à leur état primitif, [109, 546 & ſuiv.] il eſt clair qu'à la ſeconde impreſſion la Statue ſe ſeroit trouvée préciſément dans le même état où elle auroit été à la premiere. L'Ame auroit été ſimplement modifiée en odeur de roſe, & cette modification n'auroit été accompagnée d'aucune Réminiſcence.

579. A la troiſieme impreſſion la Réminiſcence auroit continué à agir. Mais, la Statue ſe ſeroit-elle rapellé les deux premieres impreſſions?

Pour qu'elle eût pu ſe les rappeller, il auroit fallu qu'elle eût pu diſtinguer le ſouvenir de l'une du ſouvenir de l'autre.

Mais, ſi la Mémoire tient au Cerveau, [57 & ſuiv.] le ſouvenir de quelqu'impreſſion que ce ſoit dépend des déterminations que l'action de l'objet produit dans les fibres qui lui ſont appropriées. [85.]

L'objet n'agit ſur ces fibres que par impulſion; il leur imprime donc un mouvement, [41, 42.]

Les fibres ne peuvent ſe prêter à ce mou-

vement, que leurs parties conſtituantes ne revêtent les unes à l'égard des autres de nouvelles poſitions : [546, 549] car ſi les élémens dont une fibre eſt compoſée [62] ne changeoient point de poſition reſpective, comment cette fibre céderoit-elle à l'impreſſion de l'objet? [63.]

D'un autre côté, ſi les élémens reprenoient leur poſition primitive, au même inſtant que l'objet auroit ceſſé d'agir, comment le ſouvenir de la ſenſation ſe conſerveroit-il dans le Cerveau; où ce ſouvenir réſideroit-il ? (64)

580. La premiere impreſſion de l'objet produit donc ſur les fibres qui lui ſont appropriées des déterminations qui conſtituent le phyſique de la Réminiſcence. (92 & ſuiv. 546 & ſuiv.)

Si donc la ſeconde impreſſion ſurvient avant que les fibres aient perdu ces déterminations, l'Ame reconnoîtra clairement que la ſenſation lui a été préſente.

Les déterminations que la premiere action de l'objet produit dans les fibres leur impriment une tendance ou mouvement : car les élémens ne peuvent ſe diſpoſer les uns à l'égard des autres dans un rapport déterminé à ce mouvement,

vement, que les fibres n'en acquierent plus d'aptitude à l'exécuter.

Ainsi, en ſuppoſant que les deux premieres impreſſions de l'objet ſoient égales en intenſité & en durée, la ſeconde impreſſion doit exciter plus de mouvemens dans les fibres que la premiere, puiſqu'elles ont acquis une diſpoſition au mouvement, diſpoſition que ces fibres n'avoient pas lorſqu'elles n'avoient point encore été ébranlées.

La ſeconde impreſſion de l'objet ſur les fibres qui lui ſont appropriées doit donc apporter encore un changement à la poſition reſpective de leurs élémens. Ces fibres ne prennent plus de mouvement, que parce que leurs élémens ont acquis plus de facilité à gliſſer les uns ſur les autres. Ils ne peuvent acquérir plus de facilité à ſe mouvoir, que leur poſition reſpective ne change plus ou moins par les retours ſucceſſifs de la même impreſſion.

581. Mais, la conſervation des idées par l'intervention du cerveau eſt un fait (57) qui nous oblige à admettre que les fibres ſenſibles ont été conſtruites de maniere qu'elles retiennent pendant un tems plus ou moins long les déter-

minations qu'elles ont reçues de l'action des objets. [64.]

LEURS élémens retiennent donc pendant un tems plus ou moins long la nouvelle position que l'action répétée des objets leur fait revêtir.

582. LORS donc que des fibres sensibles sont ébranlées pour la troisieme fois par leur objet, elles ne se trouvent pas alors précisément dans le même état où elles étoient avant la seconde impression. Celle-ci a ajouté quelque chose à l'effet de la premiere : elle a modifié plus ou moins cet effet.

TOUTES les fibres soumises à l'action de l'objet ont participé à cette seconde impression dans un rapport exact à la mutabilité de chacune. (61, 550.

L'EFFET de la premiere impression a donc été modifié dans toutes par la seconde impression.

A la troisieme impression, les fibres se sont donc mues relativement à l'état où la seconde impression les avoit laissées : car l'effet de la premiere impression ayant été modifié par la

ſeconde, & cette modification étant plus ou moins durable, [64] l'on m'accordera, je penſe, que tandis qu'elle ſubſiſte, les fibres ne peuvent ſe mouvoir que dans le rapport à l'état où la ſeconde impreſſion les a miſes.

Une fibre ſenſible ne retient pas à la fois deux déterminations; elle ne ſe meut pas à la fois ſuivant ces deux déterminations. Dans mes principes, ces déterminations ne ſont autre choſe que l'ordre dans lequel les élémens ſe diſpoſent les uns à l'égard des autres en conſéquence de l'action réitérée de l'objet. [580, 581.]

C'est donc relativement à la poſition que la derniere impreſſion fait revêtir aux élémens que la fibre doit commencer à ſe mouvoir, lorſqu'elle eſt ébranlée de nouveau par l'objet.

583. Si ces raiſonnemens ſont juſtes, je crois pouvoir en conclure, qu'à la troiſieme impreſſion de la roſe la Statue n'auroit pu ſe rapeller les deux premieres.

En effet, comme je le diſois dans le paragraphe 579, pour qu'elle eût pu ſe les rappeller,

il auroit fallu qu'elle eût pu les diſtinguer l'une de l'autre. Or, je ne vois pas comment elle auroit pu les diſtinguer l'une de l'autre par la ſeule Réminiſcence.

La Réminiſcence eſt ce ſentiment qui apprend à l'Ame qu'une ſenſation qui l'affecte actuellement l'a déja affectée. Mais, ce ſentiment ne peut par lui-même l'inſtruire du nombre des retours de cette ſenſation.

La ſenſation a ſon ſiege dans les fibres qui lui ſont appropriées. [85.] L'objet eſt ſuppoſé agir chaque fois ſur ces fibres d'une maniere uniforme. [577.] Toutes les impreſſions de l'objet ſont donc uniformes.

Afin donc que l'Ame pût diſtinguer le ſouvenir d'une de ces impreſſions du ſouvenir d'une autre impreſſion, il faudroit que ces deux ſouvenirs réſidaſſent dans différentes fibres ou dans des fibres qui différaſſent entr'elles par leur jeu.

Mais, toutes les impreſſions de l'objet étant uniformes, toutes les fibres qui lui ſont appropriées doivent ſe mouvoir uniformément à chaque impreſſion. La même quantité proportionnelle de mouvement qui ſe trouvoit dans

toutes à la premiere impreſſion, doit s'y retrouver à la ſeconde, à la troiſieme, &c.

JE dis la même quantité proportionnelle, parce que j'ai fait voir qu'il eſt très-probable que toutes les fibres du même ordre ne ſont pas également déliées, également mobiles. (111, 550.)

ENFIN, j'ai prouvé dans le paragraphe précédent, que l'impreſſion ſubſéquente modifie juſqu'à un certain point l'effet de l'impreſſion antécédente, & que la même fibre ne retient pas à la fois pluſieurs déterminations.

584. SI donc nous diſtinguons pluſieurs impreſſions du même objet, c'eſt que ces impreſſions ſe trouvent liées à différentes idées aſſociées. Les fibres appropriées à ces idées s'ébranlent réciproquement; & comme elles appartiennent à différens ordres, elles excitent dans l'Ame des ſenſations ou des perceptions qu'elle diſtingue. La diſtinction qui eſt entre ces idées aſſociées en met entre les impreſſions uniformes & ſucceſſives auxquelles elles ſont liées. C'étoit ce que je voulois inſinuer dans le paragraphe 93.

585. JE reviens maintenant à la queſtion

que je me ſuis propoſée dans le paragraphe 576.

LORSQUE j'ai fait ſuccéder de nouveau l'œillet à la roſe, la Statue a-t-elle reconnu que la ſenſation de la roſe lui a été préſente deux fois?

JE commence par inviter mon Lecteur à relire les préliminaires de cette queſtion : ils ſont compris entre le paragraphe 565 & le paragraphe 576. Les matieres que je traite ſont difficiles à ſaiſir, & elles le deviendroient encore davantage ſi l'on négligeoit de fortifier la liaiſon des principes en les rapprochant les uns des autres par une lecture répétée.

586. LE retour de l'action de l'œillet ſur les fibres qui lui ſont appropriées excite dans l'Ame de la Statue la ſenſation attachée au mouvement de ces fibres.

ELLE y eſt accompagnée du Sentiment de la Réminiſcence, par lequel l'Ame reconnoît que cette ſenſation lui a déja été préſente.

ELLE réveille en même tems le ſouvenir de la ſenſation de la roſe.

587. Mais, ce ſouvenir étant attaché aux déterminations que la derniere impreſſion de la roſe a produites dans les fibres qui lui ſont appropriées, il s'enſuit que ces fibres ne peuvent être ébranlées par celles de l'œillet que dans le rapport à ces déterminations. Je penſe l'avoir prouvé dans les paragraphes 581, 582, 583.

588. Il réſulte encore de ce que j'ai expoſé dans ces paragraphes, que l'ébranlement des fibres de la roſe par celles de l'œillet n'apprend autre choſe à l'Ame ſinon que la ſenſation de la roſe lui a déja été préſente; & qu'il ne peut par lui-même l'inſtruire du nombre des retours de cette ſenſation.

Au reſte, je me ſers de l'expreſſion abrégée de *fibres de la roſe*, de *fibres de l'œillet*, pour éviter la répétition ennuyeuſe de cette longue phraſe, *les fibres appropriées à l'action de la roſe*, &c.

589. Si les retours du mouvement dans les fibres de la roſe ne peuvent par eux-mêmes donner à l'Ame le ſentiment du nombre de ces retours, les retours du mouvement dans les fibres de l'œillet ne le peuvent pas non plus.

Les fibres de l'œillet ne peuvent ébranler les fibres de la rose que dans le rapport aux dernieres déterminations que celles-ci ont reçues. (587.)

Ces déterminations ne peuvent par elles-mêmes représenter à l'Ame deux ou plusieurs retours.

Pour qu'une telle représentation pût s'opérer, il faudroit que ces retours existassent à-part ; qu'ils eussent leur siege dans des fibres dont les déterminations ne fussent pas semblables. Ils exciteroient alors dans l'Ame des sentimens qu'elle distingueroit les uns des autres. (583.)

Mais, les fibres qui ont éprouvé la premiere impression de l'objet sont les mêmes qui en éprouvent la seconde impression, la troisieme, la quatrieme, &c. J'ai essayé de prouver que l'impression subséquente modifie l'effet de l'impression antécédente. (582) Si elle le modifie, l'effet de l'impression antécédente ne peut coexister à-part avec l'effet de l'impression subséquente. Il n'y a donc ici proprement qu'un seul effet, qu'une seule détermination. Or, comment une seule détermination pourroit-elle exciter dans l'Ame plusieurs senti-

mens distincts ? On voit que la force de cet argument résulte en dernier ressort de la nécessité où nous sommes de chercher dans le Corps l'origine de tout ce que l'Ame éprouve. (17 & suiv. 92, 95.)

590. CETTE analyse de mes principes me conduit donc à penser que la Statue ne saisit que deux passages ou deux instans. [574, 575.] Si j'ai paru insinuer le contraire dans le paragraphe 561, c'est que n'ayant pas encore poussé l'analyse aussi loin que je viens de le faire, je ne pouvois rien déterminer sur la question dont il s'agit. Ce n'est pourtant pas que je prétende avoir décidé cette question ; mais j'ai exposé le plus clairement qu'il m'a été possible les principes que j'ai crus les plus propres à conduire à sa solution. C'est à ceux qui sont plus capables que moi d'approfondir ces matieres abstraites qu'il appartient de juger de ces principes.

591. S'IL suffit à l'Ame de passer d'un état à un autre état pour acquérir le sentiment de la *succession*, & conséquemment celui de la *durée* ; il s'ensuit qu'une sensation qui se dégrade [162 & suiv.] peut aussi lui donner ces deux sentimens. Car les termes que l'Ame saisit dans cette dégradation peuvent produire chez elle l'effet

des différentes ſenſations qui ſe ſuccedent.

592. Il eſt preſqu'inutile que je le diſe, la Statue n'a point d'idée du *tems*. (254.) Cette idée eſt une véritable *notion ;* & l'on voit aſſez par tout ce que j'ai expoſé dans les Chapitres XV & XVI, que la Statue ne peut encore former des notions.

593. Il me ſemble qu'il ne me reſte plus pour finir l'analyſe des deux premieres ſenſations de notre Statue, qu'à examiner quelle idée elle acquiert de l'*exiſtence*. C'eſt la derniere des queſtions que je me ſuis propoſées au commencement du Chapitre XIV. (193.) J'ai déja eu occaſion de dire un mot ſur cette queſtion dans le paragraphe 47.

594. Il eſt évident que la Statue a la conſcience de la préſence de ſes ſenſations. L'Ame a la conſcience de tout ce qui ſe paſſe en elle. (200.) La Statue a donc un ſentiment de l'*exiſtence* de ſes ſenſations.

Elles ne ſont pas des *Etres* (251.) pour la Statue, puiſqu'elle eſt encore bien éloignée de pouvoir s'élever à la notion la plus générale, celle de l'*Etre*. (227.)

595. L'AME s'identifie avec ſes ſenſations: [113.] elle ne peut donc avoir le ſentiment de l'exiſtence de ſes ſenſations qu'elle n'ait par cela même un ſentiment de ſa propre *exiſtence.* [113.]

MAIS, le ſentiment qu'a la Statue de ſon exiſtence, differe beaucoup de l'idée que nous avons de la nôtre. [114.] Cette idée eſt réfléchie; & j'ai montré dans le paragraphe 252 comment nous l'acquérons.



CHAPITRE XXI.

Réflexions sur l'analyse des deux premieres Sensations de la Statue.

La Statue éprouve une troisiéme odeur.

Qu'une Sensation nouvelle rappelle celles qui l'ont précédée.

Pourquoi les fibres qui sont ébranlées par un Objet nouveau ne peuvent-elles ébranler que celles qui l'ont déja été par d'autres Objets?

Comment chaque Sensation ayant ses fibres propres, il arrive que les fibres de différentes especes s'ébranlent réciproquement?

596. ON est, sans doute, surpris que l'analyse des deux premieres sensations de ma Statue m'ait conduit aussi loin & qu'elle ait déja fourni la matiere d'un assez gros Volume. Lorsque je commençai cette analyse, je ne m'attendois pas moi-même qu'elle m'entraîneroit dans la discussion de tant de questions différentes. Ces questions m'ont

paru naître les unes des autres, comme par une génération naturelle. J'ai cru devoir ſuivre l'ordre de cette génération & me laiſſer conduire par ce fil analytique. Je me ſuis prêté d'autant plus volontiers à cette marche, que je voyois clairement que deux ſenſations ſuffiſoient à mettre en jeu toutes les Facultés de l'Ame de ma Statue.

J'AI donc été ainſi acheminé à étudier la nature des Facultés de notre Etre, leur dépendance réciproque & leurs opérations diverſes.

ET comme l'état d'un Etre purement ſentant differe beaucoup de l'état d'un Etre intelligent, il convenoit que j'indiquaſſe de bonne heure les caracteres qui différencient ces deux états. C'eſt ce que j'ai exécuté en ébauchant une Théorie générale des idées dans les Chapitres XIV, XV, XVI. J'ai fait ſentir, par. 194, 316, la liaiſon qu'avoit cetre Théorie avec l'analyſe des premieres opérations de notre Automate.

APPELLE' enſuite par l'examen de la grande queſtion du rappel des idées à conſidérer de plus près tout ce qui concerne la nature & l'exercice de l'Activité de notre Ame, j'ai préſenté à mes Lecteurs ſous un ſeul point de vue, dans le

Chapitre XIX, les caufes générales des déterminations de la fenfibilité & de la Volonté foit dans les Etres fentans, foit dans les Etres intelligens.

ENFIN, j'ai appliqué mes principes fur l'Economie de notre Etre à la folution des diverfes queftions que m'offroit l'état actuel de ma Statue.

597. J'ETOIS donc tenté de terminer ici cet Ouvrage. Un Lecteur intelligent apperçoit affez qu'en entrant dans un plus grand détail, je ne ferai guere qu'appliquer mes principes à un plus grand nombre de cas.

CEPENDANT, comme il eft des chofes effentielles à mon Sujet que je n'ai qu'effleurées dans les Chapitres précédens, & qu'il en eft quelques autres dont je n'ai point parlé du tout, il me paroît à-propos de pouffer plus loin cette analyfe.

JE donnerai par-là à mes principes un plus grand degré de clarté, & j'en faciliterai davantage l'application aux différentes parties de l'Economie de notre Etre. Je prévois même qu'en développant davantage ces premiers principes, ils pourront me conduire à des conféquences

qui deviendront peut-être elles-mêmes de nouveaux principes.

598. Je laiſſe l'Ame de ma Statue retomber en léthargie : [177, 178.] pendant qu'elle eſt dans cet état, je place ſous ſon Nez une giroflée. Cette fleur rappellera-t-elle à la Statue le ſouvenir des ſenſations que la roſe & l'œillet ont excitées ?

J'ai admis l'affirmative dans le paragr. 87, & j'en ai indiqué la raiſon : mais, je ſens que cette queſtion méritoit d'être un peu plus diſcutée. Je puis la diſcuter ici avec plus d'avantage que dans le paragraphe que je viens de citer.

599. Si une ſenſation *nouvelle* ne nous rappelloit point le ſouvenir des ſenſations d'eſpeces différentes qui l'ont précédée, il ſeroit impoſſible que cette ſenſation nous parût *nouvelle* & que nous parvinſſions à acquérir l'idée de la *ſucceſſion.* La choſe eſt facile à démontrer.

Le ſentiment de la *nouveauté* d'une ſenſation eſt eſſentiellement lié à la comparaiſon que nous faiſons entre cette ſenſation & les ſenſations que nous avons éprouvées auparavant. Or, toute comparaiſon ſuppoſe la préſence des idées que l'on compare. [188, 189, 190.] La nouvelle

ſenſation rappelle donc le ſouvenir des ſenſa-tions qui l'ont précédée. Si elle ne le rappelloit point, comment pourrions-nous juger que la ſenſation qui nous affecte actuellement eſt nou-velle ?

De même encore, lorſque différentes per-ceptions ſe ſuccedent dans l'ordre qui conſ-titue l'harmonie, [369.] ſi la perception ſub-ſéquente ne rappelloit point le ſouvenir de la perception antécédente, comment ſe formeroit l'idée de la ſucceſſion ? comment goûterions-nous le plaiſir attaché à cette harmonie ? Toutes ces perceptions ſeroient iſolées dans notre Ame, & il ne pourroit jamais ſe former entr'elles au-cune liaiſon.

Cela eſt trop évident pour qu'il ſoit néceſ-ſaire que j'y inſiſte davantage. La ſenſation de l'odeur de la giroflée rappelle donc à la Statue le ſouvenir des ſenſations qui l'ont précédée.

600. Il eſt de même évident qu'une ſenſa-tion nouvelle ne peut rappeller que les ſenſa-tions qui l'ont précédée, & qu'elle ne peut point du tout exciter dans l'Ame des ſenſations qu'elle n'ait jamais éprouvées. L'odeur de la giroflée ne peut rappeller à la Statue que les ſenſations de l'odeur

l'odeur de la rofe & de celle de l'œillet; mais elle ne peut point exciter dans fon Ame les fenfations de l'odeur de jacinte, de jonquille, de violette, &c.

L'AME ne peut non plus par fa feule Activité fe donner de nouvelles fenfations. L'expérience le démontre; & je crois avoir affez bien prouvé que l'exercice de cette Activité eft fubordonné à l'action des objets fur les fibres fenfibles. (494.) J'ai même fait voir que l'influence de l'Ame dans le rappel des idées n'eft pas à beaucoup près auffi grande qu'on le penfe communément. [433 & fuiv. 499, 500, 501, 536.

601. DE ces faits que l'on ne peut révoquer en doute, nous fommes en droit de conclure, que dans l'ordre naturel, il n'y a que les fibres qui ont déja été ébranlées par les Objets, qui puiffent l'être par des fibres fur lefquelles un Objet nouveau exerce fon action.

CEPENDANT, tout nous conduit à penfer qu'il eft une fecrete communication entre les fibres fenfibles de tous les ordres. Le rappel des fenfations les unes par les autres indique affez cette communication: car fi toutes les

ſenſations tiennent à des fibres qui leur ſont appropriées ; (85.) ſi chaque ſenſation dépend du mouvement imprimé aux fibres qui lui ſont propres, le rappel d'une ſenſation par une autre ſenſation doit dépendre d'une communication médiate ou immédiate qui eſt entre les faiſceaux de fibres appropriés à ces ſenſations.

Je dis une communication *médiate* ou *immédiate*, parce que je ne conçois pas qu'un Corps puiſſe agir ſur un autre Corps autrement qu'en lui communiquant immédiatement ſon mouvement, ou en le communiquant à des Corps interpoſés.

Je ne dis pas ſimplement une communication *immédiate* ; parce que je ne puis décider que les fibres ſenſibles de tous les ordres communiquent immédiatement les unes avec les autres, & qu'il ſeroit poſſible que leur communication s'opérât par un fluide interpoſé, ou par quelqu'autre voie qui m'eſt inconnue.

Quoiqu'il en ſoit, je me borne à dire en général, que les fibres ſenſibles communiquent les unes avec les autres.

Cela poſé, voici une queſtion qui s'offre

à mon examen; d'où vient qu'il n'y a que les fibres qui ont été mues par les Objets, qui le soient par celles qu'un Objet *nouveau* vient à ébranler?

Je vais chercher quelque fait qui puisse m'aider à résoudre cette question.

602. Je remarque d'abord, qu'une sensation *rappellée* est moins vive que lorsqu'elle est excitée par l'Objet.

Nous pouvons donc inférer de ce fait, que le mouvement qu'un faisceau de fibres reçoit d'un autre faisceau a moins d'intensité que celui qu'il recevroit de l'impression immédiate de l'Objet. [139.] J'en ai indiqué en général les raisons dans le paragraphe 89.

603. Je remarque encore que la mobilité des fibres sensibles croît en raison de la fréquence ou de l'intensité des ébranlemens. J'ai beaucoup insisté là-dessus en divers endroits de cet Ouvrage.

Nous pouvons donc encore inférer de-là, qu'une fibre qui n'a point été mue a moins de disposition à se mouvoir qu'une fibre qui a été mue plusieurs fois.

UNE fibre qui n'a point été mue apporte donc une certaine réſiſtance au mouvement qui lui eſt imprimé, & ſi ce mouvement eſt foible, il s'éteindra par cette réſiſtance, ou s'il ne s'éteint pas, l'impreſſion qu'il produira ſur la fibre ſera ſi foible, qu'elle ne ſera pas ſenſible à l'Ame.

604. IL ſemble donc que l'on puiſſe conjecturer des faits que je viens d'indiquer, qu'il n'y a que l'action immédiate des Objets ſur les fibres qui n'ont point encore été mues, qui ſoit propre à ſurmonter pleinement la réſiſtance que ces fibres apportent au mouvement, & qui les mette ainſi en état de céder aux impreſſions que leur communiquent les faiſceaux avec leſquels elles correſpondent. [1]

(1) †† PAR-TOUT dans cet Ouvrage j'ai ſuppoſé que les fibres ſenſibles qui n'ont point encore été mues & que j'ai nommées des *fibres vierges*, §. 92. apportent une certaine réſiſtance au mouvement, & qu'il n'y a que l'action immédiate des objets qui, dans l'ordre de la Nature, puiſſe ſurmonter cette réſiſtance. Il eſt bien prouvé par l'expérience que nos idées de tout genre ſe réveillent les unes les autres, & comme il n'eſt pas moins bien prouvé que toutes nos idées ont dans le Cerveau un ſiege phyſique ou qu'elles tiennent à des fibres qui leur ſont appropriées, il eſt prouvé par cela même que les fibres de tout genre communiquent les unes avec les autres. Elles peuvent donc ſe communiquer réciproque-

On ne peut douter qu'il n'y ait un rapport direct entre la ſtructure des fibres ſenſibles de

ment les ébranlemens qu'elles reçoivent; & c'eſt de la ſorte qu'on peut concevoir le rappel des idées les unes par les autres.

Mais ſi les fibres *vierges* ou les fibres qui n'ont point encore été mues par leurs objets, pouvoient l'être par celles avec leſquelles elles communiquent, nous pourrions acquérir une multitude d'idées *nouvelles* ſans l'intervention des objets de ces idées : car il ſuffiroit pour cela que quelques fibres vierges vinſſent à être ébranlées aſſez fortement pour que le mouvement pût ſe propager à un certain nombre d'autres fibres vierges; les idées attachées à l'ébranlement de ces fibres ſeroient auſſi-tôt excitées dans l'Ame, & ce ſeroit des idées abſolument *nouvelles* qu'elle acquerroit ſans aucune intervention de leurs objets.

Or, comme nous n'avons jamais d'idées *nouvelles* qu'autant que des objets *nouveaux* viennent à affecter nos Sens, il eſt bien démontré que la ſeule communication que les fibres ſenſibles ont entr'elles ne ſuffit point pour nous donner de telles idées, & conſéquemment, que les fibres vierges ne peuvent être ébranlées que par l'action immédiate des objets auxquelles elles ſont appropriées. Il n'y a donc que cette ſeule action qui ſoit capable de les diſpoſer au mouvement. Il y a donc un obſtacle ſecret qui empêche que les fibres vierges puiſſent être ébranlées par celles qui l'ont déja été, ou qui le ſont actuellement pour la premiere fois.

Je ne ſaurois dire en quoi conſiſte cet obſtacle : je me borne à montrer qu'il exiſte. Peut-être que le fluide nerveux doit couler avec une certaine abondance ou avec une certaine célérité dans les fibres vierges, pour qu'elles ſoient rendues ca-

chaque ordre & la maniere d'agir de l'Objet dont elles tranſmettent à l'Ame les impreſſions. Si chaque Sens a ſa fin, (211) chaque eſpece de fibres a auſſi la ſienne.

La conformation de chaque Sens & celle de chaque eſpece de fibres ſont les moyens relatifs à ces fins.

Les fonctions d'une fibre ſont eſſentiellement les réſultats des rapports qu'elle ſoutient avec l'objet auquel elle eſt appropriée. (39, 40.)

605. Il ſuit de là que les fibres ſenſibles de chaque ordre reçoivent plus de mouvement de l'action immédiate de l'objet, qu'elles n'en reçoivent des différens faiſceaux avec leſquels elles communiquent : car il n'y a pas la même

pables de céder à l'ébranlement de celles qui ne ſont pas vierges, & qu'il n'y a que l'action immédiate des objets qui puiſſe opérer cette affluence ou cette accélération du fluide nerveux. Peut-être encore que les élémens des parties par leſquelles les différentes fibres communiquent entr'elles, ont une adhérence primitive qui s'oppoſe au mouvement de ces élémens, & qui ne peut être ſurmontée que par l'action des objets. Mais ce ne ſont-là que de très-légeres conjectures, ou plutôt de ſimples ſoupçons qui m'échappent comme malgré moi & que le Lecteur judicieux ne prendra que pour ce qu'ils valent.

analogie entre la maniere d'agir d'un faiſceau & celle d'un autre faiſceau, qu'il y a entre la maniere d'agir d'un faiſceau & celle de l'objet auquel il eſt approprié.

Ce que je viens de dire me paroît ſuffire pour ſatisfaire à la queſtion qui s'étoit offerte à mon examen.

606. En élevant cette queſtion j'en ai fait naître une autre. J'ai tâché de prouver dans le Chapitre VIII, [78, 80, 1, 2, 3, 4, 5,] que chaque ſenſation a ſes fibres propres, & il me ſemble que l'on ne ſauroit refuſer de l'admettre.

Mais, ſi chaque ſenſation a ſes fibres propres, il s'enſuit néceſſairement que les corpuſcules odoriférans qui émanent de l'œillet ne ſauroient agir ſur les fibres appropriées à l'action des corpuſcules qui émanent de la roſe.

Comment donc la ſenſation de l'odeur de l'œillet rappelle-t-elle à la Statue le ſouvenir de la ſenſation de l'odeur de la roſe?

J'ai dit, & je l'ai répété en pluſieurs endroits de cet Ouvrage, que ce rappel s'opéroit par

l'ébranlement que les fibres appropriées à l'œillet excitoient dans les fibres appropriées a la rofe.

Mais, fi les corpufcules odoriférans qui émanent de l'œillet ne peuvent agir fur les fibres appropriées à l'action de la rofe, comment les fibres appropriées à l'œillet peuvent-elles ébranler les fibres appropriées à la rofe & rappeller ainfi à l'Ame de la Statue le fouvenir de la fenfation de l'odeur de la rofe?

J'ai dit quelques généralités fur cette queftion dans le paragraphe 87: j'entrerai ici dans un détail qui devient néceffaire : on ne tardera pas à s'appercevoir, fi l'on ne s'en apperçoit déja, que cette queftion eft liée à la précédente.

607. S'il eft prouvé que la Mémoire tient au Cerveau, il ne l'eft pas moins, je penfe, que le rappel des fenfations les unes par les autres dépend des mouvemens que les fibres fenfibles fe communiquent réciproquement. Je me fuis beaucoup étendu fur ces deux points dans les Chapitres VII, XVIII, XIX & dans le précédent.

D'un autre côté, je crois avoir établi dans

le Chapitre VIII, que chaque ſenſation a ſes fibres propres & que l'on ne ſauroit autrement rendre raiſon de la diverſité des ſenſations.

La difficulté conſiſte donc à concilier entr'eux ces réſultats qui m'ont paru découler immédiatement des faits.

608. En vertu des rapports qu'une fibre ſoutient avec l'objet auquel elle eſt appropriée, il n'y a que l'action immédiate de cet objet qui la diſpoſe à exécuter le mouvement auquel la ſenſation de l'objet eſt attachée. [604.]

Je ne dis point que la fibre ne puiſſe recevoir d'ailleurs différentes impulſions : mais je dis qu'il n'y a que l'impulſion qu'elle reçoit immédiatement de ſon objet, qui lui imprime les déterminations propres à exciter dans l'Ame la ſenſation de cet objet.

609. Je ne puis déterminer en quoi conſiſtent les rapports dont il s'agit ici; parce que les ſujets de ces rapports ne me ſont pas aſſez connus. Je me réduis donc à dire qu'ils conſiſtent en général dans l'analogie qui eſt entre la nature, la forme, les proportions, l'arrangement des élémens de la fibre, & la nature,

la forme, les proportions, le mouvement des corpuſcules qui émanent de l'objet.

610. UNE fibre ſenſible a donc une diſpoſition originelle à céder à l'impreſſion de l'objet auquel elle eſt appropriée. Cette impreſſion modifie donc l'état primitif (59) de la fibre; car elle ne ſauroit céder à l'impreſſion de l'objet, que les élémens dont elle eſt compoſée ne revêtent les uns à l'égard des autres des poſitions qu'ils n'avoient pas avant que la fibre eût été ébranlée par l'objet.

UNE ſuite naturelle du changement qui ſurvient alors à la fibre eſt une tendance à exécuter le mouvement auquel la ſenſation de l'objet eſt attachée. Je me ſuis aſſez étendu ſur ce point dans le Chapitre précédent & ailleurs.

611. PUISQUE la fibre tranſmet au Siege de l'Ame l'impreſſion de l'objet, il faut que les élémens qui la compoſent ſoient unis les uns aux autres par des nœuds ſecrets.

L'EFFET que l'action de l'objet produit ſur la fibre s'étend donc dans toute la longueur de celle-ci. Le mouvement ne peut paſſer de

l'une à l'autre extrémité de la fibre que tous les élémens n'y participent plus ou moins. La fibre entiere éprouve donc un certain changement.

612. Je ne décide point si l'effet que l'action de l'objet produit sur la fibre se borne au changement qui survient à la position respective des élémens, ou s'il affecte encore leur forme & leurs proportions. Afin donc de ne rien hasarder sur un sujet qui m'est inconnu, j'avertis que par les termes de *dispositions* ou de *déterminations* imprimées aux élémens de la fibre, j'entends en général tous les changemens qui leur surviennent en conséquence de l'action de l'objet. Je ne détermine donc point quels sont ces changemens; & si je parle plus volontiers du changement de la position respective, c'est qu'il me paroît être celui que le mouvement suppose le plus essentiellement. [63, 79, 546 610.]

613. Non seulement la fibre transmet à l'Ame l'impression de l'objet; mais elle lui retrace encore le souvenir de cette impression. Ce souvenir ne differe de la sensation même que par le degré de l'intensité. Il a donc la même origine : il dépend donc comme la sensation elle-

même, d'un mouvement qui s'excite dans la fibre ; mais d'un mouvement plus foible.

L'EXÉCUTION de ce mouvement exige une certaine diſpoſition dans les parties intégrantes de la fibre. Les élémens retiennent donc pendant un tems plus ou moins long les déterminations qu'ils ont reçues de l'action de l'objet. Il monte, pour ainſi dire, la fibre à ſon ton, & tandis qu'elle demeure ainſi montée, elle conſerve l'aptitude à retracer à l'Ame le ſouvenir de la ſenſation de l'objet.

614. JE définis la tendance que l'objet imprime à la fibre, une *diſpoſition à ſe mouvoir d'une façon plutôt que de toute autre.*

J'AI montré que cette diſpoſition réſulte des rapports que la fibre ſoutient avec l'objet. (604, 608)

ET comme la fibre entiere éprouve un changement par l'action de l'objet, [611.] elle ne ſauroit être affectée dans aucun de ſes points, qu'il ne s'y trouve des Elémens diſpoſés au mouvement & à un certain mouvement.

SI donc la fibre vient à recevoir quelqu'im-

pulſion étrangere, elle cédera à cette impulſion; mais ce ſera à ſa maniere : elle ſe mouvra, mais ce ſera dans le rapport aux déterminations qu'elle aura reçues de l'objet.

615. Il y a lieu de préſumer que plus l'impulſion que la fibre recevra ſera analogue à ſa maniere d'agir, & plus la fibre aura de facilité à ſe prêter à cette impulſion.

Entre les divers mouvemens qui peuvent s'exciter dans le Cerveau, il n'y en a pas de plus analogues à la maniere d'agir de la fibre que ceux des fibres de même genre ou qui appartiennent au même Sens.

616. Mais, on conçoit que la fibre peut encore céder à des impulſions moins analogues. L'objet l'a diſpoſée à ſe mouvoir : [604.] lorſque la fibre a une fois contracté cette diſpoſition, le mouvement peut y être reproduit par une impulſion quelconque quoique très-légere.

Je dis par une impulſion *quelconque*; parce que l'expérience prouve qu'une circulation trop accélérée ſuffit, par exemple, pour réveiller en nous différentes ſenſations. Je l'ai fait voir dans le parag. 184.

Il faut donc confidérer la fibre comme une très - petite machine deftinée à produire un certain mouvement. La capacité de cette petite machine à exécuter ce mouvement dépend originairement de fa conftruction ; & cette conftruction la diftingue de toutes les machines de même genre. L'action de l'objet réduit cette capacité en acte. C'eft cette action qui monte la machine. Dès qu'elle eft montée, elle joue au moment que quelqu'impulfion furvient.

617. Je l'ai déja infinué ; [615] je ne prétends pas que la fibre foit indifférente à quelqu'impulfion que ce foit, je veux dire, que l'intenfité & la durée de fon mouvement foient toujours précifément les mêmes, de quelque maniere qu'elle vienne à être ébranlée. Je comprens qu'il eft des circonftances, des conditions dont je parlerai ailleurs, qui peuvent influer fur cette intenfité & fur cette durée.

J'admets fimplement, que lorfque l'impulfion qui eft communiquée à la fibre eft affez forte pour faire fur l'Ame une impreffion fenfible ; celle-ci a auffi-tôt la confcience du fouvenir de la fenfation attachée à l'ébranlement de cette fibre.

618. NOTRE Cerveau ayant été conſtruit ſur des rapports déterminés à la production & à la reproduction des idées, il n'y a pas lieu de douter que la maniere dont les fibres communiquent les unes avec les autres n'ait une grande influence ſur cette reproduction.

MAIS, comme je l'ai dit, [86, 601] nous ignorons comment s'opere cette communication ; & l'ignorance où nous ſommes à cet égard ne nous permet pas de prononcer ſur diverſes queſtions intéreſſantes de l'Economie de notre Etre.

JE conçois qu'il eſt poſſible que deux fibres ſenſibles qui ſe touchent ſeulement en un point, s'ébranlent réciproquement, ſi toutes deux ont déja été ébranlées par leur objet, ou que l'une ébranle l'autre, s'il n'y a que celle-ci qui ait déja été mue.

J'ENTREVOIS encore que le point de réunion des deux fibres peut renfermer des particularités qui aident beaucoup à la communication de leurs mouvemens. Mais je dois m'abſtenir de former là-deſſus des conjectures ; elles ne repoſeroient ſur aucune connoiſſance certaine.

619 TOUT ce que je viens d'expoſer dans les paragraphes précédens me paroît donc ſe réduire à ceci.

LORSQU'UNE fibre ſenſible a été diſpoſée par l'objet à exécuter le mouvement auquel la ſenſation de cet objet a été attachée, elle a acquis la capacité d'ètre ébranlée par des cauſes qui n'agiſſent pas préciſément comme l'objet.

LE ſouvenir de la ſenſation ne tient pas immédiatement à l'impulſion que la fibre reçoit. Il tient immédiatement ou eſſentiellement à la maniere dont la fibre ſe meut ou ce qui revient au même, à ſon jeu, & ce jeu tient lui-même à la conſtruction de la fibre.

QUAND l'objet a une fois imprimé à la fibre cette tendance dont j'ai parlé, [614] il l'a rendue capable de recevoir le principe de ſon mouvement de cauſes très-différentes entr'elles, ſans que la diverſité de ces cauſes puiſſe en apporter aucune dans la nature du mouvement de la fibre, parce qu'elle dépend eſſentiellement de la méchanique de celle-ci.

DIFFÉRENTES impulſions peuvent mettre en jeu le pendule & les roues d'une Horloge, quoiqu'il

quoiqu'il n'y ait aucun rapport entre la maniere d'agir de ces impulſions & la maniere dont ce pendule & ces roues ſe meuvent. On pourroit comparer l'impulſion que reçoit ce pendule, à celle qu'un faiſceau de fibres ſenſibles imprime à un autre faiſceau. L'indication de l'heure pourroit être comparée à la ſenſation qui réſulte du mouvement du faiſceau. L'on voit le but de cette comparaiſon ; je ne voudrois pas qu'on l'outrepaſſât

VOILA ce que j'avois à dire ſur la queſtion que je m'étois propoſée dans le paragraphe 606. Je ne préſume pas de l'avoir réſolue. Pour réſoudre de ſemblables queſtions il faudroit connoître à fond la méchanique du Cerveau. Je ſerai ſatisfait, ſi l'on goûte l'application que je viens de faire de mes principes à cette queſtion.

620. L'ODEUR de la giroflée rappelle donc à notre Statue le ſouvenir de la ſenſation de l'odeur de la roſe & le ſouvenir de la ſenſation de l'odeur de l'œillet. Il ſeroit inutile que j'analyſaſſe tout ce qui réſulte de ce rappel ; je ne ferois que répéter ce que j'ai expoſé ailleurs fort au long ſur l'Attention, [136 & ſuiv.] ſur le deſir, [170 & ſuiv.] ſur la ſurpriſe, [324 & ſuiv.] &c. &c.

621. On pourroit demander quelle eſt celle des deux ſenſations que l'odeur de la giroflée rappellera la premiere ? La réponſe à cette queſtion me paroît être dans le paragraphe 183 ; je ſuppoſe toujours que les fibres appropriées à l'action de l'œillet ſont celles qui ont été le plus ſouvent & le plus fortement ébranlées.



CHAPITRE XXII.

La Statue éprouve trois nouvelles odeurs.

Recherches sur la méchanique de la Mémoire.

Conséquences pratiques qui résultent de cette méchanique.

Questions qui naissent de la situation actuelle de la Statue.

622. AUX trois odeurs qui ont affecté l'odorat de ma Statue, j'en fais succéder trois autres ; celles du jasmin, du lys, de la tubéreuse.

ON voit assez par tout ce que j'ai exposé dans les Chapitres XII & XIX, que les Facultés de l'Ame de notre Automate s'étendront ou se développeront relativement à l'augmentation du nombre de ses sensations.

IL y aura plus de fibres en jeu. La volonté s'appliquera à un plus grand nombre d'organes ou d'objets.

Elle donnera ſucceſſivement ſon attention à toutes ces ſenſations. De-là, différentes comparaiſons, différens jugemens.

Elle ſe fixera plus long-tems ſur les ſenſations qui lui plairont le plus, &c, &c.

Si j'appliquois en détail aux trois nouvelles ſenſations de la Statue ce que j'ai dit ſur les trois premieres, on ſent que je tomberois dans des répétitions tout-à fait inutiles.

Je dois donc chercher dans ces nouvelles ſenſations de nouveaux faits, de nouveaux cas, qui me donnent lieu d'étendre mes principes, de les mieux éclaircir ou de les étayer par d'autres principes liés à ceux-là.

623. Je préſente ſucceſſivement & aſſez rapidement au Nez de la Statue les ſix fleurs, en commençant par la roſe & en finiſſant par la tubéreuſe. Je répete cela un grand nombre de fois, & toujours dans l'ordre exprimé par cette ſuite, roſe, œillet, giroflée, jaſmin, lys, tubéreuſe. Que doit-il en réſulter dans le Cerveau de l'Automate?

624. L'Expérience démontre que ſi notre Cerveau eſt affecté pendant un certain tems par

une ſuite de perceptions qui ſe ſuccedent conſtamment dans le même ordre, il contractera l'habitude de les reproduire précisément dans le même ordre.

NOTRE Mémoire retient fidelement une ſuite de mots, une ſuite de tons. Ces mots, ces tons ſont autant de perceptions *claires*, [273] qui affectent l'œil ou l'oreille; [223] & qui ſe ſuivent ſous certains rapports, d'où dérive l'ordre de leur ſucceſſion. [257.]

COMME notre Cerveau eſt affecté par l'Oeil & par l'Oreille, il l'eſt ou il peut l'être [400] par les autres Sens. Si notre Cerveau conſerve le ſouvenir de différentes odeurs, & comment en douter? pourquoi ne pourroit-il les reproduire dans l'ordre ſuivant lequel elles auroient affecté l'Odorat?

625. LE Cerveau de la Statue contracte donc l'habitude de reproduire les ſix odeurs qui ont affecté ſon Odorat & de les reproduire dans l'ordre ſuivant lequel elles ſe ſont conſtamment ſuccédées.

COMMENT ſe forme cette habitude? Quelle eſt cette liaiſon en vertu de laquelle la ſenſa-

tion qui précede réveille celle qui doit la ſuivre ?

Me voici parvenu à ce grand problême dont je parlois dans les paragraphes 214, 215, 216. Pour tâcher de le réſoudre, je ne penſe pas devoir ſuivre une autre méthode que celle que j'ai ſuivie dans l'examen des diverſes queſtions qui ſe ſont offertes ſur ma route. Je chercherai des faits, je comparerai ces faits entr'eux, & je me rendrai attentif aux conſéquences qui me paroîtront en découler le plus naturellement.

626. Le premier fait qui fixe mon attention eſt celui-ci.

Il faut moins de tems à notre Cerveau pour contracter la diſpoſition propre à retracer à l'Ame le ſouvenir d'un certain nombre de perceptions, qu'il ne lui en faut pour contracter celle de les reproduire dans un ordre déterminé & conſtant.

Nous retenons plus facilement un certain nombre de mots, que nous ne les retenons dans l'ordre ſuivant lequel ils nous ſont préſentés.

On comprend que ce que je dis ici des per-

ceptions des mots peut s'appliquer aux perceptions ou aux ſenſations de tout genre. (625.) On a vu (196) que la ſenſation ne differe point eſſentiellement de la perception.

627. Je crois avoir prouvé dans les Chapitres VII, IX, XX, que le ſouvenir d'une ſenſation dépend des déterminations que l'action de l'objet imprime aux élémens des fibres appropriées à cette ſenſation.

Le ſouvenir de l'ordre dans lequel différentes ſenſations ſe ſuccedent dépend donc encore de quelqu'autre choſe que des déterminations dont je viens de parler ; puiſqu'il faut plus de tems au Cerveau pour contracter l'habitude de retracer cet ordre, qu'il ne lui en faut pour contracter la diſpoſition à retracer le ſouvenir de chaque ſenſation priſe à part. (626.)

628. Je porte mon attention ſur un ſecond fait. Quand nous voulons graver dans la Mémoire une ſuite déterminée de mots, de nombres, &c. nous repaſſons un grand nombre de fois ſur cette ſuite & toujours dans le même ordre. Il n'importe pas eſſentiellement que cette ſuite affecte l'Oeil ou l'Oreille ; mais ſi elle affecte à la fois l'Oeil & l'Oreille, il arrivera

ſouvent que nous aurons plus de facilité à nous la rappeller.

Si cette ſuite eſt exprimée par les lettres *A B C D E F*, nous allons conſtamment de *A* en *B*, de *B* en *C*, &c.

Quand le Cerveau a une fois ſaiſi cette ſuite, il la reproduit conſtamment dans le même ordre. Il ne nous repréſente pas la partie *B* avant la partie *A*, la partie *F* avant la partie *E*, &c, &c.

629. Lorsque nous liſons, que nous prononçons ou que nous entendons prononcer une ſuite de mots, notre Cerveau eſt affecté d'une maniere relative à ce qui ſe paſſe alors dans les fibres de l'Oeil ou dans celles de l'Oreille, que les objets ébranlent ſucceſſivement. Car les fibres de l'Oeil & celles de l'Oreille communiquent avec le Cerveau (26 & ſuiv.), & l'Ame a la conſcience de cette ſuite de mots. (167.)

Notre Cerveau éprouve donc une ſuite ordonnée de mouvemens exactement correſpondante à la ſuite des mots.

Chaque mot excite une perception claire;

(273) & cette perception a ſes fibres propres (85, 223.)

Différentes fibres du Cerveau ſont donc ébranlées ſucceſſivement & dans un certain ordre.

La répétition fréquente des mêmes mouvemens dans les mêmes fibres diſpoſe de plus en plus ces fibres à ces mouvemens. (610.)

La répétition fréquente des mêmes mouvemens dans le même ordre, diſpoſe donc les fibres à exécuter ces mouvemens dans cet ordre.

La ſuite *A B C D E F* a donc dans le Cerveau des fibres qui lui correſpondent (85) & qui peuvent être répréſentées par les mêmes lettres.

En parcourant pluſieurs fois la ſuite toujours dans le même ſens, nous excitons dans les fibres *A B C D E F* un mouvement qui paſſe des unes aux autres toujours dans le même ſens.

630. J'observe encore, & c'eſt un troiſieme fait; que ſi la ſuite des mots eſt nombreuſe, étendue, variée, nous parvenons plus

facilement à la mettre dans notre Mémoire en la prenant par parties, qu'en l'embrassant chaque fois dans toute son étendue.

LORSQUE le Cerveau a fortement saisi la premiere partie de la suite, il en reproduit plus facilement la seconde; celle-ci lui facilite la reproduction de la troisieme, & ainsi par degrés de toute la suite.

NON-seulement nous partageons la suite; mais après que le Cerveau en a saisi la premiere partie, & pendant qu'il est occupé à en saisir la seconde, nous repassons plusieurs fois sur l'une & sur l'autre successivement. Nous en usons de même à l'égard de toutes les autres parties de la suite.

631. LA mémoire des mots dépend essentiellement des déterminations que contractent les fibres appropriées aux mots. (57 & suiv. 85, 223.)

LA mémoire de l'ordre dans lequel les mots se succedent dépend donc aussi de la disposition que contractent les fibres à s'ébranler les unes les autres dans un ordre relatif.

Il faut un tems aux fibres pour contracter cette disposition. [626, 627.] Ce tems suppose des changemens à y produire, une résistance à vaincre. Les causes qui operent ces changemens ne les operent donc pas du premier coup.

Si donc l'action de ces causes sur les mêmes fibres est trop interrompue; si les impressions sont séparées les unes des autres par de trop grands intervalles, les fibres contracteront plus difficilement la disposition dont il s'agit.

Lors donc que nous prenons la suite des mots dans toute son étendue, nous excitons bien dans le Cerveau une suite de mouvemens correspondante à celle des mots; (629) mais ces mouvemens ne se lient pas assez les uns avec les autres. La premiere impression que reçoivent les fibres qui doivent se mouvoir les premieres est trop éloignée de la seconde: car elle en est séparée par toute l'étendue de la suite. Quand donc les fibres qui doivent exécuter la derniere partie de cette suite sont ébranlées, celles qui doivent exécuter la premiere n'en ont pas encore contracté la disposition. Il en est de même de celles qui sont

appellées à exécuter la ſeconde, la troiſieme, &c, &c.

Ainsi, les fibres qui doivent exécuter les parties antécédentes de la ſuite n'aident pas aſſez aux mouvemens de celles qui doivent exécuter la partie ſubſéquente.

Enfin, l'Attention augmente l'intenſité des mouvemens imprimés aux fibres. (139.) Lorſqu'elle ſe porte ſucceſſivement ſur une longue ſuite d'objets elle en eſt plus partagée, elle ſe fixe moins ſur le même objet particulier. Elle affecte donc moins les fibres qui lui ſont appropriées.

Ainsi, en repaſſant pluſieurs fois ſur les parties *A* & *B* de la ſuite *A B C D E F*, nous imprimons aux fibres *A* une diſpoſition à ébranler les fibres *B*. Par le même procédé nous imprimons une ſemblable diſpoſition aux fibres *C* & *D* &c.

Par-la, toute la ſuite ſe reproduit dans un ordre conſtant. Le mouvement ne paſſe pas immédiatement de *A* en *C*, de *D* en *F*; mais les fibres *C* reçoivent leur mouvement des fibres *B*; les fibres *F*, des fibres *E*, &c.

632. J'APPERÇOIS un quatrieme fait qui tient au précédent & qui mérite que je l'indique.

SI lorſque notre Mémoire s'eſt chargée de la ſuite que j'ai repréſentée par les lettres *A B C D E F*, nous venons à inſérer dans le corps de cette ſuite, par exemple, entre *C* & *D* une nouvelle partie que je repréſenterai par la lettre X, il faudra plus de tems pour lier dans notre Mémoire cette partie X aux parties *C* & *D*, qu'il ne nous en auroit fallu ſi elles n'avoient point déja été liées fortement l'une à l'autre.

PENDANT que nous travaillerons à former dans notre Cerveau la liaiſon de *X* avec *C* & *D*, il nous arrivera plus d'une fois en répétant toute la ſuite, de ſauter de *C* en *D* & de manquer *X*. En un mot, le jeu de la Mémoire ſera plus ou moins dérangé par l'interpolation de X. Ce dérangement ne manquera guere d'avoir lieu ſi l'Attention vient à être diſtraite par quelque circonſtance étrangere; ſur-tout ſi la crainte de manquer la ſuite ſe joint à cette circonſtance. Les Prédicateurs & tous ceux qui récitent en public comprennent aſſez ce que je veux dire.

Ce feroit pis encore fi nous entreprenions de renverfer la fuite ou d'en changer entierement l'ordre.

633. En repaffant un grand nombre de fois fur la fuite *A B C D E F*, nous avons imprimé aux fibres *C* une grande difpofition à ébranler les fibres *D*. Quel que foit le comment de cette difpofition, il eft certain qu'elle exifte & que les fibres *D* ont toujours reçu leur mouvement des fibres *C*. (631.)

Avant que les fibres *C* euffent contracté la difpofition dont il s'agit, elles n'avoient pas naturellement plus de tendance à ébranler les fibres *D* qu'à ébranler les fibres *X*. La tendance des fibres *C* à ébranler les fibres *D*, eft, comme nous l'avons vu, l'effet d'une habitude contractée par la réitération des mouvemens. [631.]

Si donc nous euffions fait fuccéder dès le commencement la partie *X* à la partie *C*, la partie *D* à la partie *X*, ces trois parties fe feroient liées auffi facilement les unes aux autres dans notre Cerveau que s'y font liées *C D E*.

Mais lorfque la liaifon de *C* avec *D* a été

une fois formée, il a fallu pour parvenir à lier *X* avec *C* & *D*, que nous détruisissions la tendance des fibres *C* à ébranler les fibres *D*. Il a fallu que nous imprimassions aux fibres *C* une tendance différente, je veux dire, la tendance à ébranler les fibres *X*. Il a fallu encore que nous accoutumassions les fibres *D* à recevoir leur mouvement, non des fibres *C*, mais des fibres *X*.

De tels changemens devoient donc exiger plus de tems qu'il n'en falloit pour lier simplement *C* avec *D*.

Toutes les fibres sensibles ont une disposition naturelle à retenir les déterminations qui leur ont été imprimées : je l'ai montré en plus d'un endroit de cet Ouvrage. Les fibres *C* apportent donc une certaine résistance à la nouvelle tendance que nous voulons leur imprimer. Tandis qu'elles conservent un certain degré de l'ancienne tendance à ébranler les fibres *D*, il doit arriver quelquefois qu'au lieu d'ébranler les fibres *X*, elles ébranleront les fibres *D*.

L'attention que l'Ame donne à la succession des parties *C X D* contribue plus ou

moins à les lier dans le Cerveau. L'attention augmente l'intensité des mouvemens imprimés aux fibres : [139] elle tend donc à fortifier en elles toutes les déterminations qu'on cherche à leur imprimer.

En répétant avec attention la suite *C X D* nous augmentons donc l'effet des déterminations que nous avons tâché d'imprimer aux fibres *C*, & en vertu desquelles elles tendent à présent à ébranler les fibres *X*. Nous opérons la même chose sur les fibres *X* & sur les fibres *D*. Je prie que l'on consulte ici les paragraphes 456, 536.

Mais, lorsque l'Attention est distraite, les fibres sont laissées à elles-mêmes. Elles n'ont alors que le degré de mouvement qu'elles reçoivent les unes des autres. Si donc les fibres *C* conservent encore quelque disposition à ébranler les fibres *D*, il pourra arriver que cette disposition aura son effet, & que les fibres *C*, au lieu d'ébranler les fibres *X*, ébranleront les les fibres *D*.

La crainte de manquer la suite est elle-même une source de distraction. La crainte présente à l'Ame des idées étrangeres & qui sont

ſont très-propres à troubler la ſucceſſion de celles qui devroient ſeules l'occuper. Les mouvemens des fibres appropriées à ces idées étrangeres dérangent l'ordre des mouvemens des fibres appropriées à la ſuite.

S'IL faut un tems au Cerveau pour lier la partie *X* aux parties C & *D*, l'on juge aiſément qu'il lui en faudroit un bien plus long pour retenir la ſuite *A B C D E F* dans un ordre renverſé ou dans un ordre qui différeroit beaucoup de celui ſuivant lequel il l'auroit une fois ſaiſie. Les changemens qui devroient alors s'opérer dans les fibres ſeroient bien plus conſidérables & juſques à ce qu'ils euſſent achevé de s'y opérer, il arriveroit fréquemment du déſordre dans la répétition de la ſuite.

TOUT cela me paroît prouver d'une maniere évidente que la mémoire de l'ordre dans lequel différentes perceptions ſe ſont ſuccédées tient eſſentiellement aux diſpoſitions que contractent les fibres appropriées à ces perceptions. Ce n'eſt que par degrés & par la réitération des mouvemens dans le même ordre, que ces fibres contractent ces diſpoſitions. Ce n'eſt non plus que par degrés & par la réitération des mouvemens en ſens contraire ou différent,

que nous parvenons à changer ces dispositions & à en imprimer aux fibres de nouvelles.

634. Enfin, & c'est un cinquieme fait; la Mémoire peut se charger de quelque suite que ce soit. Il n'importe point essentiellement que les perceptions qui composent cette suite aient de l'analogie entr'elles, ou que si la suite est composée de mots, nous ayons les idées attachées à ces mots & que ces idées soient liées les unes aux autres par des rapports. L'expérience prouve que la Mémoire peut retenir une suite de mots qui ne tiennent les uns aux autres ni par les rapports des sons ni par ceux des idées. Il suffit simplement pour que le Cerveau reproduise une telle suite, qu'elle ait affecté les Sens un certain nombre de fois & toujours dans le même ordre.

Mais, si les parties de la suite sont analogues entr'elles; si elles sont liées les unes aux autres par certains rapports, le Cerveau aura seulement plus de facilité à retenir & à reproduire cette suite.

635. C'est donc essentiellement la répétition plus ou moins fréquente des mêmes mouvemens dans le même ordre, qui dispose le Cerveau

à retenir & à reproduire une ſuite quelconque de perceptions ou de mots.

L'HABITUDE de cette diſpoſition ne dépend donc point eſſentiellement des rapports qui ſont entre les fibres ſenſibles, puiſque l'analogie des ſons & celle des idées ne ſont pas néceſſaires à la production de cette habitude.

MAIS, ſi l'analogie des ſons & celle des idées aident à la réproduction de la ſuite, c'eſt que cette analogie en ſuppoſe entre les fibres appropriées à ces ſons & à ces idées. Des fibres qui ont des rapports entr'elles ont plus de diſpoſition à agir les unes ſur les autres : elles different moins dans leur méchanique & dans leur jeu. (615.)

636. LES cinq faits que je viens d'expoſer ſont fondés ſur l'expérience : je les retracerai ici en abrégé : j'en déduirai enſuite quelques réſultats généraux.

Premier Fait : Il faut plus de tems au Cerveau pour contracter l'habitude de reproduire une certaine ſuite de perceptions, qu'il ne lui en faut pour contracter les déterminations propres à exciter dans l'Ame le ſouvenir de chaque perception priſe à part. (626.)

Second Fait : Quelle que ſoit l'eſpece de la ſuite que nous voulons graver dans notre Mémoire, nous la parcourons un grand nombre de fois, & toujours dans le même Sens. (628.)

Troiſieme Fait : Si la ſuite eſt étendue, nous la prenons par parties, & nous tâchons à lier fortement dans notre Cerveau la premiere partie avec la ſeconde, en repaſſant pluſieurs fois ſur l'une & ſur l'autre ſucceſſivement. Nous en uſons de même à l'égard de toutes les autres parties de la ſuite. [630.]

Quatrieme Fait : Si lorſque notre Mémoire s'eſt chargée d'une ſuite quelconque, nous voulons inférer dans le corps de cette ſuite une nouvelle partie, il nous faudra plus de tems pour la lier aux autres parties de la ſuite qu'il ne nous en auroit fallu ſi nous euſſions entrepris de le faire avant que le Cerveau eût contracté l'habitude de reproduire la ſuite dans l'ordre ſuivant lequel nous la lui avions d'abord offerte. [632.]

Cinquieme Fait : Il n'eſt pas néceſſaire que les perceptions qui compoſent la ſuite aient de l'analogie pour que le Cerveau contracte l'habitude de la reproduire; mais ſi elles ont de

l'analogie, le Cerveau contractera plus facilement cette habitude. [634.]

637. Il résulte en général de ces faits, que c'est uniquement par la réitération des mouvemens dans le même ordre, que le Cerveau contracte l'habitude de reproduire telle ou telle suite. [633, 635.]

Tout ce qui est propre à lier fortement les mouvemens entr'eux est propre à produire & à fortifier l'habitude dont il s'agit. (631.)

Tout ce qui trouble plus ou moins l'ordre des mouvemens trouble plus ou moins la mémoire de la suite. [633.]

638. C'est donc principalement aux mouvemens qui sont excités successivement dans différentes fibres, que je dois donner mon attention pour tâcher à résoudre le problême que je me suis proposé dans le paragraphe 625.

Afin de m'en faciliter à moi-même la solution, je ne considérerai d'abord que trois fibres, que je désignerai par les lettres *A B C*.

Je suppose que ces trois fibres représentent

trois perceptions que l'Ame n'a point encore éprouvées, mais qu'elle va éprouver ſucceſſivement.

639. Ces trois fibres ſont liées les unes aux autres, & comme je l'ai dit, j'ignore la maniere de cette liaiſon. (601.)

Lorsque la fibre *A* eſt ébranlée pour la premiere fois; elle n'ébranle pas les fibres *B C*, parce qu'elles ne l'ont pas encore été par les objets auxquels elles ſont appropriées. On n'a pas oublié ce que j'ai expoſé ſur ce ſujet dans le Chapitre XXI, & en particulier dans la Note additionnelle ſur le paragraphe 604.

Lorsque la fibre *B* eſt ébranlée pour la premiere fois elle n'ébranle donc pas la fibre *C*; mais elle ébranle la fibre *A*, qui a reçu de l'action de ſon objet une tendance à ſe mouvoir.

Enfin, la fibre *C* ébranlée à ſon tour pour la premiere fois peut communiquer ſon ébranlement aux deux autres.

640. Voila les trois fibres diſpoſées au mouvement. Elles ſont déja acquis les déterminations

propres à retracer à l'Ame, du moins pour un certain tems, le ſouvenir des perceptions attachées à leur ébranlement. [57 & ſuiv. 96 & ſuiv.] J'ai défini ailleurs [614] ce que j'entends par la tendance des fibres au mouvement.

Mais les fibres dont je parle n'ont point encore contracté l'habitude de s'ébranler les unes les autres dans un ordre conſtant.

Cette habitude doit naître de la répétition plus ou moins fréquente des mouvemens dans le même ſens; je veux dire, de *A* en *B*, de *B* en *C*. [629.]

641. Comment ſe forme cette *habitude?* c'eſt ce qu'il s'agit de découvrir.

Elle ne tient pas ſimplement aux déterminations qui conſtituent le phyſique de la Réminiſcence ou du ſouvenir : je l'ai prouvé, parag. 627, Je ſuis donc obligé de pouſſer plus loin mes recherches.

Dès que les fibres *A B C* ont été une fois ébranlées par leurs objets, elles ont acquis une tendance à s'ébranler réciproquement.

Cette tendance n'eſt jamais plus forte que dans l'inſtant qui ſuit immédiatement celui où l'objet a ceſſé d'agir. [109.]

Plus les fibres retiennent de cette tendance, & moins elles apportent de réſiſtance à leurs mouvemens réciproques.

Elles en apportent donc d'autant moins que les impreſſions ſe ſuivent de plus près & qu'elles ſont plus répétées & plus fortes.

642 Si les impreſſions des objets n'avoient point obſervé d'ordre conſtant, la fibre *A* n'auroit pas plus de tendance à ébranler la fibre *B* qu'à ébranler la fibre *C*.

Mais, par la répétition fréquente des mouvemens dans le même ſens, la fibre *A* a contracté une tendance à ébranler la fibre *B* plutôt que la fibre *C*. [628, 629.]

La fibre *A* a toujours été ébranlée la premiere : la fibre *B* l'a toujours été après la fibre *A*.

La fibre *B* a donc réagi ſur la fibre *A*; celle-ci ſur la fibre *B*.

PAR cette réaction répétée un grand nombre de fois il se forme entre le mouvement de la fibre *A* & le mouvement de la fibre *B* une liaison qui ne se forme pas entre le mouvement de la fibre *A* & le mouvement de la fibre *C*. Car quoique la fibre *C* ait été mue par son objet, & qu'elle ait originairement une liaison avec la fibre *A*, (639) comme elle n'a jamais été ébranlée immédiatement après celle-ci, elle ne peut agir sur elle avec le même avantage que la fibre *B*. J'en ai indiqué la raison dans le paragraphe précédent.

643. LA fibre *A* ne peut se mouvoir que toutes ses parties élémentaires ne se disposent les unes à l'égard des autres dans un rapport déterminé au mouvement. Il en est de même des parties élémentaires de la fibre *B*. (546.)

MAIS ces deux fibres communiquent l'une avec l'autre: (639) la partie, ou les parties par lesquelles elles se communiquent se disposent donc les unes à l'égard des autres dans un rapport déterminé à l'action & à la réaction que ces deux fibres ont exercées fréquemment l'une sur l'autre.

ET comme la fibre *A* a toujours été ébranlée la premiere, la fibre *B* la seconde; ç'a toujours

été de la fibre *A* que la fibre *B* a reçu ſon mouvement dans l'acte du rappel.

La fibre *A* a donc imprimé à la fibre *B* des déterminations qui ont produit en elle l'habitude d'être ébranlée par la fibre *A*.

Je ne puis dire en quoi conſiſtent ces déterminations : je conçois ſeulement que ce ſont des changemens qui s'operent dans la partie ou dans les parties par leſquelles la fibre *A* communique avec la fibre *B*.

Mais, la fibre *A* ne pourroit agir ſur la fibre *B* ſi celle-ci ne réagiſſoit pas ſur celle-là.

Par ſa réaction ſur la fibre *A* la fibre *B* y produit donc à ſon tour des déterminations qui fortifient la liaiſon des deux fibres, en opérant dans leurs points de communication des changemens relatifs à la maniere d'agir de l'une & de l'autre.

644. Je diſois dans le paragraphe 618 que ces points de communication pouvoient renfermer des particularités qui aidoient à la propagation des mouvemens. On imaginera, ſi l'on veut, qu'il ſe forme dans ces points une ſorte

d'engrenement analogue à celui des barbes d'une plume.

Mais, si l'on admettoit que la propagation du mouvement se fait par l'entremise d'un fluide, l'on imagineroit que ce fluide en passant plusieurs fois & toujours dans le même sens d'une fibre à une autre, imprime aux parties par lesquelles elles communiquent l'une avec l'autre, une direction relative à son cours.

Mais, ce ne sont là que de pures conjectures que je ne voulois pas même indiquer. (618)

645. Quoiqu'il en soit; si les objets impriment aux fibres sensibles des déterminations qui constituent le physique de la Réminiscence; (57 & suiv. 92 & suiv.) il y a lieu de penser que des fibres sensibles qui agissent long-tems les unes sur les autres dans le même sens, impriment aux parties par lesquelles elles communiquent ensemble des déterminations en vertu desquelles ces fibres s'ébranleront les unes les autres dans un ordre constant.

Les parties qui lient les fibres sensibles sont composées d'élémens dont la forme, les proportions & l'arrangement répondent, sans doute, au but de cette liaison.

En paſſant fréquemment de la fibre *A* à la fibre *B* le mouvement diſpoſe les élémens dont je parle de maniere qu'il éprouve moins de réſiſtance de *A* en *B* que de *B* en *A* : car la fibre *A* ſe mouvant toujours la premiere, c'eſt de ſon mouvement que les élémens dont il s'agit reçoivent leurs déterminations. Ils ſe prêtent au jeu de cette fibre & s'arrangent peu à peu les uns à l'égard des autres dans un rapport déterminé à la direction de ſon mouvement vers *B*.

La réſiſtance de *A* en *B* diminue donc en raiſon de la réitération des actes. La réſiſtance de *B* en *A* augmente donc en même raiſon.

La réaction de la fibre *B* ſur la fibre *A* favoriſe la propagation du mouvement de *A* en *B*; car elle accoutume les élémens qui avoiſinent la fibre *B* à ſe prêter à l'action des élémens qui avoiſinent la fibre *A*. Elle établit ainſi entre ces élémens un raport d'action dont la tendance eſt vers *B*. (643.)

646. Je ſouhaiterois de rendre ceci plus ſenſible : les deux fibres ont chacune leur maniere d'agir : elles communiquent enſemble par certaines parties qui ont probablement des rap-

ports primitifs à la conſtitution de l'une & de l'autre.

POUR que la fibre *A* ébranle conſtamment la fibre *B*, il faut que la premiere diſpoſe les parties de communication à ſe prêter à ſon mouvement.

MAIS la fibre *B* n'agit pas précisément comme la fibre *A*; les perceptions attachées à ces deux fibres ne ſont pas les mêmes. La fibre *B* modifie donc juſqu'à un certain point par ſa réaction l'impreſſion que la fibre *A* produit ſur les parties de communication.

LES élémens de ces parties ſe diſpoſent donc les uns à l'égard des autres d'une maniere relative au mouvement des deux fibres. Ils contractent donc des déterminations communes à l'une & à l'autre. Ils concourent donc au mouvement de l'une & de l'autre, & par conſéquent à l'ordre ſuivant lequel il tend à s'y propager.

647. LA fibre *A* doit plus influer ſur la fibre *B*, que la fibre *B* ſur la fibre *A*.

L'INFLUENCE d'une fibre ſur une autre fibre eſt en raiſon de la quantité du mouvement imprimé. Une fibre n'en meut une autre que par impulſion. [601.]

Les masses supposées égales, la quantité du mouvement est comme la vîtesse, ou, ce qui revient au même, comme le degré de mobilité de la fibre.

Le degré de mobilité de la fibre est en raison du nombre, de l'intensité & de la durée des ébranlemens que l'objet lui a imprimés. (344, 345.)

La fibre *A* ayant été ébranlée la premiere, elle avoit déja acquis un certain degré de mobilité lorsque la fibre *B* n'avoit encore contracté aucune tendance au mouvement. (639.)

Quand la fibre *A* a été ébranlée pour la seconde fois par son objet, la fibre *B* ne l'avoit encore été qu'une fois par le sien, &c.

La fibre *A* a donc toujours conservé un certain avantage sur la fibre *B*.

La fibre *A* a donc dû influer plus que la fibre *B* sur les parties qui lient les deux fibres. Les élémens de ces parties ont dû se disposer les uns à l'égard des autres dans un rapport plus direct au mouvement de la fibre *A* qu'à celui de la *B*. (643.)

Il y a donc eu moins de résistance au mouvement de *A* en *B* qu'à celui de *B* en *A* (1)

(1) †† Je ne devois pas dire *que la fibre A ayant été ébranlée la premiere, a toujours conservé un certain avantage sur la fibre B, & que la fibre A a donc dû influer plus que la fibre B sur les parties qui lient les deux fibres.* Je ne devois pas dire non plus, *qu'il y a moins de résistance au mouvement de A en B qu'à celui de B en A.* Ceci est très-peu exact, ou plutôt c'est une erreur que je n'avois pas apperçue, & que le jeune Métaphysicien, dont je parlois dans ma note sur le § 379, m'a fait appercevoir. J'avois supposé moi-même, paragraphe 644, une sorte d'engrenement ou quelque chose d'analogue entre les deux fibres. Lors donc que la fibre A agit sur la fibre B, celle-ci réagit en même tems sur la fibre A, & de cette action réciproque résulte la sorte d'engrenement dont je parlois. Les élemens de la partie ou des parties de communication se disposent ainsi les uns à l'égard des autres dans le rapport de la direction de A en B, & les deux fibres contribuent également par leur action à produire cette disposition. A s'arrange avec B & B avec A. Je ne devois donc pas dire, *qu'il y a plus de résistance de B en A que de A en B*; car la réaction ne peut être plus grande que l'action : mais j'avois dans l'esprit l'ordre de la suite, plus facile à répéter de A en B que de B en A; d'où j'inférois mal-à-propos, que la résistance au mouvement de B en A étoit plus grande que de A en B. Je ne considérois pas que la réaction de la fibre B tend comme l'action de la fibre A à arranger la partie ou les parties de communication dans le rapport à la direction de A en B.

Il est même d'autant plus singulier que l'erreur que je re-

Une fibre n'a beaucoup de facilité à en ébranler une autre que parce que le mouvement se propage très-facilement de l'une à l'autre.

La facilité de cette propagation résulte de la disposition des parties à se mouvoir dans un sens plutôt que dans tout autre. (614.)

643. Au reste, il importe peu pour les principes que je tâche à établir, que la fibre *A* communique immédiatement ou médiatement avec la fibre *B* : je veux dire, que les deux fibres se touchent immédiatement ou quelles soient

leve ici m'eût échappé, que j'avois dit, § 645 : " La réaction
" de la fibre B sur la fibre A favorise la propagation du mouvement de A en B ; car elle accoutume les elémens qui
" avoisinent la fibre B à se prêter à l'action des élémens qui
" avoisinent la fibre A. Elle établit ainsi entre ces élémens
" un rapport d'action, dont la tendance est vers B. Et dans
" le § 646 j'ajoutois : la fibre B n'agit pas précisément comme
" la fibre A ; les perceptions attachées à ces deux fibres ne
" sont pas les mêmes. La fibre B modifie donc jusqu'à un
" certain point par sa réaction l'impression que la fibre A produit sur les parties de communication. Les élémens de ces
" parties se disposent donc les uns à l'égard des autres d'une
" maniere relative au mouvement des deux fibres. Ils contractent donc des déterminations communes à l'une & à
" l'autre, &c.

liées l'une à l'autre par une fibrille ou par quelqu'autre partie intermédiaire.

On comprend que si les deux fibres se touchent immédiatement, je ferois sur les élémens placés au point du contact les mêmes raisonnemens que je ferois sur les élémens d'une fibrille ou de quelqu'autre partie intermédiaire.

649. La fibre *B* est liée à la fibre *A* & à la fibre *C*. (639.) Mais, le point ou les points par lesquels la fibre *B* communique avec la fibre *C* ne peuvent être ceux par lesquels elle communique avec la fibre *A*.

Il se passe donc dans les points de communication de la fibre *B* avec la fibre *C* les mêmes choses qui se sont passées dans ceux de la fibre *A* avec la fibre *B* &c. que je viens d'exposer.

Il seroit donc inutile que je m'étendisse sur la propagation du mouvement de *B* en *C*. Ce que j'ai dit à cet égard de deux fibres peut s'appliquer à toutes les fibres sensibles.

650. Voila comment je conçois que le Cerveau acquiert l'*habitude* de reproduire la suite *A B C D E F* dont je parlois dans les para-

graphes 628, 629 & ſuiv. & comment je conçois qu'il reproduit toute autre eſpece de ſuite.

S'il lui faut moins de tems pour contracter les déterminations qui conſtituent la ſimple Réminiſcence, que pour contracter l'habitude de reproduire une ſuite quelconque, [626, 627.] c'eſt que la reproduction de cette ſuite tient à de plus grands changemens que la ſimple Réminiſcence. Il ne ſuffit pas qu'il ſurvienne des modifications aux élémens de chaque fibre priſe à part; il faut encore qu'il en ſurvienne aux élémens des parties par leſquelles différentes fibres communiquent les unes avec les autres. [641 & ſuiv.]

S'il faut parcourir la ſuite toujours dans le même ſens, [628, 629] c'eſt que les élémens de ces parties ſe diſpoſent ainſi les uns à l'égard des autres dans un ordre relatif à celui de cette ſuite.

S'il eſt néceſſaire de partager la ſuite lorſqu'elle eſt étendue ou nombreuſe, (630, 631) c'eſt que le mouvement doit alors ſe propager dans un grand nombre de fibres différentes. Or, pour que cette propagation s'opere dans un ordre conſtant, il faut que les élémens de

toutes les parties par lesquelles ces fibres communiquent ensemble se plient à la direction du mouvement qui leur est imprimé. Mais, ce sont les mouvemens antécédens qui déterminent les mouvemens subséquens : ce sont donc les fibres qui exécutent les parties antécédentes de la suite qui mettent en jeu celles qui en exécutent les parties subséquentes. Pour que cela arrive, il faut que les organes qui lient ensemble toutes ces fibres aient contracté les dispositions propres à transmettre le mouvement des unes aux autres dans un ordre relatif à celui de la suite. Et parce que ces organes & ces fibres sont en très-grand nombre & qu'ils se meuvent successivement, nous sommes obligés de partager la suite, afin que les fibres qui doivent se mouvoir les premieres en acquierent plus facilement la tendance, & qu'elles agissent ainsi plus fortement sur celles qui doivent se mouvoir après elles. [631, 647.]

SI une interpolation trouble pour un tems la mémoire de la suite, [632, 633] c'est que des fibres qui ont contracté une habitude tendent à la retenir, [96 & suiv.] & que pour leur faire revêtir de nouvelles déterminations, il faut qu'elles dépouillent celles qu'elles avoient

d'abord contractées. La fibre *C* avoit contracté l'habitude d'ébranler la fibre *D*; on veut qu'elle contracte celle d'ébranler la fibre *X* : [ibid.] il faut que la fibre *C* revête à l'égard de la fibre *X* des rapports analogues à ceux qu'elle avoit d'abord revêtus à l'égard de la fibre *D*. Mais, ces rapports dérivent de la position que les élémens des parties de communication revêtent les uns à l'égard des autres. [645, 646.] Il faut donc que les élémens des parties qui lient la fibre *C* avec la fibre *X* se disposent les uns à l'égard des autres dans un rapport déterminé à la propagation du mouvement de *C* en *X*. Il faut de plus que cette disposition acquiere une force telle qu'elle surmonte l'effet de la disposition qu'avoient contracté les élémens des parties qui lient la fibre *C* à la fibre *D*, &c. &c. Mon Lecteur est sur les voies : de plus longs détails seroient superflus.

Enfin; si l'analogie aide à la mémoire de la suite, [634.] c'est que les rapports qui sont entre différentes fibres en supposent dans les parties qui les lient, (646) & que des fibres qui different peu dans leur jeu doivent être facilement ébranlées les unes par les autres. [635.] Elles sont plus dans le rapport à la maniere d'agir des objets auxquels elles sont

appropriées, [615.] &c. Voilà pour ce qui concerne l'analogie qui eſt entre les idées *ſenſibles*. Si l'analogie qui eſt entre les idées *réfléchies* d'une ſuite en facilite auſſi le rappel, (635.) c'eſt que les idées *réfléchies* tirant leur oigine des idées *ſenſibles*, elles ont, comme celles-ci, des rapports naturels. (519, 520.) Elles s'excitent donc les unes les autres dans un ordre relatif à celui ſuivant lequel elles ſe ſont engendrées les unes les autres ou ſuivant lequel elles ſe ſont offertes à l'Eſprit. J'en ai donné des exemples dans les paragraphes 448, 449, 450, 451, & j'y ai indiqué l'origine, le fondement de cette liaiſon qui ſe forme entre les idées réfléchies. Mais, ces idées tiennent à des mots, qui tiennent eux-mêmes à des fibres. (223.) La valeur des mots, leur arrangement, la conſtruction des phraſes ſuivent le génie & les regles d'une Langue que le Cerveau a appris à parler. L'habitude établit donc entre les fibres appropriées aux mots une liaiſon ſemblable à celle que nous avons vû ſe former entre les fibres *A B C*. (638, 639 & ſuiv.) L'ordre du diſcours détermine celui dans lequel les mouvemens doivent ſe propager des unes aux autres, &c. S'il y a de l'harmonie dans le diſcours, s'il s'y trouve des retours ordonnés des mêmes ſons, des mêmes

terminaiſons, cela facilitera encore davantage le rappel de la ſuite; c'eſt que l'oreille eſt conſtruite dans le rapport à cette harmonie; (367, 368, 369) c'eſt que l'Ame eſt faite pour goûter cette harmonie; [386, 525] c'eſt que des ſons analogues tiennent à des fibres analogues, & que des fibres analogues ont une diſpoſition naturelle à s'ébranler les unes les autres, &c.

651. Je dirai un mot de la reproduction des idées *complexes* ou des idées qui ayant été excitées à la fois, compoſent un *Tout* que le Cerveau repréſente à l'Ame. (215.)

Un Objet qui agit à la fois ſur différens ordres de fibres d'un même Sens, ou ſur pluſieurs Sens met à la fois en mouvement différens faiſceaux de fibres d'un ou de pluſieurs Sens.

Ces fibres ſont liées les unes aux autres; (601;) elles réagiſſent donc les unes ſur les autres pendant que l'Objet les tient en mouvement.

Les élémens des parties qui lient enſemble toutes ces fibres ſe diſpoſent donc les uns à l'égard des autres relativement aux mouvemens

qui s'excitent alors dans toutes les fibres. (641, & ſuiv.)

Ces fibres contractent donc des rapports qu'elles n'avoient pas avant qu'elles euſſent été ébranlées à la fois par le même Objet; car elles contractent l'habitude de s'ébranler réciproquement.

Si donc un ou pluſieurs faiſceaux de ces fibres viennent enſuite à être ébranlés par quelque cauſe que ce ſoit, le mouvement ſe communiquera bientôt à tous les autres faiſceaux, & l'idée *totale* ſera reproduite.

C'est ainſi que j'expliquerois le fait rapporté dans le paragraphe 446. Une perſpective quelconque eſt, en quelque ſorte, une idée très-*complexe*.

C'est encore ainſi que je rendrois raiſon de la reproduction des idées aſſociées & de leurs effets divers. Mais il doit me ſuffire d'avoir poſé les principes qui peuvent conduire à la ſolution de toutes les queſtions de ce genre. (1)

(1) †† Je me ſuis occupé de nouveau de la méchanique de la Mémoire & du phyſique de l'aſſociation des idées dans les articles IX, X, XI de l'*Analyſe abrégée* que j'ai placée à

652. Il eſt d'autres queſtions auxquelles je pourrois ſatisfaire par les mêmes principes. D'où vient, par exemple, qu'il eſt ſi difficile de détruire une habitude ? C'eſt que pour y parvenir il faut exécuter l'une ou l'autre de ces deux choſes ; il faut donner aux élémens des fibres qui ſont le ſiege de cette habitude des déterminations différentes de celles qu'ils avoient contractées, ou imprimer à d'autres fibres des déterminations capables de ſurmonter l'effet de celles-là. (417, 650.) Si les habitudes contractées dès l'enfance ſont celles qu'il eſt le plus difficile de déraciner, c'eſt que les fibres qui en ſont le ſiege ont crû & ſe ſont fortifiées peu-à-peu comme tous les autres Organes. Les atomes nourriciers en s'incorporant à ces fibres, y ont maintenu les diſpoſitions que la répétition des actes leur avoit imprimées. Je prie qu'on veuille bien relire ce que j'ai dit ſur ce ſujet im-

la tête de la *Palingénéſie philoſophique*, & dans le petit écrit intitulé *Eſſai d'application des principes pſychologiques*, &c. qui ſe trouve à la ſuite de l'analyſe abrégée. Je renvoie donc mon Lecteur à ces deux Ecrits qui ſont une ſorte de Supplément à l'*Eſſai analytique* Ils lui faciliteront beaucoup l'application de mes principes à divers phénomenes que préſente l'Economie de notre Etre.

portant, depuis le paragraphe 96 jusqu'au paragraphe 103.

De là vient encore qu'il est si difficile de détruire les préjugés: ils sont des habitudes: ils tiennent à des fibres qui ont été long-tems & fortement ébranlées; ces fibres tiennent à un grand nombre d'autres fibres qui ont participé à leurs mouvemens. Pour détruire les préjugés, il faut donc changer les déterminations des fibres qui leur sont appropriées ou imprimer à d'autres fibres des mouvemens contraires ou différens, &c. &c.

Il en est de même du caractere lorsqu'il est une fois formé. Il est le résultat de toutes les idées & de tous les sentimens qui peuvent devenir les principes des actions; & tout cela tient à une multitude de fibres dont il faudroit changer ou modifier les déterminations pour parvenir à changer le Caractere.

Je me borne à indiquer la solution de ces questions: j'en passe beaucoup d'autres sous silence. Si je développois tout, je ne laisserois rien à faire à l'Esprit de mes Lecteurs.

653. La suite *A B C D E F* que j'ai prise

pour exemple dans le paragraphe 628, repréſente la ſuite des ſenſations que notre Statue éprouve & que j'ai déſignée par les mots roſe, œillet, giroflée, jaſmin, lys, tubéreuſe. [623.] On conçoit maintenant par quelle méchanique le Cerveau de l'Automate contracte l'habitude de reproduire à l'Ame ces ſenſations dans un ordre déterminé & conſtant. Il a même d'autant plus de facilité à contracter cette habitude, que ces ſenſations appartiennent toutes au même genre. [615, 634, 635.]

654. Je ne m'étendrai pas ſur les queſtions qui naiſſent de la ſituation actuelle de ma Statue, parce que la plûpart ne ſont qu'un développement de celles que j'ai traitées dans les Chapitres précédens.

On conçoit, par exemple, que la ſucceſſion plus ou moins rapide de ſix ſenſations peut faire éprouver à l'Ame une ſorte d'harmonie, (400,) & que l'attention qu'elle donne à cette harmonie fortifie l'habitude du Cerveau à reproduire cette ſuite de ſenſations dans un ordre conſtant. (633.)

On comprend encore que ſi une des ſix fleurs affecte l'odorat de la Statue, & qu'elle ſe rap-

pelle en même tems quelques-unes des ſenſations qui ont précedé ou ſuivi l'impreſſion de cette fleur, la ſucceſſion de ces ſenſations rappellées meſurera la durée de celle que l'objet excite, &c. (584.)

On juge enfin que la Statue ne ſauroit avoir le ſentiment du nombre de *ſix*; car pour qu'elle eùt ce ſentiment, il faudroit qu'elle diſtinguât nettement les ſix ſenſations; & pour qu'elle les diſtinguât nettement, il faudroit qu'elle les eût préſentes à la fois. (553, 554.) Or, ces ſenſations ſont ſucceſſives: ſi donc la giroflée affecte l'odorat de la Statue, & qu'elle ſe rappelle en même tems l'odeur de l'œillet & celle de la roſe, elle aura le ſentiment du nombre de trois. [ibid.] Je ne puis dire combien de ſenſations la Statue peut avoir préſentes à la fois: je renvoie là-deſſus au paragr. 561.



CHAPITRE XXIII.

De l'état de la Statue dans la ſuppoſition que toutes les fibres de l'Odorat ont été miſes en jeu.

Du plaiſir qu'elle goûte aux ſuites harmoniques & de ſes effets.

Conſidérations ſur les ſonges en général & ſur ceux de la Statue en particulier.

Des Viſions.

De la queſtion ſi la Statue peut changer ou modifier l'ordre de ſes ſenſations.

Des abſtractions ſenſibles que la Statue peut former, & en quoi conſiſte le phyſique de ces abſtractions.

655. En multipliant les ſenſations dans le Cerveau de notre Statue, nous donnerons plus d'exercice à toutes les facultés de ſon Ame: elles ſe déploieront ſur un plus grand nombre d'organes ou d'objets. [622.] Cela n'a plus beſoin d'explication.

656. Si nous ſuppoſons que nous avons mis en jeu toutes les fibres de l'odorat, il pourra arriver que l'Ame ne ſera preſque jamais ſans quelque ſenſation qui lui ſoit préſente.

L'IMPULSION réciproque des faiſceaux les uns ſur les autres, l'action de l'Ame, [536,] l'impreſſion des mouvemens inteſtins [180, 181, 184,] donneront fréquemment lieu au rappel de différentes ſenſations, qui en réveilleront d'autres; celles-ci, d'autres à leur tour: [651] & comme la Chaîne eſt déja fort étendue, il arrivera rarement qu'il n'y ait pas quelque chaînon qui ſoit ébranlé.

657. PARMI ce grand nombre de ſenſations que nous ſuppoſons que la Statue a déja éprouvées, [656,] il y en a qui pourront lui paroître indifférentes, parce qu'elle les comparera à d'autres plus agréables.

IL eſt très-évident qu'aucune ſenſation n'eſt en ſoi indifférente: toute ſenſation eſt accompagnée d'un certain degré de plaiſir ou d'un certain degré de déplaiſir ou de douleur, [195,] qui réſulte originairement du degré d'ébranlement des fibres appropriées à la ſenſation (118) ou de l'eſpece des fibres ébranlées. [85.]

MAIS, un Etre ſentant qui a éprouvé un grand nombre de ſenſations, parmi leſquelles il en eſt qui différent beaucoup par le degré de plaiſir qu'elles renferment, peut juger indifférentes des ſenſations qui ne lui paroîtroient pas telles, s'il ne les comparoit point à d'autres plus propres à flatter ſa ſenſibilité. Tout Etre qui ſent veut ſentir agréablement & le plus agréablement qu'il eſt poſſible.

658. Si la Statue n'éprouvoit pendant quelque tems que de ces ſenſations qu'elle s'eſt accoutumée à regarder comme indifférentes, elle tomberoit dans cet état que nous exprimons par le terme d'*ennui*.

SON Ame accablée de cet ennui ne rappelleroit point au gré de ſa Volonté le ſouvenir des ſenſations agréables qu'elle auroit éprouvées : je crois avoir démontré que ce n'eſt point ainſi que s'opere cette ſorte de rappel. (499, 500, 501.)

MAIS, la ſenſation *indifférente* que nous ſuppoſons que la Statue éprouve actuellement tient à des fibres qui lui ſont appropriées. (85.) Ces fibres ſont actuellement ébranlées par l'objet. Elles communiquent leur ébranlement à d'autres

fibres avec lesquelles elles ont contracté des liaisons. (651.) Celles-ci en ébranlent d'autres; &c, &c.

Ainsi, différentes sensations sont reproduites à l'Ame, & elle en a la conscience. [200.] Parmi ces sensations il en est de plus ou de moins agréables. L'Ame leur donne donc plus ou moins d'attention à proportion du degré de plaisir qu'elles renferment. [140, 141, 144.] Elle la fixe sur celle qui lui plaît le plus. De là, le desir de jouir de la plénitude de cette sensation. [170 & suiv.] Elle devient un besoin relativement à l'état d'ennui que nous supposons que la Statue éprouve. Si elle connoissoit l'objet de cette sensation, si elle pouvoit se le procurer, le terme du desir seroit la possession de cet objet.

659. Mais, des sensations que l'Ame juge indifférentes peuvent lui devenir très-agréables si elles concourent à produire une suite harmonique. Les rapports primitifs qu'elles soutiennent avec les autres sensations de la suite, l'ordre dans lequel elles se succedent, le passage des unes aux autres, les comparaisons qui naissent de ce passage donneront à l'Ame d'autant plus de plaisir, que l'harmonie sera plus

une & variée. [367, 368 & ſuiv. 386.] La ſomme du plaiſir ſera ainſi plus grande que celle de tous les plaiſirs abſolus [351] de la ſuite pris à part; car elle ſera augmentée de la ſomme de plaiſir attachée à cette ſuite entant qu'ordonnée. (369, 370, 371.)

660. On voit par-là, qu'une ſuite ordonnée peut n'être toute compoſée que de ſenſations que l'Ame jugeroit indifférentes ſi elle les éprouvoit à part, & qui lui deviennent très-agréables par l'ordre dans lequel elles l'affectent. Tous les *tons* de la Muſique pris à part nous paroiſſent bien inſipides; quelle harmonie réſulte de leurs accords!

Des ſenſations déſagréables peuvent même devenir agréables par la place qu'elles occupent dans une certaine ſuite. Les contraſtes comme les accords donnent naiſſance aux plaiſirs de comparaiſon.

Notre Statue pourroit donc goûter des ſuites dont les unes ne renfermeroient que des ſenſations indifférentes, & dont les autres renfermeroient quelques ſenſations déſagréables.

661. Les ſuites auxquelles la Statue aura donné

donné le plus d'attention seront celles que le Cerveau aura leplus de disposition à reproduire. On a vu dans le Chapitre XI que l'Attention est une force qui, en s'appliquant aux fibres sensibles, augmente l'intensité de leurs mouvemens. Cette Force tend donc de sa nature à fortifier dans les fibres toutes les déterminations qui leur ont été imprimées. Au nombre de ces déterminations sont celles en vertu desquelles elles s'ébranlent les unes les autres dans un ordre constant. (641 & suiv. 651.) L'expérience prouve que la Mémoire retient avec plus ou moins de fidélité une suite d'idées ou de mots, à proportion du degré d'Attention que nous avons prêté à cette suite. La Mémoire tient essentiellement aux déterminations que les fibres sensibles contractent : l'Attention fortifie donc ces déterminations.

662. Si nous laissons notre Statue à elle même, le rappel de telle ou de telle sensation, de telle ou de telle suite dépendra du mouvement qui s'excitera dans le Cerveau, & le degré d'intérêt de chaque sensation ou de chaque suite déterminera l'exercice de la Volonté (131, 140, 141, 144, 145, 341, 512.)

Si nous présentons au Nez de la Statue un corps odoriférant, l'action de ce corps

ſur les fibres qui lui ſont appropriées les mettra en mouvement ; & ce mouvement ſe communiquera aux divers faiſceaux avec leſquels ces fibres auront contracté des liaiſons. (651.) Les ſenſations attachées à l'ébranlement de ces faiſceaux seront reproduites ; ce ſeront des ſenſations concomitantes ou aſſociées, dont la ſucceſſion plus ou moins rapide ſera une meſure variable de la durée de celle que l'objet excitera, &c. (575.)

663. Nous éprouvons que l'ordre de nos idées n'eſt pas le même dans le ſommeil & dans la veille. Notre Ame eſt bien affectée pendant le ſommeil par différentes ſuites d'idées ; mais les idées qui compoſent ces ſuites forment ſouvent des aſſociations très-bizarres, & qui n'ont que peu ou point de rapport avec les repréſentations de la veille.

J'ai déja dit ma penſée ſur la méchanique des *ſonges* en général. (180 & ſuiv.) Si j'ai prouvé, comme je le préſume, que la reproduction des idées pendant la veille eſt due principalement aux mouvemens qui s'excitent dans le Cerveau ; (433 & ſuiv. 499 & ſuiv.) il n'eſt pas douteux que la reproduction des idées pendant le ſommeil ne ſoit due à une ſemblable cauſe.

664. Des impulſions inteſtines peuvent ébranler pendant le ſommeil un ou pluſieurs faiſceaux de fibres ſenſibles. (184.) Auſſi-tôt les idées attachées à l'ébranlement de ces faiſceaux ſeront reproduites. Mais, aucun faiſceau n'eſt abſolument iſolé : tous ſont liés les uns aux autres par des nœuds que les circonſtances ont formés. J'ai indiqué dans le paragraphe 651 comment je conçois que cette liaiſon s'opere.

Le faiſceau ou les faiſceaux qu'une impulſion inteſtine a ébranlés communiquent donc leur ébranlement aux différens faiſceaux avec avec leſquels ils ont contracté le plus de liaiſon. De là, la reproduction d'une certaine ſuite d'idées pendant le ſommeil.

665. Si la propagation du mouvement n'étoit ni troublée ni interrompue, les ſonges ne différeroient des repréſentations de la veille que par le plus ou le moins d'intenſité des impreſſions. Le faiſceau auquel tient une certaine idée étant ébranlé, tous les faiſceaux avec leſquels il auroit contracté des liaiſons le ſeroient ſucceſſivement. La chaîne des idées aſſociées ſeroit reproduite dans le même ordre que dans la veille. Ce ſeroit un Payſage, une Scène tragique, un Diſ-

cours, &c. suivant l'espece de faisceau qui auroit été ébranlé le premier.

666. Mais, l'expérience nous apprend qu'il s'en faut beaucoup que l'ordre de nos idées soit aussi régulier dans le sommeil que dans la veille. Il faut donc en chercher la raison dans de nouvelles impulsions intestines qui surviennent & qui choquent plus ou moins l'ordre des mouvemens : car l'expérience nous apprend aussi que le mouvement tend à se propager du côté où il éprouve le moins de résistance. Or, il en éprouve moins quand il se propage dans l'ordre suivant lequel différens faisceaux ont été souvent ébranlés; (647 & suiv.) par exemple, dans l'ordre exprimé par la suite *A B C D E F.* (628 & suiv.)

Si donc nous supposons qu'une impulsion intestine ébranle le faisceau *A*, le mouvement tendra à se propager de *A* en *B*, de *B* en *C*, &c.

Mais, si dans l'instant où le faisceau *C* est prêt à être ébranlé par le faisceau *B*, une nouvelle impulsion intestine survient qui ébranle plus fortement le faisceau *F*, que le faisceau *C* ne peut l'être par le faisceau *B*, la perception *F* succédera immédiatement à la perception

B, & l'ordre de la ſuite en ſera troublé.

D'AUTRES impulſions inteſtines peuvent ébranler en même tems d'autres faiſceaux & reproduire ainſi les idées attachées à cet ébranlement. Et ſi ces idées n'ont entr'elles aucun rapport, il s'en formera mille aſſociations bizarres, & qui différeront plus ou moins des repréſentations de la veille. Il en ſera alors du Cerveau comme d'un Claveſſin dont une main ignorante ébranleroit les touches.

667. IL ſemble donc que l'on puiſſe inférer de ces principes généraux ſur la méchanique des ſonges, que moins les impulſions inteſtines ſont fréquentes, nombreuſes, variées, & plus la chaîne des idées qui s'offrent à l'Ame pendant le ſommeil doit ſe rapprocher des repréſentations de la veille : car les fibres ſenſibles tendent à s'ébranler les unes les autres dans l'ordre ſuivant lequel elles ont été le plus ſouvent ébranlées pendant la veille. [637.] Il ſuffit donc que le mouvement ſoit imprimé à un ſeul faiſceau par quelqu'impulſion inteſtine, pour qu'il tende à ſe propager dans une ſuite déterminée de fibres. Les idées qui ſeront ainſi reproduites formeront une Chaîne d'autant plus longue, d'autant plus continue, que l'impulſion aura

été plus forte & que les fibres auront été plus ſouvent ébranlées dans le même ordre.

Mais, comme le mouvement s'affoiblit de plus en plus & s'éteint enfin par la *communication*, [162 & ſuiv. 166,] ſi au bout d'un certain tems il ne ſurvient point de nouvelle impulſion inteſtine, le ſonge finira, & ſa durée ſera proportionnelle au nombre des faiſceaux qui auront été ébranlés ſucceſſivement & à la rapidité des mouvemens.

Si une nouvelle impulſion ſurvient qui affecte une autre ſuite de faiſceaux, une nouvelle chaîne d'idées s'offrira à l'Ame, & ce ſera un autre ſonge qui ſuccédera au premier, &c. &c. Les impreſſions du dehors ſe mêlant quelquefois à celles du dedans, modifient ſinguliérement les ſonges.

668. On a vu dans les Chapitres VII, XX, XXI, XXII, que la ſtructure des fibres ſenſibles eſt telle, qu'elles retiennent pendant un tems plus ou moins long toutes les déterminations qu'elles ont reçues de quelqu'impulſion que ce ſoit. Si donc les impulſions que différens faiſceaux ont reçues pendant le ſommeil ont été aſſez fortes pour faire une impreſſion plus ou moins

durable ſur les élémens de ces faiſceaux & ſur les élémens des parties par leſquelles ils communiquent enſemble, [651] le ſouvenir du ſonge ſe conſervera pendant un tems plus ou moins long.

Ce ſouvenir ſera donc d'autant plus vif; que les élémens auront plus retenu des déterminations produites par ces impulſions que je pourrois nommer accidentelles.

Il ſera très-confus s'il n'y a qu'un très-petit nombre de fibres qui aient retenu exactement ces déterminations fortuites.

Mais, ſi à ſon réveil l'Ame déploie fortement ſon Attention ſur ces fibres, l'augmentation de mouvement qu'elle y produira pourra ſe communiquer à quelques-unes des autres fibres qui auront été ébranlées avec celles-là & qui n'auront pas achevé de perdre les déterminations acquiſes pendant le ſommeil. [456, 536.] Le ſouvenir du ſonge deviendra ainſi un peu moins confus; la chaîne des idées commencera à ſe débrouiller un peu.

Je ne fais, comme l'on voit, qu'ébaucher cette méchanique des ſonges: je crois que mes

Lecteurs aimeront que je leur laiſſe finir cette ébauche.

669. Ces principes généraux s'appliquent d'eux-mêmes aux ſonges de notre Statue. Si nous ſuppoſons, par exemple, qu'une impulſion inteſtine affecte pendant le ſommeil de l'Automate le faiſceau de fibres appropriées à l'odeur de la roſe, la ſenſation de cette odeur ſera auſſi-tôt reproduite.

Mais, nous avons ſuppoſé ci-devant, que la Statue a donné ſouvent ſon Attention à la ſuite exprimée par les termes roſe, œillet, giroflée, jaſmin, lys, tubéreuſe: (623, 625, 653, 654:) il s'eſt donc formé entre les faiſceaux appropriés à l'action de ces fleurs une liaiſon en vertu de laquelle ils tendent à s'ébranler les uns les autres dans l'ordre de la ſuite. (651, 653.)

Le faiſceau affecté par l'impulſion inteſtine ébranlera donc le faiſceau approprié à l'œillet; celui-ci, le faiſceau approprié à la giroflée, &c. Toute la ſuite ſera donc ainſi reproduite comme dans la veille, pourvu toutefois qu'il ne ſurvienne point de nouvelle impulſion inteſtine qui en trouble l'ordre. (666.)

670. Il en sera de même de toutes les suites qui auront souvent affecté le Cerveau de la Statue pendant la veille & qui auront fortement excité son Attention. Toutes seront reproduites si le premier faisceau est assez fortement ébranlé pour que son mouvement puisse se communiquer à tous les autres faisceaux de la suite.

Différentes suites seront de même reproduites successivement & prolongeront la chaîne du songe suivant le nombre & la maniere des impulsions intestines.

Différens faisceaux ébranlés sans ordre donneront naissance à un songe bizarre.

Si quelqu'impulsion agit fortement & pendant un certain tems sur un faisceau qui n'ait pas encore contracté beaucoup de liaison avec d'autres faisceaux, la Sensibilité de l'Ame sera, pour ainsi dire, toute concentrée dans la sensation attachée à l'ébranlement de ce faisceau, & ce sera un songe *simple* : les autres seront des songes *composés*, &c. (*)

[*] †† Il y auroit bien des observations psychologiques à faire sur les songes, & je souhaiterois que ceux qui sont capables de méditer sur ce qui se passe dans leur intérieur, ne négligeassent pas de s'occuper de leurs songes. Ce seroit une

671. On conçoit assez que la Statue ne peut distinguer le sommeil de la veille. Un songe équivaut pour elle à la réalité, soit que l'organe reçoive du dehors le principe de ses mouvemens, soit qu'il le reçoive du dedans, l'effet est essentiellement le même par rapport à l'Ame. Toute la différence qu'elle peut démêler entre ce qui se passe en elle pendant le sommeil & ce qui s'y passe pendant la veille, se réduit au de-

maniere de rêver qui pourroit donner naissance à des découvertes psychologiques propres à répandre plus de jour sur les opérations les plus secretes de notre Etre. L'état de l'Ame dans le sommeil est quelque chose de très-singulier & dont nous n'avons encore que des notions très-imparfaites. Il doit paroître intéressant à un Psychologue d'aprofondir cet état autant qu'il est capable de le faire, & de recueillir sur les songes toutes les observations qui peuvent en perfectionner la theorie. Ces observations seroient très-variées; car les songes se diversifient sans cesse. Ils tiennent plus ou moins à l'âge, au genre de vie, aux alimens, aux boissons, aux degrés du chaud ou du froid, à l'état de santé ou de maladie, &c. De là une prodigieuse complication dans les faits; & de là encore la difficulté de perfectionner cette théorie des songes, dont je n'ai esquissé que les principes les plus généraux. Je ne parle point ici des *Somnambules* : j'ai essayé dans un autre Ecrit de poser quelques principes qui pourroient aider à expliquer les étranges phénomènes qu'ils présentent, ou du moins à concevoir à-peu-près comment ils s'operent.

gré d'intenſité des impreſſions. Mais il eſt bien évident que cela ne ſuffit point pour lui faire diſtinguer ces deux états. Nous ne parviendrions point nous-mêmes à les diſtinguer, ſi nous n'avions pas contracté l'habitude de réfléchir ſur ce qui ſe paſſe en nous & hors de nous: habitude qui s'étend & ſe fortifie encore par l'exercice de nos cinq Sens. Nous conſervons un ſouvenir diſtinct des Objets qui nous affectoient avant le ſommeil & de l'ordre dans lequel ils nous affectoient. A notre réveil nous comparons ce que ce ſouvenir nous retrace, avec ce qui s'offre alors à nous, & la conformité que nous y remarquons eſt le fondement de la perſuaſion où nous ſommes que nous veillons.

672. Il ſemble que l'Ame ne ſoit dans les ſonges que ſimple ſpectatrice: au moins ſa Liberté ne paroît-elle pas s'y déployer comme dans la *veille*. Et c'eſt, ſans doute, la raiſon du déſordre que nous obſervons dans les idées qui compoſent la plupart de nos ſonges.

Pendant la veille, la Liberté ſuit les loix de la Réflexion. (260, 261, 262, 272.) L'Ame y dirige ſon Attention relativement aux cir-

conſtances où elle ſe trouve, à la nature des ſujets qui l'occupent, à l'ordre, à l'analogie des idées. Elle a la conſcience de toutes ces choſes, & cette conſcience eſt réfléchie.

Si donc par l'effet d'un mouvement fortuit du Cerveau une idée étrangere eſt alors reproduite, l'Ame reconnoiſſant auſſi-tôt l'hétérogénéité de cette idée, en détournera ſon Attention pour la porter ſur quelqu'une des idées qui ſont le ſujet de ſa méditation : l'augmentation de mouvement qu'elle produira ainſi dans le faiſceau approprié à cette idée, (136 & ſuiv. 85,) réveillera une ou pluſieurs idées analogues, (651) & l'Ame continuera de la ſorte à ſuivre le fil ou l'enchaînement naturel des idées.

L'expérience paroit prouver que l'Attention ne s'exerce point ainſi dans le ſommeil. Si une idée hétérogene y eſt reproduite, l'Ame la contemple, & elle contemple de même toutes les idées que celle-ci rappelle.

673. Mais, pourquoi l'ordre de nos idées eſt-il en général moins régulier dans le ſommeil que dans la veille, ou pour m'exprimer en d'autres termes, pourquoi l'Activité de l'Ame

ne ſe déploie-t-elle pas également dans l'un & l'autre de ces deux états?

DANS la veille l'exercice de nos Facultés eſt déterminé par les impreſſions de dehors, toujours plus vives que celles du dedans. (89, 602, 604, 605.) Notre Activité ſe déploie donc dans la veille, relativement aux circonſtances extérieures où nous nous trouvons alors placés. Un Objet s'offre à nous, on nous parle, une affaire nous ſurvient, les différens faiſceaux appropriés à ces divers Objets en ſont fortement ébranlés : ils ébranlent fortement les faiſceaux avec leſquels ils ont contracté des liaiſons. Les idées analogues ſont auſſi-tôt reproduites. (651.) L'Activité de l'Ame ſe déploie dans le rapport à l'ordre de ces mouvemens ou de ces reproductions.

SI une impulſion inteſtine réveille alors quelqu'idée étrangere, l'Ame ne ſe livre point à cette idée, parce que ſon attention eſt ſans ceſſe rappellée à la ſuite de l'affaire ou du diſcours par la forte impreſſion que la préſence des Objets produit ſur les faiſceaux qui leur ſont appropriés, & par ces faiſceaux ſur tous ceux qui leur ſont analogues.

674. Il n'en eſt pas de même pendant le ſommeil : dans cet état l'Ame eſt toute livrée aux impreſſions du dedans. Son attention ſe borne à ſuivre l'enchaînement des idées qui s'offrent à elle. C'eſt un Tableau qu'elle contemple, & dont les teintes douces ſont preſque toutes à l'uniſſon. Si ce Tableau n'eſt compoſé que de figures bizarrement aſſociées, l'Ame n'eſt point choquée de cette bizarrerie, parce qu'elle n'a pas préſentes à ſon Entendement les idées qui pourroient la lui rendre choquante; & nous avons vu que le rappel de ces idées ne dépend pas uniquement du bon plaiſir de l'Ame : (433 & ſuiv. 490 & ſuiv.) elle eſt donc alors dans le cas d'un Etre qui n'auroit jamais eu que des idées bizarres; c'eſt une eſpece de folie momentanée dont elle ne peut s'appercevoir; car des idées réfléchies qui ne ſont pas préſentes à l'Entendement, ſont comme nulles par rapport à lui.

Enfin, les impulſions inteſtines ſont momentanées : elles ne peuvent donc produire ſur l'Ame des effets ſemblables à ceux qu'y produit la préſence des Objets ; (673) ces ſortes d'impreſſions different encore de celles des Objets par le degré d'intenſité.

675. Je l'ai remarqué ; (601] dans l'ordre naturel il n'y a que les fibres qui ont été ébranlées par les Objets qui puiſſent l'être par d'autres mobiles. Nous n'avons jamais de ſenſations nouvelles que par l'intervention d'Objets nouveaux. Dans l'ordre naturel nos ſonges ne peuvent donc rouler que ſur les idées qui nous ont affecté pendant la veille. Mais, certaines idées peuvent être aſſociées en ſonge d'une maniere ſi étrange que les Objets qui réſultent de leur aſſociation nous paroiſſent nouveaux. Cependant, ſi à notre réveil nous prenons la peine de décompoſer ces Objets imaginaires, nous reconnoîtrons bientôt que chacune des idées partielles qui en compoſent l'idée totale nous a déja été préſente pendant la veille. Il en eſt des fibres de notre Cerveau comme de tous les ſignes de nos idées, qui, ſuivant qu'ils ſont combinés, préſentent à l'Eſprit différentes choſes.

Les ſonges ſont donc toujours des repréſentations plus ou moins régulieres, plus ou moins bizarres des Objets qui nous ont occupés pendant la veille. Et comme la vue & l'ouïe ſont les Sens dont nous faiſons un plus fréquent uſage, il s'enſuit, que les fibres appropriées aux Objets de la vue & à ceux de l'ouïe ſont de toutes les fibres de notre Cerveau les plus

mobiles; car elles ſont celles qui ont reçu de l'habitude le plus de diſpoſition au mouvement. [610.] Une conſéquence néceſſaire de ceci, eſt que nos ſonges doivent rouler plus ſouvent ſur les Objets de la Vue & de l'Ouïe que ſur ceux des autres Sens. C'eſt auſſi ce que l'expérience confirme : il nous arrive plus rarement en ſonge de croire ſentir ou goûter, qu'il ne nous arrive de croire, voir ou entendre.

676. Une ſenſation quelconque dépendant originairement de l'ébranlement de certaines fibres, il eſt indifférent à la reproduction de la ſenſation que ces fibres reçoivent leur mouvement du dedans ou qu'elles le reçoivent du dehors. Si donc par l'action de quelque cauſe que ce ſoit, les fibres ſenſibles ſont ébranlées en pleine veille de maniere à repréſenter à l'Ame une ſuite ordonnée de choſes ou d'événemens, elle aura une *viſion*. Elle reconnoîtra que cette viſion n'eſt point ſon ouvrage, parce qu'elle a un ſentiment clair de la nature & de l'ordre des idées qui lui étoient préſentes immédiatement avant la viſion & de celles qui lui ſont encore préſentes pendant la viſion. Elle s'en convaincra de plus en plus par l'impuiſſance où elle ſe trouvera d'écarter l'apparition en portant ſon Attention ſur d'autres idées. L'intenſité

ſité du mouvement des fibres appropriées à la viſion la ſera dominer ſur toutes les idées que l'Imagination ou la Mémoire rappelleront. L'Ame ne s'appropriera donc pas cette viſion, comme elle s'approprie le rappel de la plupart de ſes idées. [445, 446 & ſuiv.] Elle ſentira donc qu'elle n'a pas le même pouvoir ſur la viſion que ſur les idées qu'elle croit rappeller. Enfin, parce que l'ordre ou l'enchaînement de ſes idées ne l'a point conduite à vouloir la viſion, elle en conclura certainement qu'elle ne dépend point de ſa Volonté.

Je pourrois raconter ſur ce ſujet un cas fort ſingulier & qui paſſeroit pour fabuleux s'il n'étoit appuyé ſur des témoignages dignes de foi. Mais, l'expoſition de ce phénomene pſychologique demanderoit un Ecrit à part, que je pourrai publier quelque jour avec ſes preuves juſtificatives. Je me bornerai donc à dire, que je connois un Homme reſpectable, plein de ſanté, de candeur, de jugement & de mémoire, qui en pleine veille, & indépendamment de toute impreſſion du dehors, apperçoit de tems en tems devant lui des figures d'Hommes, de Femmes, d'Oiſeaux, de Voitures, de Bâtimens, &c. Il voit ces figures ſe donner différens mouvemens; s'approcher, s'éloigner, fuir; dimi

nuer & augmenter de grandeur ; paroître, disparoître, reparoître ; il voit les Bâtimens s'élever sous ses yeux, & lui offrir toutes les parties qui entrent dans leur construction extérieure. Les tapisseries de ses appartemens lui paroissent se changer tout-à-coup en tapisseries d'un autre goût & plus riches. D'autres fois, il voit les tapisseries se couvrir de tableaux qui représentent différens paysages. Un autre jour, au lieu de tapisseries & d'ameublemens, ce ne sont que des murs nuds & qui ne lui présentent qu'un assemblage de matériaux bruts. D'autres fois, ce sont des échaffaudages ; mais si j'entrois dans un plus grand détail, je décrirois le phénomene, & je ne v ux que l'indiquer. Toutes ces peintures lui paroissent d'une netteté parfaite & l'affecter avec autant de vivacité que si les Objets eux-mêmes étoient présens ; mais, ce ne sont que des peintures ; car les Hommes & les Femmes ne parlent point, & aucun bruit n'affecte son oreille. Tout cela paroît avoir son siege dans la partie du Cerveau qui répond à 'Organe de la *Vue*. (30.) La personne dont je parle a subi en différens tems & dans un âge très-avancé l'opération de la cataracte aux deux yeux. Le grand succès qui avoit d'abord suivi cette opération, ne se seroit sans doute point démenti, si un goût trop vif pour la lecture

avoit permis au Vieillard de ménager l'Organe comme il demandoit à l'être. Actuellement l'Oeil gauche, qui étoit le meilleur, est presque sans fonction : l'Oeil droit lui permet encore de distinguer les Objets qui sont à sa portée. Mais, ce qu'il est très-important de remarquer, c'est que ce Vieillard ne prend point, comme les Visionnaires, ses visions pour des réalités : il sait juger sainement de toutes ces apparitions & redresser toujours ses premiers jugemens. Ces visions ne sont point lui que ce qu'elles sont en effet, & sa Raison s'en amuse. Il ignore d'un moment à l'autre quelle vision s'offrira à lui : son Cerveau est un Théatre dont les machines exécutent des scenes qui surprennent d'autant plus le Spectateur qu'il ne les a point prévues. (*)

(*) †† Ce vieillard respectable est M. CHARLES LULLIN, mon Ayeul maternel, mort en 1761 dans la 92me année de son âge, & qui avoit rempli dignement une des premieres Charges de notre République. Il jouissoit encore dans sa grande vieillesse d'une heureuse mémoire. Il lisoit beaucoup, retenoit assez & aimoit à s'entretenir de ses lectures avec ses Amis. Il se plaisoit sur-tout à l'Histoire & à la Politique. J'étois du nombre de ceux qui le fréquentoient le plus & il m'étoit souvent arrivé de le voir interrompre le récit de quelqu'événement historique pour s'occuper d'une vision qui s'offroit à lui dans ce moment. *Voilà*, me disoit-il, *ma tapisserie qui se couvre de tableaux : les cadres en sont dorés*, &c. Un moment après c'étoit

Si c'étoit ici le lieu d'analyser tous les faits que présente cet étrange phénomene, je montrerois qu'il s'explique heureusement par les principes que j'ai tâché d'établir dans le cours de cet Ouvrage, & qu'il les confirme. Il n'est pas difficile d'imaginer des causes physiques qui ébranlent assez fortement différens faisceaux de fibres sensibles pour représenter à l'Ame l'image de divers Objets avec autant de vivacité que si les Objets eux-mêmes agissoient sur ces faisceaux. Et si les fibres qui servent à la réflexion ne sont point alors intéressées, si elles sont dans leur état naturel, l'Ame ne confondra point les visions avec la réalité. Ces fibres ébranlées aussitôt par celles qui seront le siege des visions, retraceront à l'Ame des idées qui la mettront en état de discerner le vrai du faux, &c.

Au reste; j'ai assez prouvé (136 & suiv.) que l'Attention augmente l'effet des mouvemens que différentes causes physiques impriment aux fibres sensibles. L'Attention ajoute donc un nouveau

une autre décoration ou quelqu'autre vision qu'il me décrivoit en détail; & après avoir badiné sur ces jeux de son Cerveau, il reprenoit tranquillement le fil de son discours. Il voulut bien à ma priere dicter à son secretaire la singuliere histoire de ses visions, & je garde son Ecrit, signé de sa main, comme un morceau très-curieux de Psychologie.

degré de force à cette ſorte d'imagination (212) qui produit les viſions.

Si les Viſions Prophétiques ont eu une cauſe matérielle, l'on en trouveroit ici une explication bien ſimple & qui ne ſuppoſeroit aucun miracle: l'on conçoit aſſez que DIEU a pu préparer de loin dans le Cerveau des Prophetes des cauſes phyſiques propres à en ébranler dans un tems déterminé les fibres ſenſibles ſuivant un ordre relatif aux événemens futurs qu'il s'agiſſoit de repréſenter à leur Eſprit.

677. Notre Statue ne peut actuellement éprouver rien de ſemblable à ce que je viens de rapporter: elle n'a encore fait uſage que de l'Odorat; mais ſi une cauſe quelconque faiſoit ſur les fibres appropriées à l'odeur de la roſe une impreſſion égale ou à-peu-près à celle qu'y produiroit cette fleur, la Statue auroit, à ſa maniere, une *viſion*, & cette viſion ſe confondroit pour elle avec la réalité.

678. La Statue peut-elle changer à ſon gré l'*ordre* de ſes ſenſations ou leur donner dans ſa Mémoire un arrangement différent de celui qu'elles y ont reçu de l'action des objets?

Afin de rendre ceci plus clair, je prends toujours pour exemple la ſuite *A B C D E F* qui exprime l'ordre conſtant dans lequel ſix objets ont ſouvent affecté le Cerveau de l'Automate. (628.)

Je demande donc ſi la Statue peut changer ou modifier à ſon gré l'ordre de ces ſix ſenſations ; lier, par exemple, la ſenſation *A* avec la ſenſation *F* & paſſer ainſi immédiatement de l'une à l'autre?

679. La queſtion, ſi l'Ame peut à ſon gré faire une choſe, ſuppoſe qu'elle a un motif de le vouloir; car nous avons vu que la Volonté, comme la Liberté, n'eſt qu'un ſimple pouvoir, dont l'exercice eſt ſubordonné à celui de la ſenſibilité. [494, 512.] Nous avons vu encore qu'un Etre ſentant ne peut être déterminé à agir, qu'en vertu d'une ſenſation agréable ou déſagréable dont il eſt affecté. [131.]

Afin donc que l'Ame de la Statue deſire de paſſer immédiatement de la ſenſation *A* à la ſenſation *F*, il faut que les ſenſations intermédiaires lui ſoient moins agréables.

Mais, le faiſceau *A* n'a jamais contracté avec

le faiſceau *F* les liaiſons qu'il a contractées avec le faiſceau *B*: [646 & ſuiv.] l'Ame ne ſauroit donc paſſer immédiatement de *A* en *F*; car au moment que le faiſceau *A* eſt ébranlé, il ébranle le faiſceau *B*, & non le faiſceau *F*, qui ne peut l'être que par le faiſceau *E*.

Mais, l'Ame peut ne donner point du tout d'attention aux ſenſations intermédiaires; & comme le mouvement eſt fort rapide, elle peut croire avoir paſſé immédiatement de *A* en *F*.

Si cela ſe répete ſouvent, la liaiſon de *A* avec *B* s'affoiblira inſenſiblement. Il en ſera de même de la liaiſon de *B* avec *C*, de *C* avec *D*, &c.

Le faiſceau *A* commencera donc à contracter une nouvelle liaiſon avec le faiſceau *F*, en vertu de laquelle il tendra à l'ébranler. (641 & ſuiv.)

Telle eſt en général la maniere dont je conçois que l'Ame de la Statue peut modifier l'ordre de ſes ſenſations. Au reſte; le degré d'attention qu'elle donne aux ſenſations *A* & *F* aide encore à les lier entr'elles. [633.]

680. Notre Statue peut-elle former des

abſtractions? Ce que j'ai dit des abſtractions dans les Chapitres XIV, XV, XVI, leve toute équivoque ſur cette queſtion. On voit qu'il ne s'y agit que d'abſtractions *ſenſibles*: [209:] la Statue ne peut encore former des abſtractions *intellectuelles*. [229.] Son Entendement a beſoin de ſignes pour ſe déployer, & il n'a point encore de ſignes.

La Statue n'ayant juſqu'ici fait uſage que de l'Odorat, quand elle eſt affectée d'une odeur, elle eſt plus à cette odeur, qu'elle n'y ſeroit ſi ſon attention étoit partagée par les impreſſions qu'elle pourroit recevoir en même tems des autres Sens. Il eſt donc poſſible qu'elle démêle dans l'odeur qui l'affecte, des choſes que nous ne ſaurions y démêler. Les corpuſcules qui émanent de l'objet ne ſont pas tous préciſément ſemblables. [111.] Il peut y avoir entr'eux des différences que l'Organe ſaiſit & qu'il tranſmet à l'Ame. Le degré d'attention qu'elle donne à la ſenſation rend toutes ces petites impreſſions plus ſaillantes. [141.] La ſenſation peut donc lui paroître moins une, moins ſimple qu'à nous. [202, 203, 204.] Les différentes impreſſions qu'elle y démêle ſont comme autant de parties d'un même tout. Ce ſont des idées *partielles* qui peuvent donner naiſſance à des abſtractions. [207.] Nous éprou-

vons qu'en concentrant notre Attention ſur un ſujet, nous venons à y découvrir des choſes qui nous avoient d'abord échappé; & ce qui nous avoit paru très-ſimple, commence à nous paroître compoſé. La délicateſſe des organes donne à l'Ame plus de facilité à ſaiſir les nuances. Senſible aux plus légeres impreſſions, un organe délicat ne laiſſe rien perdre. Prompt & exact à tranſmettre à l'Ame tout ce qu'il reçoit, il lui fait ſouvent trouver la variété où elle n'auroit apperçu que l'unité ſi l'inſtrument de la ſenſation eût été moins parfait. La pénétration tient à cette perfection des Organes: ſi elle découvre ſi promptement tout ce qui appartient à un ſujet & ce qu'il renferme de plus caché, c'eſt que le tact fin des fibres appropriées au ſujet en ſaiſit toutes les impreſſions; c'eſt que la merveilleuſe facilité qu'elles ont à ébranler toutes les fibres qui leur ſont analogues réveille avec l'idée principale une multitude d'idées concomitantes qui donne lieu à des comparaiſons promptes, délicates, fines. L'Eſprit apperçoit dans l'Objet mille traits qui échappent à des yeux moins perçans. Si une grande application de l'Eſprit compenſe ſouvent le défaut de pénétration, c'eſt que l'application eſt une force qui ſe déploie ſur les organes & en ſurmonte l'inertie. [136 & ſuiv.] Des impreſſions qui n'avoient

pas été ſenties commencent à l'être par l'augmentation d'intenſité que l'Attention produit dans le mouvement des fibres. [141.]

MAIS, quelle que ſoit la nature de cette Force que nous repréſentons par le terme d'*Attention*, il eſt certain que le partage l'affoiblit. Les procédés auxquels nous avons recours quand nous voulons méditer profondément ſur un ſujet, tendent tous à concentrer l'Attention ſur un petit nombre des fibres & à prévenir ou écarter les mouvemens étrangers. Il faut voir là-deſſus ce que M. de FONTENELLE raconte de MALEBRANCHE. Sans doute, que ſi ce ſubtil Méthaphyſicien eût pu s'aliéner davantage de ſes Sens extérieurs, ſon Sens intérieur eût fait encore de plus rares découvertes.

SI le ſilence des Sens favoriſe les opérations de l'Entendement pur, la privation d'un Sens augmente de même l'activité & la délicateſſe de quelqu'un des autres Sens. Le Toucher eſt en général plus ſubtil dans les Aveugles-nés. Il va quelquefois juſqu'à leur faire diſtinguer les couleurs. Le ſon qui ſe réfléchit de deſſus les corps ſolides leur annonce qu'ils ſont dans le voiſinage de tels corps, &c. Nous avons tant de facilité à nous ſervir des Yeux; leur exercice eſt ſi

prompt, ſi commode, ſi étendu, qu'il diminue beaucoup les avantages que nous pourrions retirer du Toucher. L'Activité de notre Ame ſe porte preſque toute entiere du côté où elle éprouve le moins de fatigue ou de travail. L'Attention s'exerce donc peu ſur les fibres du Toucher & beaucoup ſur celles de la Vue. Mais l'Attention entretient & augmente la mobilité des fibres : une infinité de fibres du Toucher tombent donc chez nous en paralyſie, faute d'exercice. De ce nombre ſont celles auxquelles tient le diſcernement des couleurs. Il en eſt de même de quantité de fibres des autres Sens que nous cultivons moins que la Vue. Enfin, nous ne tirons pas tous le même parti des Yeux ; & combien d'Hommes chez qui une grande partie des fibres de la Vue & de celles de l'Entendement qui leur correſpondent (522) ſont condamnées à une paralyſie éternelle !

On conçoit donc comment l'Odorat peut procurer à notre Statue des connoiſſances dont nous ne nous doutons point. On voit comment elle peut démêler dans une odeur qui nous paroît très-ſimple, une compoſition que nous ne ſaurions y appercevoir.

Il eſt donc poſſible que la Statue faſſe ſur les

odeurs de ces abſtractions que nous nommons *partielles* : elle en fera de ce genre toutes les fois qu'elle concentrera ſon Activité dans quelques fibres d'un même faiſceau. (207.) A ces fibres tient une ſenſation partielle que l'Attention rend dominante.

681. Les degrés que l'Ame démêle dans la même ſenſation peuvent donner lieu à une autre ſorte d'abſtraction ; car ſi la Statue porte ſon Attention ſur un de ces degrés, elle le ſéparera en quelque ſorte de la ſenſation même. J'ai indiqué comment cela s'opere, lorſque j'ai cherché en quoi conſiſte le phyſique du ſouvenir de ces degrés (111, Chapitre XX.)

682. La Statue abſtraira la *durée*, quand occupée d'une ſenſation, elle ſe rendra attentive à la ſucceſſion de celles que cette ſenſation rapellera. (556, 584, 654.)

683. Enfin, la Statue pourra s'élever à cette eſpece d'abſtraction *univerſelle*, qui conſiſte à ſéparer de différens Individus ce qu'ils ont de commun. (207, 208.) Ainſi, quand pluſieurs odeurs lui feront préſentes, & quelle ſera attention à la maniere dont elles l'affectent, elle reconnoîtra qu'elles ſont toutes douces, pénétrantes ou ſtiptiques, &c.

Mais, comment la Statue abſtrait-elle, par exemple, la douceur de différentes odeurs? Je pourrois me diſpenſer de l'expliquer, ſi je ne m'étois impoſé la loi un peu dure d'appliquer mes principes à la ſolution de toutes les queſtions que mon Automate pouvoit m'offrir dans l'état où j'ai entrepris de le conſidérer.

684. Chaque odeur a ſon caractere propre, qui la diſtingue de toute autre; & ce caractere dérive originairement de l'eſpece de fibre appropriée à la ſenſation. (85.) (*)

Les corpuſcules odoriférans ont entr'eux des diverſités relatives à celles qui ſont entre les différens corps dont ils émanent. Je veux dire, que chaque corps odoriférant a ſes corpuſcules propres, qui compoſent autour de lui une atmoſphere particuliere.

[*] † † Je prie qu'on veuille bien ſe rendre attentif à la ſuite aſſez longue des propoſitions que j'ai renfermées dans ce paragraphe 684 & dans les quatre ſuivans : cette ſuite analytique contient mes principes les plus fondamentaux ſur le pſychologique de notre Etre; & comme ils y ſont plus concentrés, plus rapprochés & plus enchaînés, on aura, j'eſpere, plus de facilité à les ſaiſir & à les appliquer. Cette partie de l'Ouvrage eſt une de celles qui ont exigé de ma part le plus de travail pour être préſentées comme elles demandoient à l'être.

LES fibres de l'Odorat ont été conſtruites ſur des rapports à l'action des corpuſcules odoriférans; car elles ſont deſtinées à tranſmettre à l'Ame cette action.

IL eſt donc autant de diverſité entre les fibres de l'Odorat, qu'il en eſt entre les corpuſcules odoriférans.

Nous ignorons en quoi conſiſte cette diverſité, parce que nous manquons de moyens pour la découvrir. Mais, comme il n'y a que les fibres de la Vue qui puiſſent nous donner la ſenſation de la lumiere, il n'y a de même que certaines fibres de l'Odorat qui puiſſent nous donner la ſenſation d'une certaine odeur.

UNE fibre ne peut différer eſſentiellement d'une autre que par la nature & l'arrangement de ſes élémens.

J'ENTENDS par la *nature* d'un élément, tout ce qui le conſtitue ou qui fait qu'il eſt ce qu'il eſt; une particule d'eau, par exemple, & non une particule d'air. La nature d'un élément eſt donc ſon *eſſence réelle*, & cette eſſence nous eſt inconnue. (241, 242.) Nous ne connoiſſons

que certaines qualités des Aggrégats que les élémens composent par leur réunion. [243.]

J'ENTENDS par l'*arrangement* des élémens, toutes les manieres possibles dont ils peuvent être disposés ou combinés en différentes fibres.

DE la nature & de l'arrangement des élémens dont une fibre de l'Odorat est composée dépend son *appropriation* à l'action de telle ou de telle espece de corpuscules.

DE cette appropriation dérive le *mouvement* auquel la sensation a été attachée.

CHAQUE odeur a ses degrés, ses nuances qui dépendent du plus ou du moins d'intensité de l'action. [111.] Il semble donc qu'il ne suffiroit pas pour varier les sensations, de varier simplement les proportions des corpuscules odoriférans & des fibres qui leur correspondent. On n'obtiendroit par-là que différens degrés de la même sensation & non différentes sensations. Un mouvement quelconque accéléré ou retardé est toujours le même mouvement.

SI donc notre Ame n'éprouve des modifications que par les mouvemens imprimés aux fi-

bres ſenſibles, il faut que les mouvemens qui donnent lieu à différentes modifications, different entr'eux par quelque choſe de plus que par l'intenſité ou la viteſſe.

Ce n'eſt donc pas à un certain degré de mouvement, mais c'eſt à un certain mouvement que tient une certaine ſenſation. Le degré du mouvement détermine ſeulement la force de l'impreſſion.

Un certain mouvement dans une Machine dépend de la conſtruction de la Machine ; & cette conſtruction dépend elle-même des rapports que les parties ſoutiennent entr'elles par leur configuration & par leur arrangement.

C'est donc par ſa *conſtruction* qu'une fibre ſenſible exécute un certain mouvement plutôt que tout autre.

Cette conſtruction dépend des rapports que les *élémens* de la fibre ſoutiennent entr'eux par leur configuration & par leur arrangement.

Je n'examine point ſi ces élémens ſont des élémens premiers ou ſecondaires : j'entends ici

par

par *élémens* toutes les parties de la fibre qui contribuent essentiellement à son jeu.

Ce jeu a pour fin de transmettre à l'Ame l'impression de certains corpuscules. La construction de la fibre est donc dans un rapport à la nature & à la maniere d'agir de ces corpuscules.

Chaque espece de fibre sensible est donc un petit organe, qui a ses fonctions propres. Les élémens sont les parties constituantes de cet organe. Leur arrangement respectif détermine sa construction. La *somme* de ses fonctions est la *sensation* qu'il excite.

Les élémens de la petite Machine sont unis les uns aux autres par cette même Force de cohésion qui tend à unir tous les élémens. Les fibres où cette Force s'exerce le plus sont celles qui résistent davantage: celles où elle s'exerce le moins sont les plus mobiles.

Ainsi les fibres de l'Odorat résistent moins que celles du Toucher; celles de la Vue, moins que celles de l'Odorat.

Enfin, la résistance varie encore entre les fibres du même Sens. [111.]

La configuration & l'arrangement des élémens modifient cette Force: plus les ſurfaces ſont petites, moins il y a de réſiſtance: mais des lamelles peuvent être arrangées de maniere à ne ſe toucher que dans quelques points de leur ſurface.

Le degré de réſiſtance détermine donc le degré de mobilité; mais, le degré de mobilité ne paroît pas ſuffire pour rendre raiſon de l'eſpece de la ſenſation.

La Mémoire conſerve un ſouvenir plus ou moins clair de chaque eſpece de ſenſation; & la Mémoire tient aux fibres des Sens. [57 & ſuiv. Chap. XXII.]

L'Action des Objets ſur les Sens imprime donc aux divers ordres de fibres dont ils ſont compoſés, des déterminations en vertu deſquelles ils acquierent l'aptitude de retracer à l'Ame le ſouvenir des diverſes ſenſations auxquelles ils ſont appropriés. (546 & ſuiv.)

Mais les déterminations d'une fibre ſont dans ſes parties conſtituantes: une fibre ſenſible eſt donc conſtruite de maniere que ſes parties conſ-

tituantes peuvent être modifiées par l'action de l'objet.

L'Objet agit par impulſion : la fibre reçoit cette impulſion : elle ſe meut : ſes parties conſtituantes participent donc à ce mouvement.

L'effet de ce mouvement eſt plus ou moins durable, puiſque la Mémoire en eſt une conſéquence.

Les parties conſtituantes de la fibre ne ſe retrouvent donc pas après l'impulſion préciſément dans le même état où elles étoient avant l'impulſion.

La conſtruction de la fibre renferme donc deux choſes eſſentielles : le pouvoir de céder à l'impulſion, & la capacité de retenir la détermination que l'impulſion lui a imprimée.

Le pouvoir de céder à l'impulſion ſuppoſe dans les parties conſtituantes de la fibre celui de changer de poſition reſpective, de s'éloigner plus ou moins les unes des autres ou de revêtir les unes à l'égard des autres de nouveaux rapports de ſituation.

La capacité de retenir la détermination imprimée ſuppoſe que les parties conſtituantes de la fibre ſont configurées ou ordonnées de maniere qu'elles ne ſe rétabliſſent pas immédiatement après l'impulſion, qu'elles ne reprennent pas ſubitement leur état primitif.

Mais, les modifications qui ſurviennent à la fibre ne lui ſurviennent qu'en conſéquence de l'action de l'objet ou des corpuſcules qui en émanent. (600.)

Chaque eſpece de corpuſcule trouve donc dans l'Organe des fibres qui lui correſpondent, & qui ne correſpondent qu'à elle; je veux dire, des fibres propres à céder à l'action de cette eſpece de corpuſcules, & à retenir pendant un tems plus ou moins long la détermination que cette action leur a imprimée.

La ſenſation totale réſulte du jeu de toutes les fibres qui compoſent le faiſceau auquel la ſenſation a été attachée.

La ſenſation partielle réſulte du jeu de quelques-unes des fibres du faiſceau. (680.)

L'espece de la ſenſation dépend donc de

l'eſpece des fibres ou de ce qu'il y a de propre dans leur jeu.

LES qualités communes à différentes ſenſations dépendent donc de quelque choſe de commun dans le jeu des fibres qui leur ſont appropriées.

AINSI, différentes odeurs nous paroiſſent *douces*, parce qu'il eſt dans le jeu des fibres qui leur ſont appropriées quelque choſe de commun qui excite en nous ce ſentiment que nous exprimons par le terme de *doux*.

OR, le jeu des fibres n'eſt que le mouvement de leurs parties conſtituantes : il eſt donc dans le mouvement des parties conſtituantes de différentes fibres quelque choſe de commun.

JE ne puis dire en quoi conſiſte cette choſe ; parce que la méchanique des fibres m'eſt inconnue & que je ne cherche point à la deviner : mais, je conçois qu'un globule d'huile volatile n'agit pas préciſément comme une particule de ſel volatil.

JE conçois donc qu'une fibre appropriée à l'action d'un globule d'huile volatile ne ſe meut

pas préciſément comme une fibre appropriée à l'action d'une particule de ſel volatil.

Enfin ; je vois que toutes les huiles ont un caractere commun en vertu duquel elles appartiennent toutes à une même claſſe de fluides.

Je vois encore que chaque eſpece d'huile a un caractere propre qui la diſtingue de toute autre eſpece.

Je conçois donc qu'il eſt entre toutes les fibres ſenſibles appropriées à l'action des huiles un caractere commun ou générique & un caractere propre ou ſpécifique.

Les fluides cedent à la moindre impulſion : leurs parties élémentaires adherent donc très-peu les unes aux autres : elles ne ſe touchent donc que par de très-petites ſurfaces : elles ſont donc probablement de figure ſphérique.

Les corpuſcules huileux volatils ſont donc probablement de figure ſphérique.

Ils ne ſont pas élaſtiques, & ils ne ſont point dardés dans l'air ; mais ils s'y évaporent.

ILS fuivent donc les mouvemens de l'air qui les répand fur les lames nerveufes de l'Odorat.

PARMI les fibres qui compofent ces lames il en eft qui font appropriées à l'action de ces corpufcules & auxquelles ceux-ci impriment un certain mouvement.

DES corpufcules fubtils, polis, arrondis, qui nagent dans l'air & qui en fuivent le cours, femblent devoir ne faire que gliffer légérement fur les fibres. Les parties conftituantes de celles-ci obéiffant à cette forte d'impreffion, gliffent donc légérement les unes fur les autres. Ce fera donc, fi l'on veut, de ce mouvement que dépendra le fentiment que nous exprimons par le terme de *doux*.

LES proportions relatives des corpufcules & des élémens des fibres, leur degré refpectif de mobilité, les diverfes manieres dont les élémens peuvent gliffer les uns fur les autres en vertu de leur configuration & de leur arrangement, toutes ces chofes & bien d'autres que j'ignore, peuvent concourir à déterminer l'*efpece* de la fenfation.

JE le répete; je ne puis rien particularifer

ici : je dois me borner à des généralités. Je cherche ſeulement à faire comprendre que les qualités génériques & ſpécifiques des ſenſations ont des cauſes phyſiques. J'entrevois à peine ces cauſes : des Génies plus pénétrans & plus éclairés pourront atteindre à une plus grande préciſion. Pour moi, plus je tâche à approfondir ce ſujet, & plus je ſens mon incapacité.

685. Je viens de raſſembler ſous un ſeul point de vue la plupart de mes principes ſur les ſenſations : je ne puis trop les retracer aux yeux de mes Lecteurs, parce que je ne puis trop leur en faciliter l'intelligence & l'application.

Il réſulte de ce que je viens d'expoſer, que tout ce que l'Ame peut diſtinguer dans ſes ſenſations a un fondement phyſique, & que ce fondement eſt dans les fibres appropriées aux ſenſations.

J'ai indiqué comment il peut ſe trouver dans les fibres des choſes relatives à tout ce que l'Ame démèle dans ſes ſenſations & qui en ſont l'origine phyſique,

J'ai montré qu'il eſt une correſpondance entre les fibres & les Objets à l'action deſquelles elles

ſont appropriées. J'ai indiqué en général en quoi conſiſte cette correſpondance & quels en ſont les effets eſſentiels.

686. MAIS, s'il eſt une correſpondance entre les fibres & les Objets, il en eſt une auſſi entre l'Ame & les fibres. Car ſi en vertu des Loix de l'*Union*, l'Ame n'a des ſenſations qu'en conſéquence des mouvemens qui s'operent dans les fibres des Sens, il doit y avoir dans l'Ame quelque choſe qui répond au jeu de ces fibres.

SI donc les fibres des Sens agiſſent ſur l'Ame, l'Ame doit réagir ſur les fibres des Sens : le commerce réciproque des deux Subſtances emporte cela ; & quelqu'hypotheſe qu'on embraſſe ſur l'*Union*, il faudra toujours admettre quelque choſe qui réponde à cette action & à cette réaction ou qui les repréſente. Au reſte ; je me ſuis déja expliqué ſur la réaction de l'Ame. (126.)

L'AME a une Volonté & elle l'exerce. J'ai fait voir que la Volonté eſt une Force différente de la Senſibilité. (470.) Il faut à cette Force un ſujet ſur lequel elle ſe déploie : j'ai demandé ſi ce ſujet pouvoit être autre choſe que les fibres des Sens ? (509.)

Enfin, j'ai prouvé par les effets de l'Attention qu'elle eſt une modification de cette Activité que l'Ame déploie ſur les fibres du Cerveau. (136.)

687. Mais ce n'eſt qu'avec le ſecours de l'Attention que l'Ame parvient à former des *abſtractions* : j'ai fort développé ce point important dans les Chapitres XIV, XV, XVI : on peut ſe borner à conſulter les paragr. 207, 208, 209.

Quand donc l'Ame forme une abſtraction *ſenſible*, ſon Activité ſe déploie ſur les fibres appropriées à la choſe qu'elle abſtrait.

Ainsi, chaque eſpece d'abſtraction peut être regardée comme une modification de l'Attention.

L'Attention ſe modifie donc d'autant de manieres que les fibres elles-mêmes peuvent l'être par l'action des objets.

688. Comme l'Attention peut ne ſe déployer que ſur quelques faiſceaux, elle peut auſſi ne ſe déployer que ſur quelques fibres d'un ſeul faiſceau. (680.)

Elle peut encore ſe modifier relativement au jeu des élémens. Car s'il y a dans l'Ame quelque

chofe qui correfpond à tout ce qui fe paffe dans les fibres fenfibles, l'Attention doit fe modifier dans un rapport déterminé à tel ou tel mouvement des élémens; par exemple, à la maniere dont ils gliffent les uns fur les autres. (684 fub fin.)

Cette modification de l'Attention donnera lieu à cette forte d'abftraction qui confifte à féparer la *douceur* de différentes odeurs. [683.]

Mais, il eft bien clair que ce fentiment de la *douceur* ne peut exifter à part des fenfations qui l'excitent. [554, 555.] Il tiendra donc toujours à l'une ou à l'autre de ces fenfations, & quelquefois à toutes, puifqu'elles peuvent fe rappeller les unes les autres.

689. Ce fentiment naît de la comparaifon que l'Ame fait entre différentes fenfations. Lorfque la Statue n'avoit encore fenti que la rofe elle ne pouvoit faire aucune attention à la douceur de fon odeur. La douceur eft ici une qualité relative qui fuppofe une comparaifon entre deux ou plufieurs fenfations.

Ce n'eft qu'en comparant que l'Ame parvient à découvrir ce qu'il y a de propre & de com-

mun dans ſes ſenſations : & comparer c'eſt exercer ſon Attention. [328 , 361.]

L'ATTENTION s'applique donc à ce que les ſenſations ont de propre & à ce qu'elles ont de commun. Elle ſe modifie donc dans ce double rapport.

MAIS, ce n'eſt pas ſur les ſenſations mêmes que l'Attention ſe déploie ; c'eſt ſur les fibres appropriées aux ſenſations. [137.]

L'ATTENTION ſe déploie donc ſur les fibres ſenſibles dans un rapport à ce qu'elles ont de propre , & à ce qu'elles ont de commun.

LE propre des fibres eſt dans leur conſtitution particuliere ; mais, cette conſtitution peut renfermer des choſes qui ſe retrouvent dans des fibres d'eſpece différente ; l'application de l'Attention à ces choſes conſtitue cette ſorte d'abſtraction *univerſelle* qui a fait le ſujet de la queſtion que je me ſuis propoſée dans le paragr. 683.

JE ne m'étendrai pas davantage ſur les abſtractions *ſenſibles* que la Statue peut former : les principes que je viens d'expoſer pourront ſuffire à expliquer toutes les opérations de ce genre.

CHAPITRE XXIV.

Du bonheur & du malheur de la Statue.

Nouvelles considérations sur le Moi ou la Personealité.

Réflexions sur l'Ame des Bêtes & sur le Matérialisme.

De la personnalité des Animaux qui subissent des métamorphoses; & à cette occasion de l'Etat futur de l'Homme.

De la Personnalité des Animaux qui peuvent se multiplier de bouture.

690. DANS le point de vue où nous considérons notre Statue elle nous offre une espece fort singuliere de Contemplatif. Sa vie se borne à sentir des odeurs & à exercer ses Facultés sur ces odeurs. Et comme les fibres de l'Odorat sont trop délicates pour réagir sensiblement sur leurs objets & que ces objets sont eux-mêmes très-

ſubtils, l'Ame de notre Automate ne peut avoir aucun ſentiment de ce qui eſt hors d'elle. Sa vie eſt donc, pour ainſi dire, toute intérieure. Elle habite un monde idéal, dans lequel elle eſt heureuſe ou malheureuſe à ſa maniere.

691. Ell eſt heureuſe toutes les fois qu'elle ſent des odeurs qu'elle aime mieux ſentir que ne pas ſentir.

Elle eſt malheureuſe quand elle ſent des odeurs qu'elle aimeroit mieux ne pas ſentir que ſentir.

692. Mais le bonheur & le malheur ſont toujours relatifs à quelque ſituation antécédente dont on conſerve le ſouvenir. Un Etre qui n'éprouveroit jamais que des ſenſations deſagréables ſeroit toujours mal ſans jamais ſoupçonner qu'il pût être mieux. Son malheur ne ſeroit donc point augmenté par des comparaiſons à des ſituations heureuſes dont il n'auroit pas les idées. [347, 355.]

693. La Statue ne s'eſtimera donc jamais plus heureuſe, que lorſqu'après avoir long-tems éprouvé des ſenſations déſagréables, elle viendra enfin à en éprouver d'agréables : car outre le degré de plaiſir abſolu attaché à toute ſenſation

qui flatte, [351,] elle jouira encore du degré de plaiſir relatif attaché à la comparaiſon qu'elle fera entre ſa ſituation actuelle & ſa ſituation antécédente. [352.]

Par la raiſon des contraires, elle ne ſe croira jamais plus malheureuſe, que lorſqu'après avoir long-tems ſenti des odeurs agréables, elle viendra à en ſentir de déſagréables.

694. Si ces odeurs ſont toutes déſagréables au point de tendre également à offenſer l'Organe, la Statue préférera le paſſage d'une odeur à une autre odeur à la permanence dans la même ſenſation: c'eſt que toute impreſſion douloureuſe tend de ſa nature à déſunir les élémens des fibres & que cette tendance croît en raiſon de la durée. [344, 345.] Or, le degré du déplaiſir ou de la douleur dépend du degré de déſunion des élémens. [118, 546, 547, 548.]

Mais, les paſſages ſoulagent les fibres: car chaque odeur ayant ſes fibres propres, [85] chaque eſpece de fibres eſt ainſi moins tourmentée. L'Ame doit donc éprouver quelque ſoulagement en paſſant d'une ſenſation douloureuſe à une autre d'intenſité égale.

695. Plus nous avons multiplié les ſenſa-

tions de notre Statue & plus nous avons multiplié ſes plaiſirs & ſes peines.

Nous avons étendu ſon Etre. Son Moi s'étant approprié toutes les ſenſations, s'eſt, en quelque ſorte, multiplié avec elles. Elle a goûté l'exiſtence par un plus grand nombre d'organes. Plus ſes manieres d'ètre ont varié, plus elle a ſenti qu'elle étoit. Par rapport à lui-même un Etre ſentant n'exiſte qu'autant qu'il ſent : il exiſte donc d'autant plus qu'il ſent davantage. Il aime donc ſon exiſtence dans le rapport au nombre & à la qualité des ſenſations qui en compoſent la ſomme. Une ſenſation reproduite ou rappellée n'eſt jamais que la même ſenſation : elle n'étend donc pas l'exiſtence ; elle n'eſt que la même exiſtence reproduite. Mais, un Etre ſentant qui eſt en même tems actif, agit en conſéquence de ce qu'il ſent. Son activité ſe diverſifie donc comme ſes ſenſations. Et ſi un certain exercice de ſon Activité lui donne du plaiſir, il aimera d'autant plus ſon exiſtence, qu'il exercera plus ſouvent ſon Activité de cette maniere.

Cet Etre aimera donc à ſentir & à agir ; mais à ſentir & à agir agréablement. L'exiſ-

tence

tence ne ſera pour lui un bien qu'autant qu'il la préféreroit au néant s'il pouvoit choiſir.

696. L'EXISTENCE n'eſt donc point en ſoi un bien : elle n'eſt que la conſcience de ce que l'on ſent ou de ce que l'on fait. L'exiſtence n'eſt donc un bien que par ſes déterminations, & ces déterminations ſont les ſenſations & les actions.

697. AINSI, plus le nombre des déterminations préférables au néant l'emportera ſur celui des déterminations auxquelles le néant eſt préférable, & plus l'exiſtence ſera un bien. Je nomme ici *néant* la privation du ſentiment.

L'EXISTENCE ſeroit pour l'Etre dont je parle le ſouverain bien, ſi dans chacune de ſes déterminations particulieres elle étoit préférable au néant, & ſi toutes les déterminations priſes enſemble épuiſoient la capacité de ſentir & d'agir de cet Etre.

698. CETTE capacité tient à la nature du principe ſentant & actif, & au nombre, au tempérament & à la diverſité des Organes par leſquels il ſent & agit.

699. LE nombre & la diverſité des Orga-

nes multiplient les déterminations : (201, 386.) leur tempérament les rend plus ou moins propres à soutenir sans s'altérer l'impression continuée des Objets ou de l'Ame. (120, 121, 533.)

700. L'Action des Objets sur les organes met en exercice la capacité de sentir & d'agir. (494.) Plus cette action est diversifiée & plus les modifications de la Sensibilité & de l'Activité se multiplient.

701. Plus ces modifications se multiplient & plus l'Etre qui les éprouve sent qu'il existe. Il goûte l'existence par un plus grand nombre d'organes, comme je le disois il n'y a qu'un moment ; (695) il la sent sous plus de rapports. Son Moi se reproduit, en quelque sorte, sous un plus grand nombre de formes ; & parce qu'il sent toutes ces formes, parce qu'il a la conscience de tout ce qui se passe en lui, plus il se passe de choses en lui & de choses agréables, plus il se sent lui-même agréablement. Il est tout ce qu'il sent ; une odeur, une suite d'odeurs, une harmonie. Il a donc un sentiment plus vif de son Etre dans la variété que dans l'uniformité : mille fibres semblables ne produisent que le même sentiment : mille fibres

différentes produiſent mille ſentimens divers, qui ſont mille manieres d'être différentes que l'Ame diſtingue. Elle ſe ſent donc elle-même de mille manieres différentes; & tout cela va ſe réſoudre dans une ſorte d'*unité*, l'exiſtence.

Ceci, plus approfondi, nous conduiroit peut-être à quelque principe ſur l'origine du plaiſir attaché à l'*unité variée*. Je m'en ſuis beaucoup occupé dans le Chapitre XVII; mais je ſuis bien éloigné de m'être ſatisfait. Je voulois remonter aux principes premiers, & je crains de n'avoir atteint qu'aux principes ſecondaires. C'eſt à ceux qui ſont plus capables que moi de creuſer ce ſujet, à juger ſi j'en ai pouſſé l'analyſe aſſez loin.

702. La Statue goûte donc un très-grand plaiſir dans la ſucceſſion de cette multitude preſqu'infinie d'odeurs de toute eſpece qui affectent ſon odorat. Ce plaiſir s'eſt encore accrû par le ſentiment même de cet accroiſſement [355, 356.] La Statue a ſenti la chaîne de ſon exiſtence ſe prolonger. Elle en a parcouru les chaînons; elle les a comparés entr'eux. Elle a été ſucceſſivement tous ces chaînons & toutes les combinaiſons de ces chaînons qui ont pu lui être préſentes à la fois.

Sa Perſonnalité eſt devenue plus compoſée; parce que le Moi s'eſt approprié par la Réminiſcence un plus grand nombre de ſenſations. (113, 114.) Son *Eſſence perſonnelle* a reçu ſucceſſivement de nouvelles déterminations. (295.) Je ſens que cette propoſition exige que je la développe un peu plus.

703. Il y a deux manieres d'enviſager la *Perſonnalité* d'un Etre ſentant: on peut la conſidérer relativement au ſentiment qu'il en a lui-même, & relativement au jugement qu'en porteroit une Intelligence qui connoîtroit tout ce qui ſe paſſe dans cet Etre & dans tous ceux qui lui reſſemblent. Il eſt important de bien diſtinguer ces deux relations.

704. Toute idée qui n'eſt point préſente à l'Ame eſt nulle pour l'Ame, en eût-elle été affectée cent fois.

Mais, toute idée qui a été ſouvent préſente à l'Ame ne l'affecte pas comme une idée qui ne lui auroit jamais été préſente.

L'Idée qui a ſouvent affecté l'Ame excite en elle par ſa préſence le ſentiment de la Réminiſcence. L'idée qui ne lui a jamais été pré-

ſente excite en elle par ſa préſence le ſentiment de la nouveauté.

705. La Réminiſcence apprend donc à l'Ame qu'elle a déja été comme elle eſt ; mais l'Ame a la conſcience de toutes ſes manieres d'être : elle reconnoît donc que c'eſt elle-même qui a déja été comme elle eſt. Et voilà le ſentiment qu'a l'Etre ſentant de ſa propre Perſonnalité, de ſon Moi.

706. Le Moi s'identifie donc avec toutes les idées que l'Ame acquiert ſucceſſivement. Soit donc que la chaîne des idées ſe prolonge, ſoit qu'elle ſe reſſerre, le ſentiment du Moi demeure toujours le même dans l'Etre ſentant. Je ne dis pas qu'il y ſoit toujours accompagné du même degré de plaiſir ; je dis ſeulement qu'il eſt le même dans l'un & l'autre cas. Car comme l'Ame peut acquérir des idées, elle peut en perdre ; & le Moi ſe conſerve dans celles que la Mémoire a retenues. La perte totale de la Mémoire emporteroit donc la deſtruction de la *Perſonnalité.*

707. Ce qui différencie deux Ames de même eſpece c'eſt la nature, le nombre & la combinaiſon de leurs idées.

AINSI, l'Intelligence qui connoîtroit à fond ce qui se passeroit dans ces deux Ames, jugeroit par ces différens caracteres de leur Personnalité.

LES idées supposées les mêmes & semblablement combinées dans l'une & dans l'autre, s'il y en avoit seulement une de plus dans l'une que dans l'autre; cela suffiroit pour les différencier aux yeux de cette Intelligence. Elles seroient pour elle deux *Personnes* très-distinctes qu'elle ne confondroit jamais. Cette idée seroit donc ici la détermination *caractéristique* de la Personnalité.

708. MAIS, ces deux Ames ont chacune leur Cerveau : je suppose ces Cerveaux parfaitement semblables. Faisons passer une des Ames dans le Cerveau de l'autre & réciproquement. Je dis que le sentiment du Moi ou de la Personnalité ne changeroit point ni dans l'une ni dans l'autre. (706.) Il n'en sera pas de même à l'égard de l'Intelligence que nous avons supposée : la Personnalité changera pour elle : car la Personnalité d'un Etre *mixte* ne tient pas moins au Corps qu'à l'Ame; [21, 22] elle tient même plus au Corps qu'à l'Ame; puisque la Mémoire a son siege dans le Corps.

[57 & suiv. 636.] Or il se trouve dans un des Cerveaux une chose qui ne se trouve pas dans l'autre; je veux parler d'un faisceau de fibres qui a été ébranlé dans l'un & qui ne l'a pas été dans l'autre: Mais nous avons vu, Chap. VII, XX, XXI, XXII, XXIII, que les fibres sensibles reçoivent de nouvelles déterminations de l'action des Objets: par conséquent, l'état d'un faisceau qui a été ébranlé n'est pas précisément le même que celui d'un faisceau de même espece qui ne l'a point encore été. Cette différence qui nous paroîtroit bien légere, seroit très-caractéristique pour l'Intelligence que nous supposons; & elle suffiroit pour changer à ses yeux la Personnalité de ces deux Etres.

709. L'ACQUISITION ou la perte successive de différentes idées dans le même Etre ne le dénatureront pas aux yeux de cette Intelligence: elles ne feront que rendre sa Personnalité plus ou moins composée: car comme elle a une connoissance parfaite de tous les changemens qui arrivent à cet Etre, elle juge de son *Identité personnelle* par l'ensemble de ces changemens.

710. C'EST ainsi que nous jugeons nous-mêmes de l'Identité personnelle de nos semblables

713. Il en eſt encore de même du jugement que nous formons de la *Perſonnalité* des Animaux ſujets à des changemens analogues à ceux que l'Homme ſubit.

714. Mais il eſt une Claſſe très-nombreuſe d'Animaux qui n'arrivent à la vieilleſſe qu'après avoir paſſé par des métamorphoſes qui leur donnent ſucceſſivement des formes ſi différentes les unes des autres, que le même Individu, vu ſous ces diverſes formes, paroît autant d'Individus, je ne dis pas d'Eſpeces différentes, mais de Genres ou de Claſſes très-éloignés. Sous la forme natale l'Individu eſt un Ver rampant; ſous la ſeconde, une eſpece de *Môle* ſans parties diſtinctes, & preſque ſans mouvement; ſous la derniere il fend l'air d'un vol léger. Non ſeulement il prend de nouvelles formes; il acquiert encore de nouveaux Organes qui n'ont aucun rapport avec ceux dont il étoit pourvu dans ſon premier état. Ce changement ne ſe borne pas même aux Organes extérieurs; il s'étend encore aux parties intérieures, à tout le ſyſtême de la nutrition, de la circulation, de la reſpiration. Enfin, ſous ſa premiere forme l'Individu n'avoit point de ſexe: il en a un ſous la derniere.

Ses inclinations, ſes goûts, ſes procédés ne different pas moins dans ſes divers âges que ſes formes. Dans ſon premier état il broute la verdure; il tire de ſon ſein un fil brillant qu'il emploie à des ouvrages que le Naturaliſte admire. Dans ſon état moyen il ne prend & ne peut prendre aucune nourriture; il ne donne preſqu'aucun ſigne de vie. Enfin, ſous ſa derniere forme il ne broute & ne file plus; il pompe les ſucs les plus délicats des fleurs; & s'il lui reſte encore quelqu'induſtrie, c'eſt pour diſpoſer ſes œufs d'une maniere convenable aux Petits qui en doivent éclorre.

715. Si nous n'euſſions pas ſuivi l'Animal dans toutes ſes métamorphoſes, ſi, comme Svammerdam, nous n'euſſions pas découvert le Papillon ſous le maſque de Chenille, nous nous ſerions aſſurément mépris ſur l'*Identité* perſonnelle de l'Individu.

Mais quel ſentiment a-t-il lui-même de ſa propre Perſonnalité?

Cette queſtion ſuppoſe que les Bêtes ont une Ame; & j'avoue que cette ſuppoſition n'eſt pas démontrée; elle repoſe uniquement ſur ce principe, que des Organes ſemblables répondent

aux mêmes fins, & que des effets ſemblables procedent des mêmes cauſes.

Je ne nie point que l'on ne puiſſe expliquer méchaniquement les opérations des Brutes ; on peut conſulter là-deſſus les paragraphes 504, 505, 506. Je penſe pourtant que l'on conviendra ſans peine, que l'exiſtence de l'Ame des Brutes eſt au moins probable.

En admettant donc l'exiſtence de cette Ame au moins comme probable, je demande quel eſt le ſentiment qu'a de ſa propre Perſonnalité l'Individu que nous conſidérons.

716. La Chenille, douée d'une Ame, ſent ce qui ſe paſſe en elle, comme nous ſentons ce qui ſe paſſe en nous. (200.) Son Ame, comme la nôtre, immatérielle, eſt, comme la nôtre, capable de ſentiment, de volonté, d'action : car je ne vois pas qu'il ſoit plus conforme à la ſaine Philoſophie d'admettre la matérialité de l'Ame des Bêtes qu'il l'eſt d'admettre la prétendue matérialité de la nôtre. (509.) Si les Bêtes ont une Ame, cette Ame juge ou compare. [309] Le jugement eſt la perception du rapport ou de l'oppoſition qui eſt entre deux ou pluſieurs ſenſations. (284 & ſuiv.) Ces ſen-

ſations ſont donc préſentes à l'Ame : elle a encore préſent le ſentiment de leur rapport ou de leur oppoſition. Si le Moi qui apperçoit tout cela eſt étendu, la partie de ce Moi qui eſt affectée par l'une des ſenſations ne peut être la même que celle qui eſt affectée par l'autre : autrement comment le Moi diſtingueroit-il les deux ſenſations ? comment ne ſe confondroient-elles point ? J'en dis autant du ſentiment du rapport ou de l'oppoſition qui devroit auſſi affecter une autre partie du Moi. Comment donc pourroit-il s'approprier toutes ces choſes par un ſentiment un & ſimple, être le même Moi, la même Unité dans chaque ſenſation & dans toutes à la fois, dans le même inſtant indiviſible ? (2.)

Ceux qui, par un zele peu éclairé pour la Religion, ont combattu l'immatérialité de l'Ame des Bêtes, n'ont pas ſongé qu'ils donnoient ainſi atteinte au dogme de l'immatérialité de la nôtre. Ils leur ont refuſé toute Liberté, comme ſi la Liberté ſuppoſoit néceſſairement la *moralité*. (272.) Ils ont ſoutenu l'anéantiſſement de l'Ame des Bêtes, comme ſi le dogme de l'immortalité de notre Ame étoit lié à l'anéantiſſement de celle des Bêtes. Il ſeroit bien à deſirer qu'on n'eût jamais mêlé la Religion à

ce qui n'étoit point elle. On ne sçait ce qui lui a fait plus de mal ou des doutes du Scepticisme ou des assertions de la Théologie.

CEUX qui, par des motifs bien différens, ont accordé aux Bêtes un *Sens intérieur*, analogue aux Sens extérieurs, n'ont choqué que la Philosophie. Ils ont laissé penser que notre Ame pouvoit bien n'être aussi qu'un Sens intérieur. Le Sens intérieur est composé; l'Ame est simple. (2.) Mais, l'immortalité de notre Ame ne repose pas uniquement sur sa simplicité. DIEU pourroit accorder l'immortalité à une portion de Matiere, même très-composée, très-organisée. Mais, la simplicité de l'Ame la met hors de l'atteinte des Agens qui operent la destruction du Corps: il n'est donc pas impossible en soi qu'elle survive au Corps: il ne l'est point qu'elle soit anéantie par CELUI qui l'avoit unie au Corps. Il faut donc prouver qu'il ne veut pas l'anéantir; & ces preuves, la Religion les fournit. Un Matérialiste seroit donc bien peu avancé dans ses projets contre la Religion, quand il seroit parvenu à démontrer la matérialité de l'Ame: il faudroit encore qu'il démontrât la fausseté des faits qui établissent la vérité de la Religion; je ne dis pas seulement de la Religion *révélée*, je dis encore de la Religion *naturelle*; car l'U-

nivers eſt un fait qui ſuppoſe une Cauſe, & nous déduiſons du fait l'exiſtence & les Attributs de la Cauſe. (263, 305.) Or, parmi ces attributs il en eſt qui ſuppoſent la conſervation de l'Ame, quelle que ſoit ſa nature ou matérielle ou ſpirituelle.

Des Hommes qui aiment la Religion, parce qu'ils la connoiſſent, & qui la connoiſſent parce qu'ils l'ont approfondie, devroient ſe raſſurer ſur les efforts du Matérialiſme: leurs allarmes lui font un honneur qu'il ne mérite pas. Nous ſommes aſſez heureux pour que nos eſpérances ne repoſent pas ſur la baſe infiniment étroite d'un point de Métaphyſique. C'eſt mettre la pyramide ſur ſa pointe, que de faire dépendre la Religion de la queſtion abſtraite ſi l'Ame eſt Matiere ou Eſprit?

717. Si la Chenille ſent ce qui ſe paſſe en elle, elle ſe ſouvient auſſi de ce qui s'eſt paſſé en elle. Si elle ne s'en ſouvenoit point, comment la ſenſation d'un beſoin réveilleroit-elle dans l'Animal l'idée de ſatisfaire à ce beſoin & celle de l'objet qui peut le ſatisfaire? [355.) L'action prouve le deſir, & le deſir prouve le rappel de l'idée qui l'excite. [170. & ſuiv.]

718. La Chenille éprouve différentes ſenſations, & ſa Mémoire lui rappelle celles qu'elle a éprouvées. Elle compare ſes ſenſations. Elle ſent qu'elle eſt ou qu'elle n'eſt pas comme elle a été. Elle deſire ou craint d'être comme elle a été. Elle agit ſelon qu'elle deſire ou qu'elle craint. Elle deſire, craint, aime ou hait en conſéquence des ſenſations qui lui ſont préſentes par les Sens ou par la Mémoire. Son Moi s'identifiant avec toutes les modifications de la Senſibilité & de l'Activité, lie par la Réminiſcence le préſent au paſſé ; & cette *liaiſon* conſtitue le ſentiment qu'a l'Individu de ſa Perſonnalité. J'ai dit ailleurs [114] ma penſée ſur la Réminiſcence des Animaux.

719. L'Intelligence qui liroit dans cet Individu, jugeroit de ſa perſonnalité par les changemens qu'il éprouveroit & qu'il auroit éprouvés. Elle embraſſeroit à la fois & ceux qui ſurviendroient & qui ſeroient ſurvenus à toute l'habitude du Corps par la nutrition, par l'accroiſſement ; &c. & ceux qui ſurviendroient & qui ſeroient ſurvenus au Cerveau par l'action des Objets, par celle de l'Ame ; &c. (707, 708, 709.) Ces derniers ſeroient les ſeuls caractériſtiques.

720. A la vie active de Chenille ſuccede le repos preſqu'abſolu de la Chryſalide. [714.) Nouvelle forme, nouveau ſyſtême, nouveaux Organes; mais, ces Organes demandent un tems pour ſe fortifier, ſe perfectionner; & ce tems devoit être un tems de repos.

C'EST par un développement plus ou moins lent que la Nature amene tous les Etres à la perfection. Le Papillon exiſtoit avec toutes ſes parties eſſentielles ſous le maſque trompeur de Chenille. Les Organes de celle-ci ont pour derniere fin les Organes de celui-là. La Chenille eſt une eſpece d'œuf très-ſinguliere; un œuf animé; un œuf rampant, mangeant & filant, deſtiné à fomenter, à nourrir, à faire croître & à conſerver le petit Volatile caché dans ſon ſein.

SI l'on coupe les premieres jambes de la Chenille, le Papillon naîtra ſans jambes. Les jambes du Papillon étoient donc renfermées dans les premieres jambes de la Chenille. Le Cerveau du Papillon étoit de même logé dans les enveloppes écailleuſes de la tête de la Chenille. En rejettant l'enveloppe de Chenille, le Papillon n'a pas changé de Cerveau; encore moins

d'Ame : [*] mais, il acquiert ſous la nouvelle forme des Facultés qu'il n'avoit pas ſous la premiere. (714.) Les Organes qui ſont les inſtrumens de ces Facultés, commenceront à les mettre en exercice dès qu'ils auront acquis ſous le fourreau de Chryſalide le degré de conſiſtance qui leur eſt néceſſaire.

721. La Chryſalide eſt donc le Papillon emmailloté; mais qui a pris tout ſon accroiſſement. Les eſpeces de langes qui l'enveloppent retiennent toutes ſes parties dans la ſituation où elles doivent être pour acquérir la perfection propre à l'Eſpece. Elles l'acquierent par l'incorporation plus au moins lente & graduelle des ſucs que l'intérieur fournit, & par l'évaporation du ſuperflu.

Dans cet état l'Activité de l'Ame ne ſe déploie pas au dehors. Cet état peut être comparé à

(*) †† Cette correſpondance originelle des parties du Papillon avec celles de la Chenille eſt prouvée encore par d'autres obſervations tout auſſi directes; & il en réſulte bien clairement que le Papillon & la Chenille ne compoſent qu'une même Unité. Conſultez là-deſſus la Note du Chapitre XIV, Part. IX de la *Contemplation de la Nature.* Oeuvres: Tom. VIII. Ceux de mes Lecteurs qui ne ſont pas aſſez inſtruits des métamorphoſes des Inſectes pourront recourir à la Part. IX de la *Contemplation*, où elles ſont plus développées que je ne pouvois les développer ici.

celui du sommeil. Je ne déciderai donc pas que l'Activité de l'Ame ne se déploie pas au dedans. Elle peut avoir des songes par le rappel de quelques unes des sensations qu'elle a éprouvées sous la forme de Chenille : car si le Papillon n'a pas changé de Cerveau ; pourquoi les fibres de ce Cerveau qui ont été ébranlées par les Sens de Chenille ne conserveroient-elles pas une disposition à l'être encore par des impulsions intestines ? 183 & suiv. 663 & suiv.) Pourquoi ne se feroit-il point dans la Chrysalide de ces impulsions intestines, puisqu'il s'y fait une circulation ?

722. Enfin, le moment arrive où le Papillon, dégagé de l'enveloppe de Chrysalide, commence une nouvelle vie.

Sous la forme de chenille l'Insecte n'avoit que douze yeux : sous celle de Papillon il en a des milliers.

Sous la forme de Chenille l'Insecte avoit des dents & broutoit un aliment grossier ; sous celle de Papillon il a une trompe fine, & pompe le miel des fleurs.

Sous la forme de Chenille l'Insecte n'avoit point de sexe ; sous celle de Papillon il a un

ſexe, & goûte les plaiſirs de l'amour.

723. L'INSECTE acquiert donc ſous ſa derniere forme de nouvelles ſenſations & des ſenſations plus agréables & plus vives que celles qui l'affectoient ſous la premiere.

IL acquiert bien d'autres Organes, & par conſéquent bien d'autres ſenſations. Il ne faiſoit que ramper ſous ſa premiere forme; il marche & vole ſous la derniere. Il eſt donc de nouvelles ſenſations attachées à cette nouvelle maniere de ſe tranſporter d'un lieu dans un autre.

724. MAIS, ſi d'un côté l'Inſecte acquiert de nouveaux Organes; de l'autre, il perd ceux qui caractériſoient ſa premiere forme. L'action des Objets ceſſe donc de lui faire éprouver les ſenſations attachées à l'exercice de ces anciens Organes. Ses rapports aux Objets ont changé avec ſa forme. (201.) Mais, parce que l'Ame n'a pas changé de *ſiege*, (28, 29, 30, 720,) elle peut avoir le *ſouvenir* de quelques-unes des ſenſations de ſon premier état. Ce ſouvenir ſera d'autant plus vif, que l'Inſecte aura plus ſongé ſous la forme de Chryſalide, (721) & que ſes ſonges auront plus ſouvent roulé ſur telles ou telles ſenſations. Voyez le paragraphe 668. Or, quand l'Inſecte ne conſerveroit le ſouvenir que

d'une seule de ces sensations elle suffiroit pour lier le Moi de Papillon au Moi de Chenille. (706.)

C'est peut-être à l'aide de ce souvenir & des nouvelles sensations qui lui sont analogues que l'Insecte est conduit à déposer ses œufs sur des Plantes ou en des lieux convenables aux Petits qui en doivent éclorre. (714.)

725. Il peut y avoir une autre fin de la conservation de ce souvenir; c'est l'accroissement du bonheur qui résulte pour l'Individu du sentiment même de cet accroissement & ce sentiment suppose nécessairement une comparaison entre son dernier état & le premier. (355, 356.) Si l'Auteur de la Nature a voulu le plus grand bonheur de tous les Etres, Il a sans doute voulu aussi celui du Papillon.

726. L'Homme est-il réellement ce qu'il nous paroît être? L'Intelligence que nous supposions, (703) en jugeroit-elle comme nous? Ne seroit-il point à ses yeux ce qu'est la Chenille à ceux d'un Naturaliste instruit? La mort ne seroit-elle point pour lui une préparation à une sorte de métamorphose qui le feroit jouir d'une nouvelle Vie?

L'Amour de notre Etre nous porte à le sou-

haiter; la raiſon nous le rend probable; la RÉVÉLATION nous le perſuade.

727. ELLE ne ſe borne pas à établir l'Immortalité de notre Ame; elle nous enſeigne encore que cette Ame doit être unie un jour à un Corps *incorruptible & glorieux.*

SI j'ai bien raiſonné ſur l'Economie de notre Etre dans le cours de cet Ouvrage, j'ai prouvé qu'il n'eſt aucune de nos Facultés *ſpirituelles* dont l'exercice ne tienne à celui de nos Organes. Loin donc que mes principes ſoient oppoſés à la RÉVÉLATION, ils ſont merveilleuſement d'accord avec elle: car ſi notre Ame pouvoit exercer ſes Facultés ſans le ſecours d'un Corps; ſi la nature de notre Etre comportoit que nous puſſions ſans ce ſecours jouir du bonheur, concevroit-on pourquoi l'AUTEUR de la RÉVÉLATION qui eſt CELUI de notre Etre, auroit enſeigné aux Hommes le Dogme de la *Réſurrection*? Les Philoſophes qui, par je ne ſais quelle idée de perfection, veulent tout ramener à l'Ame, oublient que nous n'avons des idées que par l'intervention des Sens; & que nous n'avons des notions abſtraites que par l'intervention de ſignes qui tombent encore ſous les Sens. (17 & ſuiv. 22, 95, 223, 225, 226, 264.) Je

prieceux de mes Lecteurs qui pourroient être dans l'opinion dont je parle, de relire avec attention les paragraphes que je viens de citer. Je prie encore les Déiſtes qui aiment la vérité, de réfléchir ſur ces principes & de me dire ſi le Dogme de la réſurrection choque le moins du monde la bonne Philoſophie? J'attends un examen impartial de la droiture de leur Cœur & de la ſagacité de leur Eſprit.

728. Si la mort n'eſt pas le terme de la durée de notre Etre; ſi notre Ame doit être unie un jour à un autre Corps pour n'en être jamais ſéparée; il y a quelque probabilité que ce Corps exiſte déja en petit dans celui qu'elle habite actuellement.

729. Nous *ſerons jugés ſur le bien ou le mal que nous aurons fait étant dans notre Corps*; telle eſt la déclaration expreſſe de la RÉVÉLATION. Pour que nous puiſſons connoître la ſageſſe de ce jugement, il faut que nous puiſſions nous l'appliquer, il faut que nous ayions le ſouvenir du *bien* ou du *mal* que nous aurons fait étant *dans notre Corps*.

730. Nous ne pouvons avoir ce ſouvenir que de l'une ou de l'autre de ces trois manieres.

Ou par une action immédiate de DIEU sur notre Ame; je veux dire, par une *Révélation intérieure.*

Ou par la *création* d'un nouveau Corps, dont le *Cerveau* contiendroit des fibres propres à retracer à notre Ame ce *souvenir.*

Ou par une telle préordination, que notre Cerveau actuel en contînt un autre sur lequel il fit des impressions durables, & qui fût destiné à se développer dans une autre Vie.

731. Au reste, ce souvenir contribueroit à nous faire mieux goûter toute la plénitude du bonheur futur: car nous ne le sentirons jamais plus, que lorsque nous en jugerons par comparaison à notre état passé. [335, 336.]

Sans ce souvenir, ce ne seroit pas l'*Homme* qui ressusciteroit; mais ce seroit un Etre nouveau qui en prendroit la place. [114, 711.]

732. Cela posé; je vais partir d'un principe que le Théologien judicieux m'accordera sans peine, & que l'honnête Déiste m'accorde déja: c'est que DIEU ne multiplie pas les miracles sans nécessité.

733. S'IL nous eſt donc permis de raiſonner ſur les foibles idées que nous nous formons de la SAGESSE DIVINE ; nous penſerons qu'ELLE multiplieroit les miracles ſans néceſſité, ſi elle uſoit d'une Révélation intérieure ou ſi elle créoit un nouveau Corps pour nous conſerver notre Perſonnalité ; [730] tandis qu'elle auroit pu opérer cette conſervation par une *préordination phyſique*.

734. DE QUOI eſt-il queſtion ici ? de conſerver à l'Individu ſa Perſonnalité.

EN quoi conſiſte principalement cette Perſonnalité ? dans le ſouvenir de ce qui s'eſt paſſé en lui dans ſon premier état, dans ſon état d'*Homme terreſtre*. (114, 704, 705, 706.)

EN quoi conſiſte le *phyſique* de ce ſouvenir ? dans de certaines déterminations des fibres du Cerveau. (57 & ſuiv. 579, 613, 614, 636.)

735. IL ſemble donc que ſi je pouvois montrer comment ces déterminations influent dès à préſent ſur le Cerveau qui ſe développera un jour, (728, 730) je ferois rentrer la *réſurrection* dans l'ordre des événemens purement *naturels*.

Si cette propofition étonnoit quelques-uns de mes Lecteurs, je les fupplierois de ne point me juger fur fon feul énoncé; mais de vouloir bien rapprocher mes principes & m'accorder encore quelques momens d'attention.

736. Dans le Chapitre V, j'ai fait diverfes réflexions fur le *phyfique* de notre Etre, & en particulier fur le *Siege* de l'Ame. J'ai indiqué les raifons qui ont porté un grand Anatomifte à le placer dans le *Corps calleux*. (28, 29.) (*)

Mais, le Corps calleux qui tombe fous nos Sens n'eft pas, fans doute, l'Organe *immédiat* des opérations de notre Ame. Cet Organe eft probablement dans les dernieres ramifications des nerfs, dans ces ramifications qui échappent aux meilleurs Microfcopes. Nous fommes fi peu éclairés fur la ftructure intime des principaux troncs des nerfs, qu'il n'eft pas étonnant que nous le foyons moins encore fur celle du Corps calleux. Et je ne préfume pas que la diffection, aidée de tous les moyens que l'Anatomie moderne a inventés ou qu'elle inventera

(*) † †. Voyez fur l'opinion de cet Anatomifte la Note que j'ai ajoutée au § 29 : tout ce que je dis actuellement du *Corps calleux* doit donc être interprêté conformément à cette Note.

encore, puisse nous procurer sur ce point intéressant les lumieres que nous désirons.

737. Nous pouvons donc conjecturer avec quelque vraisemblance, que le Corps calleux qui nous est connu est, non le véritable *Siege* de l'Ame, mais une enveloppe de ce Siege, par laquelle il tient à tout le système nerveux, comme il tient par celui-ci à toute la Machine. (30, 31.)

738. On est aujourd'hui fort porté à penser que le fluide nerveux est d'une nature analogue à celle du feu ou du fluide électrique. J'ai dit quelque chose là dessus dans le paragraphe 31. [*] Je reprendrai ici une supposition que je n'ai fait qu'indiquer dans ce paragraphe & dans le paragraphe 68.

L'instantanéité des effets de la Sensibilité & de l'Activité prouve au moins la prodigieuse mobilité de l'Organe immédiat des opérations de notre Ame.

(*) † † Je renvoie sur-tout ici à la Note que j'ai ajoutée à ce parag. 31, & où j'ai exposé ma pensée sur la nature du fluide nerveux & sur son analogie avec le fluide électrique.

UNE conféquence très-nature lle de cett mobilité connue par l'expérience eft, que cette petite Machine doit être compofée d'une matiere très-fubtile.

NOUS ne connoiffons pas de matiere plus mobile, plus fubtile que celle du feu ou de l'éther des Philofophes modernes.

C'EST donc une conjecture qui n'eft pas dépourvue de probabilité, que l'Organe immédiat des opérations de notre Ame eft un compofé de matiere analogue à celle du feu ou de l'éther.

JE ne penfe pas que l'on trouve aucune difficulté à admettre que l'AUTEUR de notre Etre ait fait une Machine organique avec les élémens du feu, de l'éther ou de la lumiere. Mais, je ne décide point fi c'eft avec de tels élémens ou avec des élémens analogues. Je fais que DIEU a pu varier autant les élémens qu'IL a varié les Aggrégats qui réfultent de leur union. Il a même pu varier les élémens d'un Corps qui nous paroît fimple. Avant les admirables découvertes de NEWTON avoit-on foupçonné que la lumiere étoit un Corps très-compofé? La diffection hardie que ce Génie prodigieux a fu faire d'un rayon folaire a montré à l'Uni-

vers étonné, que ce rayon eſt un faiſceau de ſept rayons diverſement colorés & immuables, & que les élémens de chaque rayon ſont eſſentiellement différens des élémens de tous les autres.

Il me ſemble donc que je puis inférer de ces faits la poſſibilité que Dieu ait fait une Machine organique avec une matiere analogue à celle de la lumiere, & dont les élémens ſoient aſſez variés pour fournir à la compoſition d'un grand nombre de parties eſſentiellement différentes. On conçoit même aſſez comment la ſeule combinaiſon de quelques-uns de ces élémens a pu ſuffire à une telle compoſition.

Or, que la poſſibilité dont je parle ait été réduite en acte, c'eſt ce que l'inſtantanéité des effets paroît nous prouver, comme je le diſois au commencement de ce paragraphe.

739. Je conçois donc que c'eſt par cette petite Machine *éthérée*, que les Objets agiſſent ſur l'Ame & que l'Ame agit ſur ſon Corps.

Je ne chercherai point à deviner comment les Sens commuiquent avec cette petite Machine; ſi cette communication ſe fait uniquement par l'entremiſe du fluide nerveux, dont la nature paroît analogue à celle des élémens de

cette Machine ; (31) ou si cette communication s'opere par les extrémités solides des filets nerveux, dont l'assemblage compose les Organes des Sens. Au fond, il importe peu à mon but de décider cette question.

740. Ainsi, quelle que soit la maniere de cette communication, les fibres du Siege de l'Ame qui correspondent avec les Sens en reçoivent certaines déterminations qui constituent le physique de la Mémoire ou du souvenir. (57 & suiv. 579, 613, 614, 636.)

741. La mort rompt cette communication du Siege de l'Ame avec les sens & des sens avec le monde que nous connoissons.

Mais la nature du siege de l'Ame est telle, qu'elle peut le soustraire à l'action des causes qui operent la dissolution du Corps grossier.

742. Dans ce nouvel état l'Homme peut conserver son *Moi*, sa *Personnalité.* Son Ame demeure unie à une petite Machine dont quelques fibres ont retenu des déterminations plus ou moins durables.

Il peut se faire dans cette Machine des impulsions intestines d'où naîtront des songes qui

contribueront à fortifier les déterminations contractées dans le premier état. (183, & ſuiv. 663. & ſuiv. 668.) [*]

[*] †† LA RÉVÉLATION ne nous éclaire pas ſur l'état de l'Ame après la mort; mais elle compare fréquemment la mort au ſommeil; & l'on peut dire qu'elle laiſſe à cet égard un libre cours à nos conjectures; ſans doute, par une ſuite de cette SAGESSE profonde, dont elle émane. On pourroit même préſumer avec fondement, que l'état dont il s'agit, eſt ſi différent de celui où nous ſommes actuellement, qu'il n'auroit pas été poſſible de nous en donner des idées claires, ſans changer notre Conſtitution actuelle. Il en eſt de même de cet état glorieux que la RÉVÉLATION nous annonce, & qu'elle nous repréſente par des images priſes des choſes terreſtres; & qu'on ſent bien qui ne ſont pas cet état.

On peut former trois hypotheſes ſur la vie *intermédiaire* ou *moyenne*; je nomme ainſi cet état où l'Ame doit demeurer entre la mort & la réſurrection.

La premiere hypotheſe eſt celle à laquelle les Ecritures ſemblent nous conduire; je veux dire celle d'une ſorte de ſommeil profond pendant lequel l'Ame ne ſent & ne penſe point. Et comme le tems n'eſt rien pour l'Ame, ſéparé de la ſucceſſion de ſes idées, il s'en ſuivroit que tout le tems qui doit s'écouler de la mort à la réſurrection, fût-il de pluſieurs milliers d'années ou même de ſiecles, ne ſera pour l'Ame qu'un inſtant indiviſible.

LA ſeconde hypotheſe eſt celle qui admet que l'Ame aura des ſonges plus ou moins fréquens & plus ou moins liés pendant le cours de la vie intermédiaire.

LA troiſieme hypotheſe accorde plus à l'Ame, & fait de

743. La marche de la Nature ne se fait point par sauts. Elle prépare de loin & dans une obscurité impénétrable les Productions qu'elle expose ensuite au grand jour. Si elle a placé dans la Chenille le Germe du Papillon, [720] dans la Graine, le Germe de la Plante qui en doit naître; pourquoi n'auroit-elle pu placer dans le Corps humain le Germe d'un Corps qui lui succédera?

la vie intermédiaire une vie active, une veille continuelle pendant laquelle l'Ame pourra continuer à exercer ses Facultés & même à les perfectionner. Le Corps éthéré auquel elle ne cesse point d'être unie, dégagé des liens du Corps grossier, pourra lui fournir des perceptions d'un nouvel ordre, qui, combinées avec les idées qu'elle aura acquises dans la vie terrestre, donneront un nouvel essor à son Activité.

Je me borne à indiquer ces trois hypotheses, & je ne veux ni les discuter ni me déterminer pour l'une à l'exclusion des autres : mais si je faisois un choix, mon Lecteur présume apparemment que ce seroit celui qu'il feroit lui-même; car il voudroit, sans doute, ne laisser aucun vuide dans la scene de l'Humanité & lier l'état terrestre ou l'enfance de l'Homme à l'état de perfection par un état mitoyen plus relevé, qui seroit une autre sorte de préparation à cet état beaucoup plus relevé encore, le plus grand objet de ses desirs & le plus puissant mobile de son Etre.

Mais la curiosité du vrai Philosophe n'est point inquiete, bien moins encore téméraire; c'est qu'elle est toujours raisonnée. Il ne se tourmente donc point à pénétrer ce qui est

Il

Il est donc possible que le siege de l'Ame renferme actuellement le Germe de ce Corps *incorruptible* & *glorieux* dont parle la Révélation. Il est même probable qu'il le renferme ; car il est au moins probable que DIEU ne fait des exceptions aux Loix de la Nature que lorsque les Causes secondes ne peuvent suffire par elles-mêmes à remplir les vues de sa Sagesse.

La Révélation elle-même paroît nous acheminer à l'idée que je propose sur le Siege de l'Ame, par la comparaison si belle & si philosophique du *Grain semé en terre.* Il semble

caché à son état présent, & il renonce sans peine à le connoître. Il sait qu'il doit mourir ; mais il sait aussi qu'il a été créé pour le bonheur & pour un bonheur durable. La mort ne l'effraie donc point, parce qu'il la regarde comme une préparation nécessaire à ce bonheur. Il est fort tranquille sur l'état qui doit la suivre immédiatement, persuadé que cette Sagesse adorable qui brille par-tout avec tant d'éclat a tout arrangé pour le plus grand bien de ses Créatures dans le tems & dans l'éternité. La bonne Parole du Maitre lui suffit, & il ne se met point en peine de la maniere dont elle s'exécutera. Si néammoins il lui arrive quelquefois de former là-dessus des conjectures, ce n'est que pour exercer son Entendement sur un sujet dont il aime à s'occuper, & pour tenter de le faire goûter à des Hommes qui le méconnoissent, en essayant de le rappeller à des principes que la Nature ne paroît pas désavouer.

qu'elle veuille nous rappeller par-là aux Loix générales & nous insinuer que la *résurrection* ne sera que l'effet de ces Loix. L'Homme est ce *Grain* semé sur la Terre : l'*Enveloppe* du Grain périt, & de son intérieur sort une *Plante* bien différente de cette enveloppe, & qui fructifiera dans l'Éternité.

744. La Révélation nous déclare que l'*estomac sera détruit*, que la distinction de *sexes sera abolie* & que le *Corruptible revêtira l'incorruptibilité.*

La destruction de l'estomac emporte celle de tous les visceres & de tous les organes qui tiennent aux fonctions de l'estomac ou qui les supposent.

L'abolition des sexes suppose de même l'abolition de toutes les parties qui tiennent à la distinction de sexes.,

L'Incorruptibilité du nouveau Corps indique, comme le déclare encore la Révélation, que la *chair & le sang* n'entreront point dans sa composition.

745. Le siege de l'Ame renferme donc en

petit un *Corps humain* bien différent de celui que nous connoiſſons. Toutes les parties de notre Corps actuel ſont en rapport les unes avec les autres, toutes ſont ſi étroitement liées entr'elles qu'une ſeule ne peut être détruite ſans que quelques autres en ſouffrent. Que ſera-c donc quand on retranchera de notre Corps l'eſtomac & tous les viſceres qui s'y rapportent? Que ſera-ce encore quand notre Corps ne ſera plus formé de chairs & que les liqueurs qui circuleront dans ſes vaiſſeaux ne ſeront plus du ſang? &c.

746. NOTRE Corps actuel a un rapport direct au Monde que nous habitons : celui que eſt renfermé en petit dans le ſiege de l'Ame a un rapport direct au Monde que nous habiterons un jour.

LE ſiege de l'Ame renferme donc des Organes qui ne doivent point ſe développer ſur la terre : il en renferme d'autres qui exercent dès ici-bas leurs fonctions ; ce ſont ceux qui correſpondent à nos Sens actuels. [737, 738.] La petiteſſe preſqu'infinie que ces Organes ſuppoſent n'eſt pas une objection : la Nature travaille auſſi en petit qu'elle veut ou plutôt le

grand & le petit ne sont rien par rapport à elle.

747. Les phénomenes de la Sensibilité & de l'Activité nous ont conduit comme par voie de conséquence naturelle à conjecturer que le siege de l'Ame est formé d'une matiere analogue à celle du feu ou de la lumiere. (31, 738.) Les parties de cette petite Machine qui ont été préparées pour la Vie à venir & qui n'exercent point ici bas leurs fonctions, sont donc formées de la même matiere.

De toutes les matieres qui nous sont connues celles qui sont semblables ou analogues au feu ou à la lumiere sont les plus inaltérables, les plus incorruptibles.

Le *Corruptible revêtira* donc ainsi l'*incorruptibilité*. (744.) Ce petit Corps caché dans le siege de l'Ame est ce Corps *spirituel* que la Révélation oppose au Corps *animal* qui n'en est que l'Enveloppe.

748. Et si, comme le pensent de grands Physiciens d'après des expériences qui paroissent bien faites, le feu ou la lumiere n'ont point de pesanteur, le Corps *glorieux* que nous devons

revêtir n'en aura point non plus. Nous pourrons donc nous transporter au gré de notre Volonté dans différens points de l'Espace, & peut-être avec une vîtesse égale à celle de la lumiere.

749. Si notre Corps actuel n'exigeoit pas des réparations que les alimens lui procurent, il suffiroit que le mouvement eût été une fois imprimé à la Machine, pour qu'elle continuât par elle-même ses opérations.

La maniere dont la Révélation s'exprime indique assez que le Corps qu'elle nomme *spirituel*, n'exigera pas de semblables réparations. Et la Raison conçoit sans peine qu'une Machine formée d'une matiere inaltérable, incorruptible, peut se conserver par les seules Forces de sa méchanique.

750. Enfin, la Révélation nous parle d'un jour où ceux qui seront vivans seront *transformés*, & où ceux qui seront morts *ressusciteront*. Elle ajoute que cela se fera *en un clin d'œil*.

J'ai à montrer ici comment on peut concevoir que s'opérera le développement de ce petit Corps caché dans le Siege de l'Ame ou ce qui

revient au même, comment s'opérera la *résurrection.*

751. UNE saine Philosophie nous apprend à penser qu'il n'est point dans la Nature de vraie *génération*; mais, que les Corps qui nous paroissent être *engendrés*, ne sont que *se développer*, parce qu'ils existoient déja tout formés en petit dans des *Germes.*

L'ACTION de la liqueur séminale a pour fin de commencer ce développement. C'est par les rapports que l'AUTEUR de la Nature a établis entre cette liqueur & les Organes du Germe, que celui-ci reçoit le principe d'un mouvement dont la durée est celle de la Vie. (*) J'exposerai cela plus au long dans un Ouvrage que je publierai bientôt. (**)

752. LA *résurrection* pourroit donc n'être en quelque sorte qu'une seconde *génération.* Les rapports que l'AUTEUR de la Nature a établis entre la iqueur séminale le & Germe *animal*, IL peut les

(*) †† Voyez l'*Essai de Psychologie*, *Princ. Philos.* Part. VII. Chap. XI, XII, XIII.

(**) †† IL s'agissoit ici des *Considérations sur les Corps organisés* qui parurent deux ans après l'*Essai analytique.*

avoir établis entre le Germe *ſpirituel* & la matiere deſtinée à en procurer le développement.

C'EST par ſon analogie avec le Germe animal que la liqueur ſéminale en opere les premiers développemens.

LE Germe ſpirituel pourra donc auſſi ſe développer par l'action d'une matiere qui lui ſera analogue.

SI ce Germe eſt d'une nature analogue à celle du feu ou de la lumiere, (738) ce ſera donc une matiere analogue au feu ou à la lumiere qui opérera ſon développement.

753. LA même matiere pourra opérer la deſtruction du Corps *animal*, & par-là l'eſpece de *transformation* des *Vivans* qu'annonce expreſſément la RÉVÉLATION. (750.)

754. ELLE ajoute que cela ſe fera *en un clin d'œil:* cette expreſſion déſigne un développement prodigieuſement accéléré, un changement incomparablement plus prompt que tous ceux que nous obſervons aujourd'hui dans la Nature.

MAIS ceci rentre pourtant encore ſous l'em-

pire des Loix de la Nature : car le tems qu'un Corps met à se développer est en raison composée de la facilité qu'ont ses Parties à s'étendre en tout sens & de l'énergie de la matiere qui fait effort pour les étendre en tout sens.

Si le Germe du Corps *spirituel* est d'une nature semblable ou analogue à celle du feu ou de la lumiere ; (738) si une matiere semblable ou analogue à celle du feu ou de la lumiere doit opérer son développement, (752) on comprend par la vitesse que l'on connoît à la lumiere, quelle sera la rapidité de ce développement. (*)

Ceux qui sont assez heureusement nés pour croire à la Révélation me sauront gré de ces détails : le Déiste qui la combat conviendra au moins qu'elle ne se refuse pas aux idées philosophiques. L'explication que je viens de hazarder d'un de ses principaux Dogmes peut lui

(*) †† On peut voir dans la *Palingénésie philosophique* un essai d'application de ces idées à tous les Etres vivans de notre Planete ; car pourquoi nous refuserions-nous à la douce satisfaction de penser que la Souveraine Bonté a fait le plus d'Heureux qu'il est possible ? J'ai donc tâché de rendre probable la restitution future de tous les Etres sentans ; mais j'ai montré en même tems que cette opinion un peu hardie ne sauroit intéresser la Foi.

faire juger de celles dont les autres Dogmes ſeroient ſuſceptibles s'ils étoient mieux entendus. J'ai regret qu'on ſe hâte de rejetter une Doctrine ſi conſolante avant que de l'avoir aſſez approfondie. [Voyez la fin du paragr. *676.*)

755. DANS le Corps de l'Homme & dans celui de la plûpart des Animaux, les Parties eſſentielles à la vie ſont organiſées & arrangées de maniere qu'elles ne peuvent être ſéparées du Tout ſans en entraîner la deſtruction.

DANS le Corps de diverſes Eſpeces d'Animaux, comme dans celui des Plantes, les Parties eſſentielles à la vie ſont organiſées & diſtribuées de façon que lorſqu'on coupe l'Animal ou la Plante par morceaux chaque morceau conſerve une vie qui lui eſt propre, & reproduit toutes les Parties qui lui manquoient pour être un Tout ſemblable à celui qu'il compoſoit auparavant.

QUE devient donc le *Moi* ou la *Perſonnalité* dans un animal dont il ſemble que nous puiſſions à notre gré multiplier le Moi en le coupant par morceaux ?

756. DANS l'Animal entier l'Ame préſide à tous les mouvemens de la Machine. Les divers

procédés par lesquels il satisfait à ses besoins sont les effets naturels des sensations dont son Ame est affectée & des rapports de ces sensations avec la constitution méchanique de l'Animal. [268.] Son Ame est présente à son Cerveau d'une maniere que nous ne pouvons pas plus définir que nous ne pouvons définir celle dont notre Ame est présente au sien. [27.]

757. On ne pensera pas qu'on divise l'Ame quand on partage l'Animal en deux, trois ou quatre portions. L'Ame qui gouvernoit le Corps entier demeure dans la portion qui conserve la Tète. Elle préside aux mouvemens de cette portion, comme elle présidoit auparavant aux mouvemens de toutes les portions réunies dans un seul Corps.

Le Moi ou la Personnalité de l'Animal se conserve donc dans cette portion. J'ai fait voir que le sentiment de la Personnalité dépend du souvenir qu'a l'Ame des sensations qui l'ont affectée, & de la comparaison qu'elle en fait avec celles qui l'affectent actuellement. [702 & suiv.] Or, ce souvenir a son siege dans le Cerveau. [Chap. VII, XX, XXI, XXII, XXIII.] La portion de l'Animal à laquelle est demeurée la Tête est donc celle où subsiste la Personnalité; car l'opération qui a divisé l'Animal n'a rapport

aucun changement à la diſpoſition du Cerveau. Il en a été de cette opération comme de l'amputation d'un membre.

758. MAIS, comment les autres portions acquierent-elles une Ame ? Avant que de tâcher à le découvrir, il faut tâcher de découvrir comment elles acquierent une Tête, un Cerveau & tout ce qui leur manque pour être des Touts ſemblables à celui dont elles ont été des portions (755.)

759. UN Philoſophe qui ſent qu'il ne ſauroit expliquer méchaniquement la formation d'un Organe, renonce à expliquer méchaniquement la formation d'une Plante ou d'un Animal.

IL admet donc que toutes les Parties de la Plante ou de l'Animal préexiſtoient en petit dans un *Germe*, & que leur production apparente eſt due à un ſimple développement.

760. NOUS admettrons donc que dans les portions de l'Animal que nous avons diviſé, il eſt des *Germes* d'Animaux ſemblables, qui n'attendoient que cette opération pour commencer à ſe développer. C'eſt ainſi qu'en étêtant

un Arbre ou en coupant une branche on donne lieu au développement de divers boutons, qui sans cette opération ne se seroient point développés. Les sucs qui auroient été employés à nourrir les parties qu'on a retranchées, sont détournés par ce moyen vers ces boutons, qu'ils étendent en tout sens.

J'ai essayé de répandre quelque jour sur ce sujet intéressant dans un Ouvrage que je composai il y a dix ou douze ans, & que j'avois différé jusqu'ici à publier, mais que je publierai enfin sur l'invitation d'un grand Homme avec lequel j'ai l'avantage d'être en relation. On y verra le système des *Germes* plus approfondi qu'il ne l'avoit encore été, & une comparaison de ce système avec celui qu'un Physicien célebre a tâché de lui substituer. [*]

(*) † †. Je parlois ici de cet Ecrit sur les Corps organisés que j'avois composé dans ma jeunesse, & qui forme les huit premiers Chapitres des *Considérations* que je publiai pour la premiere fois en 1762. Je l'avois envoyé en manuscrit à feu mon illustre Ami, M. de Haller, & l'avois soumis à son jugement. En me le renvoyant, il m'invita obligeamment à le mettre au jour. Je ne pus néanmoins me résoudre à le publier tel qu'il étoit : je devois le perfectionner en y ajoutant les belles découvertes de M. de Haller lui-même sur le Poulet & bien des observations qui ne m'étoient pas connues

761. C'EST donc par le développement des Germes contenus dans chaque portion de l'Animal, que chaque portion séparée du Tout, devient elle-même un Animal complet.

762. SI les Animaux sont contenus originairement dans des Germes, il y a bien de l'apparence que ces Germes renferment avec les paties essentielles de l'Animal, l'*Ame* qui doit y devenir le principe du sentiment & de l'action. Car je ne pense pas qu'il fût bien philosophique d'admettre que DIEU n'envoie l'Ame dans le Germe, que lorsqu'il s'est développé jusqu'à

lorsque je me livrois à mes premieres méditations sur l'Origine des Etres vivans. Tout cela & diverses ceonséquences que j'en déduisois formerent peu-à-peu un Ouvrage beaucoup plus considérable que le premier, & où je traitois plus à fond la grande matiere de la Reproduction des Etres vivans. C'est ce que j'exposai plus en détail dans la Préface. Je remaniai deux ans après la même matiere dans la *Contemplation de la Nature*, & en 1769 dans la *Palingénésie*. J'y suis revenu encore dans mes Mémoires sur les admirables reproductions de la Salamandre aquatique & dans mes Notes additionnelles sur les *Considérations* (*Oeuvres* T V & VI.) & dans celles sur la *Contemplation* : (*ibid.* T. VII, VIII, IX.) Les faits aussi nouveaux qu'importans que j'y ai rassemblés concourent tous à établir cette préexistence des Germes qui m'avoit toujours paru si probable & qui avoit servi de base à mes premieres méditations.

un certain point. On ſent aſſez l'inutilité d'une pareille ſuppoſition.

763. TANDIS que le Germe ne ſe développe point encore, il n'a point proprement de vie. Ses Organes ſont ſans fonctions; ſon Ame ſans idées. Toutes ſes Facultés corporelles & ſenſitives ne ſont en lui que de ſimples puiſſances. [178, 478, 494, 512.]

764. AINSI, il n'y a point de *Perſonnalité* dans les portions de l'Animal qui n'ont point encore commencé à ſe compléter.

LES mouvemens, en apparence ſpontanés, que ſe donnent ces portions dans certaines circonſtances, ſont l'effet d'une ſimple méchanique. Ils peuvent être comparés à ceux que ſe donne le cœur de la Vipere ſéparé de ſes vaiſſeaux.

765. LORSQUE le nouveau Cerveau s'eſt développé dans un certain degré, il peut commencer à tranſmettre à l'Ame les impreſſions qu'il reçoit du dehors; & la vie ſenſitive commence.

766. CES impreſſions ne peuvent ſe lier à

celles qui avoient affecté le Cerveau de l'Animal avant ſa diviſion. Celles-ci ont leur ſiege dans la partie antérieure de l'Animal, dans la portion à laquelle la Tête eſt demeurée. Ce n'eſt que dans cette portion que l'Identité perſonnelle ſubſiſte. (757.) Or, cette portion n'a plus de communication avec les autres.

767. Les portions qui ont achevé de reproduire une tête ſont donc réellement de nouveaux Individus, de nouvelles *Perſonnes*. Ce ſont des Animaux auſſi diſtincts de celui dont elles faiſoient auparavant partie, que les Petits d'un Animal ſont diſtincts de cet Animal.

768. Il eſt un cas où le même Individu paroît avoir à la fois pluſieurs volontés. C'eſt celui où on eſt parvenu à lui donner deux ou pluſieurs Têtes. (*) On a vu la même choſe dans quelques Monſtres.

L'existence. de deux ou de pluſieurs Cerveaux diſtincts ſur le même tronc produit deux ou pluſieurs Individualités perſonnelles entées ſur un tronc commun.

(*) Voyez mon *Traité d'Inſectologie*, Partie II. obſ. XX. *Oeuvres* Tom. I.

769. QUAND on met bout à bout les portions de différens *Polypes*, elles se greffent les unes aux autres & ne composent plus qu'un même Tout Organique. (*)

DANS ce cas, ou il se forme une nouvelle *Personne* par le développement d'un nouveau Cerveau ; ou la Personnalité subsiste dans la premiere portion, dans la portion antérieure que je suppose avoir conservé la Tête. (764, 766.) (**)

(*) Voyez les beaux *Mémoires* de M. TREMBLEY.

(**) †† CES idées sur la métaphysique des Animaux qui peuvent être multipliés de bouture me paroissent assez claires : on les trouvera plus développées dans le Chapitre III de la Part. II des *Considérations sur les Corps organisés. Oeuvres* Tom. VI. Pour parvenir à se former des notions philosophiques sur ce sujet ténébreux, il falloit commencer par s'occuper de la Théorie des Germes ou de l'Origine des Etres vivans. La préexistence des Germes conduisoit naturellement à la préexistence des Ames, & je ne pouvois manquer de suivre cette route que la Nature elle-même me traçoit.



CHAPITRE

CHAPITRE XXV.

De ce qui arriveroit à une Ame qui transmigreroit dans le Cerveau de la Statue.

De l'activité & de l'étendue du desir.

De l'état de la Statue dans la supposition qu'elle peut se procurer les Objets de ses sensations.

Principe général des opérations des Bêtes.

Réflexions sur ces opérations.

Considérations sur l'échelle de la sensibilité & sur la réalité des Objets de nos sensations.

De la méchanique qui lie nos idées entr'elles & à leurs signes, & des effets de cette liaison.

Du physique de la Composition en matiere d'Ouvrages d'Esprit.

770. NOTRE Statue est donc devenue une *Personne* assez composée, par l'acquisition de ce

grand nombre de ſenſations qui l'ont affectée ſucceſſivement.

UNE Ame humaine qui ſeroit placée dans le Cerveau de la Statue, y éprouveroit préciſément les même choſes qu'y éprouve l'Ame de celle-ci. La Réminiſcence, la Mémoire, l'Imagination, &c. ſeroient les mêmes pour cette Ame que pour celle de l'Automate. Car tout cela tient aux déterminations que les fibres du Cerveau ont contractées; & ces déterminations ſont abſolument indépendantes de l'Ame. Les ſentimens qu'elle éprouve ſont toujours relatifs à l'eſpece, au mouvement & à l'état des fibres qui les lui font éprouver. C'eſt un effet néceſſaire de l'Union des deux Subſtances, qu'à un certain mouvement de telle ou de telle eſpece de fibre réponde dans l'Ame tel ou tel ſentiment.

771. AINSI, quand toutes les Ames ſeroient exactement ſemblables, il ſuffiroit que DIEU eût varié les Cerveaux, pour varier toutes les Ames. Si l'Ame d'un Huron eût pu hériter du Cerveau de MONTESQUIEU, MONTESQUIEU créeroit encore. [120, 121.] [*]

(*) †† IL faut modifier ce que je dis ici de l'Ame d'un Hu-

772. Une des modifications de l'Activité qui se reproduisent le plus fréquemment dans un Etre *sentant* est le Desir. Comme il est subordonné à la connoissance, plus on connoit, plus on desire. [49, 170 & suiv. 402, 404, 462 & suiv.] La Statue desire donc plus à présent qu'elle ne desiroit lorsqu'elle n'avoit encore éprouvé que deux à trois sensations.

ron, par ce que j'ai exposé sur l'Activité des Ames en général dans la Note sur le §. 575. Remarquez d'ailleurs que je n'affirme point que toutes les Ames humaines soient précisément semblables; je dis seulement que quand elles le seroient, il suffiroit que les Corps organisés auxquels elles sont unies eussent été variés, pour qu'il en résultât des différences relatives entre les Ames. Et quand je parle des variétés qui peuvent se rencontrer dans les Corps, je n'entends pas simplement celles qui dérivent immédiatement de la génération; j'entends encore toutes celles qui dérivent de cette multitude de causes extérieures qui agissent sans cesse sur le Corps & qui modifient plus ou moins les solides & les fluides & en particulier le Cerveau. Tels sont, par exemple, le climat, les nourritures, le genre de vie, l'éducation; &c.

Il faut encore faire attention au mot *hériter*, que j'avois employé dans le paragr. 771 pour désigner toutes les déterminations naturelles & acquises du Cerveau que je prenois pour exemple, & considérer qu'en vertu des Loix de l'*Union* l'Ame est toujours modifiée dans un rapport direct aux mouvement des fibres sensibles ou aux déterminations qu'elles ont contractées.

773. Supposons maintenant que la Statue pût se procurer les objets des sensations qui lui plaisent le plus : les mouvemens qu'elle se donneroit pour y parvenir seroient en raison composée de l'espece & de la vivacité des sensations & de la structure des parties qui exécuteroient ces mouvemens.

L'Activité que l'Ame déploie sur ses membres est modifiée par la disposition des membres à exécuter certains mouvemens ; & cette disposition résulte de leur organisation. La main n'agit pas comme le pied : mais la privation de la main peut déterminer l'Ame à déployer son Activité sur le pied de maniere à lui faire contracter l'habitude de divers mouvemens qui imitent ceux de la main. Ce cas revient à celui de la privation d'un sens qui tourne à l'avantage d'un autre. [680.]

774. Ce que je viens de dire sur les mouvemens que se donneroit la Statue pour satisfaire à ses besoins fournit un principe général pour expliquer toutes les opérations des Brutes. L'Auteur de l'*Essai de Psychologie* a mis ce principe dans un assez grand jour. [*] Il n'a pas

(*) † *Essai de Psychol.* sixieme Part. des *Principes Phi-*

tout réduit au pur méchanisme, il n'a pas donné aux Bêtes un *Sens intérieur*, qui n'est au fond qu'une Ame matérielle; [716] il ne leur a pas attribué l'Intelligence, qui n'appartient qu'à un Etre qui a des notions: (229, 230, 309:) il a subordonné en elles les mouvemens de la Machine à la Sensibilité & à l'Activité d'une Ame immatérielle; & ces opérations qui nous étonnent, il les a fait dépendre de la construction particuliere de la Machine à laquelle cette Ame est unie. Il a rendu tout cela mieux que je ne le saurois faire dans le passage suivant.*]

„ L'ACTUALITÉ des sensations & le degré „ de leur intensité décident des mouvemens de „ l'Animal. Il se plait dans l'exercice de ses „ Organes & dans un certain exercice. Ce plai- „ sir est ordinairement fondé sur un besoin „ ce besoin l'est sur la Machine. De là résul- „ tent des opérations que le Peuple admire & „ que le Philosophe observe. „ &c.

775. QUAND on aura bien approfondi ce que l'on exprime par le terme assez obscur d'*Ins-*

losophiques, Chap. I, II, III, &c. Voyez en paricul ier le Chap. VII.

(*) *Ibid.* Chapitre VII.

tinct, (268) je crois que l'on en reviendra au ſentiment de cet Auteur. Les exemples qu'il rapporte pour le confirmer ſont ſenſibles. J'en lajouterai ici un autre pour mieux éclaircir encore ſa penſée & la mienne.

On dit; l'Araignée tend une toile pour prendre des Mouches : il ſeroit plus exact de dire; l'Araignée prend des Mouches parce qu'elle tend une toile. L'Araignée n'a pas l'idée innée de la Mouche. Elle ne prévoit pas qu'elle tombera dans ce piege. L'Araignée ne connoît pas les rapports de ſon tiſſu au vol & à la force des muſcles de la Mouche. L'Araignée tend une toile pour ſatisfaire à un beſoin. Ce beſoin eſt celui d'évacuer la matiere ſoyeuſe que ſes inteſtins renferment. Ce beſoin eſt, ſans doute, accompagné de plaiſir : par-tout la nature a lié le plaiſir au beſoin. La forme & la ſtructure du tiſſu ſont les réſultats naturels de l'*organiſation* de l'Inſecte. Son Corps eſt le Métier qui exécute l'ouvrage. Mais l'Ame ſent les mouvemens de ce Métier, & elle ſe plaît à ces mouvemens. L'Intelligence qui connoîtroit à fond la méchanique de l'Araignée verroit dans cette méchanique la raiſon des rayons & des polygones de la toile. Ainſi en ſatisfaiſant au beſoin de filer, l'Araignée pourvoit, ſans y ſonger, à ſa ſubſiſtance.

776. Lors donc que nous voyons un Animal occupé à la construction d'un ouvrage, ce n'est pas de la fin que nous découvrons dans l'ouvrage qu'il faut partir pour trouver le motif qui détermine l'Animal à le construire. La notion abstraite de fin n'entre pas dans la tête d'un Animal. (309.) Il ne se propose pas, comme nous, un but, & ne choisit pas comme nous, les moyens les plus propres pour y parvenir. Il ne prévoit pas qu'il se trouvera un jour dans des circonstances qui lui rendront son travail utile ou même nécessaire. Nous ne prévoyons nous-mêmes, que parce que l'expérience du passé nous instruit de l'avenir. Nous combinons les moyens entr'eux & avec les divers cas possibles dont l'expérience nous a fourni les idées. Mais un Animal qui n'exécute un ouvrage qu'une seule fois en sa vie, & qui pourtant l'exécute aussi parfaitement que s'il l'avoit exécuté cent fois, un Animal qui ne s'est jamais trouvé dans aucune circonstance semblable ou analogue à celles qui exigeroient un pareil travail; un Animal enfin qui n'a que des idées purement sensibles, peut-il agir de la même maniere & par les mêmes motifs que nous?

Vouloir que cet ouvrage qui nous paroît très-composé & très-ingénieux, soit le fruit

de l'Intelligence de l'Animal, c'eſt lui prêter une Intelligence bien ſupérieure à la nôtre; puiſqu'il exécute avec préciſion du premier coup ce que nous ne parviendrions à exécuter qu'après bien des tentatives Il ne faut y réfléchir qu'un inſtant pour reconnoître que cette préciſion même prouve que l'ouvrage eſt le produit d'une méchanique ſecrete. L'ouvrage géométrique des Abeilles met cela dans le plus grand jour.

On comprend par-là combien il s'eſt gliſſé de faux merveilleux dans l'Hiſtoire des Animaux. Ceux qui l'ont maniée ont eu rarement aſſez de Philoſophie dans l'Eſprit. Ils ont fait raiſonner les Animaux comme ils auroient raiſonné eux-mêmes en cas pareil: ils ont transformé, ſans s'en appercevoir, la Brute en Homme, l'Abeille en Géometre. Mais qui ne voit que le Géometre eſt ici l'Auteur de l'Abeille?

777. C'est donc de quelque beſoin actuel de l'Animal qu'il faut partir pour trouver le motif qui le détermine à agir; & c'eſt dans la diſpoſition des Organes qu'il faut chercher la raiſon de la conſtruction particuliere de l'ouvrage que nous admirons. Cette recherche nous vaudroit des faits plus propres à intéreſſer notre curioſité que les fauſſes merveilles qu'on leur

a ſubſtituées & qu'on adopte ſans examen. Il viendra peut-être un tems où l'on pourra raiſonnablement entreprendre la *Critique* de l'hiſtoire des Animaux. (*)

778. L'ÉTAT actuel de notre Statue nous repréſente celui d'un Animal qui n'auroit qu'un ſeul Sens, & dont tous les beſoins & tous les mouvemens ſeroient relatifs à l'exercice de ce Sens.

C'EST ſur-tout par la Senſibilité que l'Animal l'emporte ſur la Plante. C'eſt auſſi par le nombre & l'eſpece de ſes Sens qu'un Animal l'emporte le plus ſur un autre Animal. Un Animal eſt d'autant plus Animal qu'il eſt plus ſentant : il eſt d'autant plus ſentant qu'il a plus d'Organes & d'Organes variés qui modifient ſa Faculté ſenſitive.

(*) † †. EN m'occupant de l'induſtrie des Animaux dans les Parties XI & XII de la *Contemplation de la Nature*, (Oeuvres. Tom. IX) j'ai eu bien des occaſions de développer les principes que je poſois ici ſur l'inſtinct des Brutes & de les appliquer à divers traits plus ou moins frappans de leur hiſtoire. Je ne devois pas me borner à faire admirer à mon Lecteur les procédés induſtrieux des Animaux, je devois ſur-tout faire enſorte que ſon admiration fût toujours raiſonnée.

Il y a tant de degrés dans l'Echelle de l'Animalité, qu'il eſt probable qu'elle renferme des Eſpeces qui ne ſont douées que d'un ſeul Sens; & l'obſervation ſemble l'établir. Nous connoiſſons des Animaux qui paroiſſent réduits au Sens du toucher. Nous en connoiſſons d'autres qui paroiſſent privés de la Vue & de l'Ouïe. Ceux qui ſont le plus généralement connus jouiſſent des mêmes Sens dont l'Homme jouit. Mais il peut exiſter des Animaux qui ont des Sens que nous n'avons pas, & qui n'ont pas nos Sens ou tous nos Sens.

779. Il eſt de même poſſible que nous acquérions de nouveaux Sens par le développement du Germe dont je parlois dans le Chapitre précédent. Ces nouveaux Sens nous manifeſteront dans les Corps des propriétés qui nous feront toujours inconnues ici-bas. Combien de qualités ſenſibles que nôtre Statue ignore encore & qu'elle ne découvriroit point ſans étonnement! Nous ne connoiſſons les différentes Forces répandues dans la Nature, que dans le rapport aux différens Sens ſur leſquels elles déploient leur action. [201, 202.] Combien eſt-il de Forces dont nous ne ſoupçonnons pas même l'exiſtence, parce qu'il n'eſt aucun rapport entre les idées que nous acquérons par nos cinq Sens

& celles que nous pourrions acquérir par d'autres Sens ? (211.)

780. Nous pouvons donc regarder les Cerveaux des Etres ſentans & des Etres intelligens comme autant de miroirs ſur leſquels l'Uuivers ou différentes parties de l'Univers vont ſe peindre. Quelle étonnante variété entre toutes ces Peintures ! Quelle différence de l'Univers contemplé par le Cerveau de l'Homme à l'Univers contemplé par le Cerveau du Chérubin !

781. Les Objets n'ont d'exiſtence à notre égard que par l'impreſſion qu'ils font ſur notre Ame. Mais, cette impreſſion, les Sens la lui tranſmettent. Les Sens ſont donc des *milieux* à travers leſquels l'Ame apperçoit les Objets. La variété des milieux varie donc l'aſpect de l'Univers. [199.]

A proprement parler, l'Ame n'apperçoit rien hors d'elle. Elle ne ſent que ſes propres modifications; & ſes modifications ſont elle-même. Elle n'apperçoit donc rien hors d'elle-même.

C'est la raiſon pour laquelle nous ne pouvons prononcer ſur l'*exiſtence* des Corps. Les propriétés par leſquels les Corps nous ſont con-

nus ne ſont que nos propres ſenſations; & nos ſenſations ne peuvent nous inſtruire de ce qui eſt hors de nous. Il n'étoit pas beſoin de faire un Livre pour prouver une vérité ſi claire. Mais, ſi nous ne ſommes pas certains de l'exiſtence des Corps, nous le ſommes au moins de l'exiſtence de nos idées & de la diverſité qui eſt entre nos idées. Or, parmi nos idées il en eſt qui nous repréſentent la Subſtance matérielle, que nous jugeons eſſentiellement diſtinctes de celles qui nous repréſentent la Subſtance immatérielle. (8, 716.)

L'UNIVERS n'eſt donc, à notre égard, que l'enſemble de nos idées & des rapports que nous découvrons entre nos idées. [*]

(*) ††. IL eſt des Choſes dont nous ne ſaurions démontrer la certitude & que nous ſommes pourtant obligés de prendre pour baſe de nos raiſonnemens. Ce ſont, ſi l'on veut, des préjugés; mais des préjugés très-légitimes. Telle eſt en particulier l'exiſtence des Corps, à la connoiſſance deſquels nous parvenons par l'impreſſion qu'ils font ſur notre Ame ou par la réſiſtance qu'ils lui font éprouver, dont nous déduiſons par le raiſonnement la notion métaphyſique des *Forces*. Jamais le Métaphyſicien le plus exercé ne réuſſira pleinement à ſe perſuader que les Corps n'exiſtent que dans ſes idées, & que l'Univers n'eſt qu'une pure apparence, un magnifique phénomene. Voyez la Note ſur le § 8

782. Plus la Statue exerce ſes Facultés ſur les odeurs, & plus elle acquiert de facilité à les exercer. Cet exercice dépend de la diſpoſition des fibres à ſe mouvoir; & plus elles ſe meuvent plus elle acquiert de diſpoſition au mouvement & à un certain mouvement.

Ainsi, plus la Statue compare, & plus les comparaiſons lui deviennent faciles. Car l'attention qu'elle donne aux ſenſations qu'elle compare augmente la mobilité des fibres qui en ſont le ſiege & leur diſpoſition à s'ébranler réciproquement.

783. Par cette eſpece de méchanique l'exercice de chaque Faculté devient une habitude. On a vu dans le Chapitre XXII comment ſe forme cette habitude qu'on nomme *Mémoire*.

Si l'on vouloit aſſigner la différence phyſique de la Mémoire à l'Imagination, il faudroit dire que celle-ci ſuppoſe dans les fibres ſenſibles un plus grand degré d'ébranlement que celle-là. Car l'Imagination va quelques fois juſqu'à imiter l'impreſſion même des Objets. Comme toutes les autres habitudes, elle ſe fortifie par l'exercice, & s'il eſt favoriſé par certaines circonſtances, l'Imagination acquerra

aſſez de force pour élever ſes peintures au niveau de la réalité. Elle aura d'autant plus de force que les fibres ſeront ſuſceptibles d'un plus grand degré d'ébranlement & d'un ébranlement plus durable.

784. La Statue exerce donc ſa Mémoire & ſon Imagination : celle-là, quand elle reconnoît que telles ou telles ſenſations l'ont affectée & qu'elle s'en retrace l'ordre ou la ſuite : celle-ci, quand déployant ſon Attention ſur le ſouvenir d'une ſenſation, elle le rend aſſez vif pour qu'il égale preſque l'impreſſion de l'Objet lui-même.

785. La liberté de notre Automate eſt à préſent auſſi étendue qu'elle peut l'être dans le rapport à l'Odorat. J'ai ſuppoſé qu'elle ſe déployoit ſur toutes les fibres de ce Sens, (656) mais elle n'eſt pas plus parfaite, qu'elle n'étoit lorſqu'elle ne ſe déployoit que ſur deux ou trois faiſceaux. La liberté eſt toujours eſſentiellement la même : elle eſt le Pouvoir d'exécuter ſa Volonté; & la Volonté eſt toujours Volonté quels que ſoient le nombre & l'Eſpece des Objets auxquels elle s'applique. (149, 152, 153, 490, 494.)

786. Notre Statue eſt douée de toutes les

Facultés ſpirituelles & corporelles qui nous ſont propres : elle eſt un Homme. Elle a donc, comme nous, la capacité de former des abſtractions intellectuelles, (229) de généraliſer ſes idées & de s'élever par degrés aux notions les plus abſtraites.

787. Il eſt pourtant bien évident qu'elle ne pourroit par elle-même former la moindre notion, (230) & qu'elle demeureroit une éternité dans l'état où nous la conſidérons maintenant, ſi des circonſtances étrangeres ne réduiſoient en acte ſa capacité de raiſonner. Je l'ai prouvé dans les Chapitres XV, XVI, XIX. Tout ce que j'ai dit là-deſſus peut ſe réduire à cette propoſition : chaque ſenſation de notre Automate eſt une idée individuelle, & une idée individuelle ne peut par elle-même repréſenter que le même Individu.

788. Il ſeroit donc impoſſible que la Statue pût acquérir des idées générales avec le ſeul ſecours des ſenſations que nous lui avons fait éprouver.

Les idées générales ſuppoſent des ſignes qui les repréſentent. [228.] La Statue ne peut inventer ces ſignes ; parce qu'elle ne peut ſortir

aſſez de force pour élever ſes peintures au niveau de la réalité. Elle aura d'autant plus de force que les fibres ſeront ſuſceptibles d'un plus grand degré d'ébranlement & d'un ébranlement plus durable.

784. La Statue exerce donc ſa Mémoire & ſon Imagination : celle-là, quand elle reconnoît que telles ou telles ſenſations l'ont affectée & qu'elle s'en retrace l'ordre ou la ſuite : celle-ci, quand déployant ſon Attention ſur le ſouvenir d'une ſenſation, elle le rend aſſez vif pour qu'il égale preſque l'impreſſion de l'Objet lui-même.

785. La liberté de notre Automate eſt à préſent auſſi étendue qu'elle peut l'être dans le rapport à l'Odorat. J'ai ſuppoſé qu'elle ſe déployoit ſur toutes les fibres de ce Sens, (656) mais elle n'eſt pas plus parfaite, qu'elle n'étoit lorſqu'elle ne ſe déployoit que ſur deux ou trois faiſceaux. La liberté eſt toujours eſſentiellement la même : elle eſt le Pouvoir d'exécuter ſa Volonté ; & la Volonté eſt toujours Volonté quels que ſoient le nombre & l'Eſpece des Objets auxquels elle s'applique. (149, 152, 153, 490, 494.)

786. Notre Statue eſt douée de toutes les

Facultés ſpirituelles & corporelles qui nous ſont propres : elle eſt un Homme. Elle a donc, comme nous, la capacité de former des abſtractions intellectuelles, (229) de généraliſer ſes idées & de s'élever par degrés aux notions les plus abſtraites.

787. Il eſt pourtant bien évident qu'elle ne pourroit par elle-même former la moindre notion, (230) & qu'elle demeureroit une éternité dans l'état où nous la conſidérons maintenant, ſi des circonſtances étrangeres ne réduiſoient en acte ſa capacité de raiſonner. Je l'ai prouvé dans les Chapitres XV, XVI, XIX. Tout ce que j'ai dit là-deſſus peut ſe réduire à cette propoſition : chaque ſenſation de notre Automate eſt une idée individuelle, & une idée individuelle ne peut par elle-même repréſenter que le même Individu.

788. Il ſeroit donc impoſſible que la Statue pût acquérir des idées générales avec le ſeul ſecours des ſenſations que nous lui avons fait éprouver.

Les idées générales ſuppoſent des ſignes qui les repréſentent. [228.] La Statue ne peut inventer ces ſignes ; parce qu'elle ne peut ſortir

de la ſphere actuelle de ſes connoiſſances. Et tout ce qu'elle connoît ſe réduit à des odeurs, à différentes combinaiſons d'odeurs & à différens degrés de la même odeur.

Elle n'a donc point, comme je le remarquois, les idées générales d'exiſtence, de nombre, de durée, de plaiſir; [553 & ſuiv. 593 & ſuiv.] mais elle a le fondement des notions de toutes ces choſes, parce qu'elle en a les idées ſenſibles. [264.]

789. Essayons de donner à notre Statue l'uſage des ſignes : voyons comment l'idée du ſigne parvient à ſe lier à l'idée ſenſible qu'elle eſt deſtinée à repréſenter : ſuivons les effets de cette liaiſon.

Les ſignes de nos idées affectent l'Oeil ou l'Oreille; ce ſont des figures ou des ſons : (223) nous avons donc à choiſir entre les uns ou les autres. Préférons cependant les impreſſions qui ſe font par l'Ouïe : les impreſſions que ce ſens fait éprouver à l'Ame ſont bien moins variées que celles qu'elle reçoit par la Vue. (35.)

790. Je vais donc ouvrir les Oreilles de

notre

notre Statue; & en prolongeant ainſi la chaîne de ſes ſenſations j'étendrai la ſphere de ſon Activité. Mon but n'eſt point ici d'analyſer l'Ouïe comme j'ai analyſé l'Odorat : je me propoſe ſeulement de rechercher par ce nouveau moyen comment nos ſenſations ſe lient aux ſignes qui les repréſentent & quels effets phyſiques réſultent de cette liaiſon.

CETTE recherche eſt intéreſſante : j'aurai rempli mon but ſi je parviens à éclaircir un ſujet qui ne l'avoit point encore été & qui méritoit autant de l'être.

791. JE préſente une roſe au Nez de la Statue, & je lui fais en même tems entendre le ſon de ce mot *roſe* : je répete cela pluſieurs fois : que doit-il en réſulter dans le Cerveau de notre Automate ?

792. JE me ſuis impoſé la loi de partir toujours de quelque fait pour analyſer chaque opération de notre Etre. Je continue à ſuivre cette méthode, la ſeule qu'on doive adopter en Pſychologie. C'eſt un fait que nos ſenſations de tout genre ſe lient les unes aux autres. Lorſque deux ou pluſieurs ſenſations de genres ou d'eſpeces différentes ont été excitées à la fois

ou ſucceſſivement, ſi l'une de ces ſenſations vient à être rappellée, les autres le feront preſqu'en même tems ou ſucceſſivement.

793. C'EST encore un fait que l'Ame n'a des ſenſations que par l'intervention des ſens, (17 & ſuiv.) & que la Mémoire qui conſerve le ſouvenir des ſenſations, appartient au Cerveau. (57 & ſuiv.)

794. NOS ſenſations de différens genres tiennent donc à des fibres de différens genres; & ſi nos ſenſations ſe lient les unes aux autres, c'eſt une preuve que les fibres ſenſibles communiquent les unes avec les autres. (601.)

795. LES fibres de tous les Sens communiquent donc les unes avec les autres dans le ſiege de l'Ame; puiſque des ſenſations de tout genre peuvent être rappellées les unes par les autres.

796. LES fibres de l'Ouïe communiquent donc avec celles de l'Odorat. Si je ſens une odeur qui me ſoit très-connue, je me rappelle auſſi-tôt le nom de cette Odeur. La ſenſation de l'odeur réveille donc chez moi l'idée du ſigne qui la repréſente. Les fibres appropriées à la

ſenſation de l'odeur ébranlent donc les fibres appropriées au ſigne de la Senſation : celles-là communiquent donc avec celles-ci immédiatement ou médiatement. (601.)

797. Les Objets n'agiſſent ſur les fibres ſenſibles que par impulſion. Ils leur impriment donc un certain mouvement & un certain degré de mouvement. Les fibres ſenſibles n'agiſſent non plus les unes ſur les autres que par impulſion : elles ſe communiquent donc réciproquement un certain mouvement & un certain degré de mouvement.

798. Lors donc que je préſente une roſe au Nez de la Statue & que je lui fais entendre en même tems le ſon du mot *roſe*, j'excite un mouvement & un certain degré de mouvement dans différentes fibres de ſon Cerveau ; j'ébranle les fibres appropriées à la ſenſation de l'odeur de la roſe & celles qui ſont appropriées au ſon du mot *roſe*.

799. Pendant qu'une fibre ſenſible ſe meut, toutes ſes parties élémentaires ſe diſpoſent les unes à l'égard des autres dans un rapport au mouvement imprimé. Les parties élémentaires des deux ordres de fibres que je conſidere ac-

tuellement ſe diſpoſent donc les unes à l'égard des autres dans un rapport déterminé au mouvement que les Objets leur impriment.

800. MAIS ces deux ordres de fibres correſpondent l'un avec l'autre : les parties par leſquelles ils ſe communiquent immédiatement ou médiatement participent donc au mouvement propre de chaque ordre. Leurs élémens ſe diſpoſent donc les uns à l'égard des autres dans un rapport déterminé à ce double mouvement. [646, 648.]

801. LES parties par leſquelles deux ordres de fibres ſe communiquent ont, ſans doute, une ſtructure qui répond à la fin que nous découvrons dans cette communication. Cette fin eſt de procurer le rappel des ſenſations les unes par les autres, ou ce qui revient au même, de concourir à la production de la Mémoire.

802. JE conçois donc que par le mouvement ſimultané, que les deux ordres de fibres exercent ſur les parties qui les lient, les élémens de ces parties revêtent les uns à l'égard des autres de nouvelles poſitions, relatives à l'eſpece & à la direction des mouvemens imprimés.

803. Je dis à l'espece & à la direction, parce que chaque ordre de fibres a son économie propre, & que son mouvement tend à se propager suivant une direction que les circonstances déterminent.

804. Par-la, les deux ordres de fibres contractent ensemble une nouvelle liaison, une liaison d'action, en vertu de laquelle ils tendent à s'ébranler réciproquement : car les déterminations que les parties de communication ont contractées, elles les conservent pendant un tems proportionné à l'intensité ou à la fréquence des mouvemens & à la perfection de l'organe.

805. Je n'ose m'engager plus avant, dans la crainte de me livrer à des conjectures qui ne reposeroient sur aucun fait certain : mais si mon Lecteur veut prendre la peine de consulter ici les Chapitres XXI & XXII, il jugera du degré de vraisemblance de mes principes par leur accord avec des faits qu'on ne peut révoquer en doute.

806. Qu'il me soit cependant permis d'ajouter un mot sur les parties de communication, que je nommerai les *chaînons*. Elles ont pour fin la communication ou la propagation du mou-

vement, d'où résultent les divers phénomenes de la Mémoire. Rien ne paroît devoir favoriser davantage cette propagation, que le rapport de structure & l'analogie des élémens. (615, 618.) On peut donc conjecturer avec quelque probabilité, que le chaînon qui unit deux ordres de fibres sensibles renferme des élémens analogues à ceux de chaque ordre & arrangés d'une maniere relative; ensorte que le mouvement de l'un ou de l'autre des deux ordres tend principalement à se propager par ceux des élémens du chaînon qui lui correspondent. En un mot, car je ne tâche point à deviner la méchanique des fibres sensibles, je conçois que les chaînons sont faits de maniere qu'ils tendent à propager le mouvement dans le sens suivant lequel ils le reçoivent. (643, 644, 645, 646, 648.)

807. QUAND donc je présenterai de nouveau une rose au Nez de la Statue, elle se rappellera le son du mot *rose*. De même aussi quand je lui ferai entendre de nouveau le son de ce mot, elle se rappellera l'odeur dont il est le signe.

808. MAIS, si je présente au Nez de la Statue un corps odoriférant dont l'odeur n'ait

contracté chez elle aucune liaiſon avec celle de la roſe, il eſt bien clair que l'action de ce corps ſur les fibres qui lui ſeroient appropriées, ne réveilleroit point le ſon du mot roſe; car pour que le faiſceau approprié à l'action de ce corps pût opérer cet effet; il faudroit au moins qu'il eût contracté quelque liaiſon d'action avec le faiſceau approprié à l'odeur de la roſe ou avec quelque faiſceau intermédiaire.

809. Ce que nous venons de voir s'opérer entre une ſeule ſenſation & le ſigne qui la repréſente, la même méchanique l'exécute entre une ſuite ordonnée de ſenſations & une ſuite correſpondante de ſignes. Si donc je fais éprouver de nouveau à ma Statue la ſuite d'odeurs que j'ai priſe pour exemple dans le paragraphe 623, & que j'ai exprimée par les mots *roſe*, *œillet*, *giroflée*, *jaſmin*, *lys*, *tubéreuſe*; & ſi je lui fais entendre en même tems la ſuite des ſons qui repréſentent ces odeurs, il ſe formera entre les faiſceaux appropriés à ces ſons une liaiſon ſemblable à celle que nous avons vu ſe former entre les faiſceaux appropriés aux odeurs, (638 & ſuiv. 650.) Il s'en formera un analogue entre chaque ſenſation & le ſigne correſpondant, c'eſt-à dire, entre le faiſceau approprié à cette ſenſation & le faiſceau approprié au ſigne.

810. C'est ainſi que nous retenons une ſuite d'idées repréſentée par la ſuite des mots d'un Diſcours. Les chaînons qui lient entr'eux les faiſceaux appropriés à ces idées & à leurs ſignes, font de tous ces faiſceaux une ſeule chaîne le long de laquelle le mouvement ſe propage dans un ordre conſtant. [806.] Cet ordre eſt déterminé par l'arrangement reſpectif que les élémens de tous les chaînons ont reçu de la répétition du mouvement dans le même ſens. J'ai fort développé cela dans le Chapitre XXII.

811. Mais, ſi l'on n'écrit pas chaque partie du Diſcours à meſure qu'on la compoſe; ſi on la retient dans ſon Cerveau pendant que l'on en compoſe une ſeconde, & qu'on en uſe de même à l'égard des parties ſubſéquentes; on ſera ſoutenir à ſon Cerveau un effort incomparablement plus grand, que ne ſeroit celui qu'il auroit à ſoutenir, ſi l'on couchoit par écrit chaque partie à meſure qu'on auroit achevé de la compoſer. Ceci mérite une explication.

812. Le phyſique de la Compoſition conſiſte en général dans les mouvemens imprimés à différentes fibres ſenſibles & dans l'ordre ſuivant lequel ils leur ſont imprimés.

Mais, il ne ſuffit pas pour la Compoſition

d'ébranler dans un ordre conftant un certain nombre de fibres fenfibles ; il faut encore les ébranler affez fortement pour qu'elles retiennent pendant un certain tems les déterminations qu'on a tâché de leur imprimer. Si l'on n'y parvenoit point, les parties du Difcours ne fe lieroient jamais les unes aux autres dans le Cerveau : les impreffions de la premiere s'effaceroient ou s'affoibliroient peu-à-peu pendant qu'on travailleroit à la compofition de la feconde, &c.

813. C'EST en repaffant plufieurs fois & toujours dans le même fens fur toutes les parties du Difcours, qu'on parvient à fortifier dans les chaînons (806) les déterminations en vertu defquelles le mouvement tend à fe propager dans tous les faifceaux fuivant un ordre relatif à l'arrangement des termes de chaque propofition, &c. (526, 628, 629.)

814. MAIS, fi l'on ne confie pas fes penfées au papier, & que la fuite en foit nombreufe, l'on fera obligé d'ébranler plus fouvent les mêmes fibres qu'on ne le feroit fi l'on écrivoit chaque penfée à mefure qu'elle s'offriroit à l'Efprit.

Ainsi, quand on travaillera la quatrieme partie du Discours, il faudra pour empêcher que la troisieme n'échappe à la Mémoire & pour la lier fortement à la quatrieme, il faudra, dis-je, mouvoir souvent dans le même sens la chaîne de faisceaux qui correspond à ces deux parties.

Par la même raison, il faudra en user de même à l'égard des faisceaux qui répondent aux parties antécédentes ; car toutes doivent s'enchaîner dans le Cerveau suivant un ordre exactement relatif à celui du Discours : ensorte que l'Intelligence qui liroit dans le Cerveau y verroit le Discours représenté par une chaîne de fibres. Les déterminations que les élémens de ces fibres auroient contractées lui exprimeroient l'ordre de la progression du mouvement ou des termes.

815. La force des fibres *intellectuelles* (*) [521, 522] n'est pas infinie. Elles sont capables d'effort ; mais cette capacité est renfer-

(*) † †. Voyez sur ces expressions de *fibres intellectuelles* la Note que j'ai ajoutée au Paragraphe 524 ; car il importe beaucoup que le Lecteur n'oublie point dans quel sens je prends ici & ailleurs le mot *intellectuel* lorsque je l'appli-à certaines fibres du Cerveau.

mée dans certaines limites qui varient en différens Individus. On ne peut les ébranler souvent ou long-tems qu'elles n'éprouvent, comme toutes les autres Parties de notre Corps, un changement qui fait naître dans l'Ame ce sentiment que nous exprimons par le terme de *fatigue.* Cette fatigue est d'autant plus sentie, que le nombre des fibres ébranlées est plus grand. Car chaque fibre ayant son degré propre de fatigue, plus la somme des fibres ébranlées augmente, plus le sentiment de la fatigue s'accroît : il s'accroît donc en raison composée de la longueur du Discours, du degré d'Attention que les idées exigent & de la constitution originelle du Cerveau. [533.]

816. Mais, quand on écrit à mesure que l'on compose, il est bien évident qu'on n'est pas obligé d'ébranler aussi souvent ou aussi long-tems la même chaîne de fibres. On ne craint pas de perdre ce que l'on a confié au papier : les yeux peuvent à tout instant le faire rentrer dans la Mémoire. Le Cerveau n'est pas alors chargé presqu'à la fois du double travail de composer & de retenir. Un léger ébranlement dans les faisceaux représentatifs des parties antécédentes suffit pour instruire l'Esprit de la liai-

fon de ces parties avec celle qu'il compofe actuellement, &c.

817. Je le ferai remarquer en paffant; c'eft un grand avantage pour un Auteur de pofféder un Cerveau qui puiffe retenir une longue fuite de propofitions fans qu'il ait befoin du fecours de l'écriture. L'Efprit voit ainfi plus loin dans l'enchaînement des idées. Il en reçoit une impreffion plus forte, parce que les impreffions partielles font en plus grand nombre. Cette impreffion eft agréable, parce que toutes les idées étant en rapport entr'elles, l'effet eft d'autant plus harmonique, que l'action eft plus une & variée. [369 & fuivans, 386, 525, 526.]

J'ignorois quelles étoient les forces de mon Cerveau en ce genre, lorfque des maux d'yeux font venus m'en inftruire. Un excès de travail, & fur-tout l'abus des Microfcopes, avoient altéré ma Vue au point que pendant plufieurs années je n'ai pu ni lire ni écrire fans fatigue & même fans douleur. Forcé d'abandonner l'Etude des Infectes, qui avoit fait jufque-là mes plus cheres délices, & l'activité naturelle de mon Efprit fe refufant à un repos abfolu, je me livrai à la méditation: j'accoutumai infen-

ſiblement mon Cerveau à me tenir lieu d'encre & de papier; je veux dire, à conſerver fidellement différentes ſuites d'idées : j'étendis peu-à-peu ces ſuites; & je parvins en aſſez peu de tems à retenir dans ma Tête, ſans confuſion, pendant des ſemaines & même des mois, des Diſcours très-liés de 25 à 30 pages. C'eſt ainſi j'ai compoſé mon Livre *ſur l'Uſage des Feuilles dans les Plantes*; c'eſt encore ainſi que j'ai compoſé une grande partie de cet *Eſſai analytique*. Le plus grand effort de Mémoire que j'aie fait en ce genre à été de retenir ſans les écrire les 45 premiers paragraphes de cet Ouvrage & l'Introduction; & je ſentois que j'aurois pu aller plus loin. [*] Mais je dois

(*) † †. J'AJOUTOIS ici & l'*Introduction*, parce qu'en la reliſant on pourroit être tenté de croire que je ne l'avois compoſée qu'après avoir achevé l'Ouvrage. Il eſt pourtant très-vrai que ce fut par cette Introduction que je débutai, lorſque dans l'Automne de 1754 je commençai à m'occuper de cet Eſſai. Je n'en ſerai peut-être pas cru ſi j'ajoute encore, qu'il ne ſe trouve pas une ſeule rature dans tout le Manuſcrit original de ce Livre. Ce n'eſt pas que je n'en fiſſe point en le compoſant, mais ces ratures n'exiſtoient jamais que dans mon Cerveau, qui, comme je le diſois, me ſervoit d'encre & de papier. Il m'arrivoit ſouvent de retenir pluſieurs jours dans ma Tête une ſuite de pages ſans qu'il s'en effaçât un ſeul mot & ſans qu'il fût beſoin d'y rien changer. J'ai même

avertir ceux qui pourroient ſe trouver dans mon cas, de prendre garde d'abuſer de la facilité d'écrire dans leur Cerveau. Cetabus auroit infailliblement des ſuites funeſtes. Il tendroit à relacher les fibres intellectuelles; & ces

retenu ainſi des ſemaines entieres des Diſcours d'une dixaine de pages ſans que ma Mémoire en laiſſât perdre un ſeul mot. Je la déchargeois enſuite ſur le papier quand j'en avois la commodité. Qu'on ne s'étonne point de ce petit phénomene pſychologique : il ſeroit beaucoup plus commun qu'on ne penſe, s'il arrivoit plus ſouvent aux Gens de Lettres de ne pouvoir écrire eux-mêmes leurs penſées. Ils s'accoutumeroient peu-à-peu à les retenir & à les enchaîner les unes aux autres dans leur Cerveau, & la néceſſité opéreroit chez pluſieurs ce qu'elle avoit opéré chez moi. Ce cas ſe rapproche de celui de ces Calculateurs qui font de tête des calculs effrayans. Le grand EULER, devenu preſqu'aveugle, offre en ce genre les prodiges les plus étonnans. Et qui n'a point ouï parler de ceux du célébre SAWNDERSON ! On feroit un aſſez gros Livre des prodiges que la néceſſité a enfantés ; & je déſirerois que nous euſſions un tel Livre, parce que rien ne ſeroit plus propre à nous faire juger des heureuſes compenſations dont certaines adverſités peuvent être ſuſceptibles. Si l'Etude des Inſectes n'avoit point altéré ma vue, il n'y a pas d'apparence que j'euſſe jamais travaillé ſur les Facultés de notre Ame, bien plus dignes que les Inſectes d'occuper un Etre penſant. Je n'aurois point non plus compoſé quelques autres Ecrits, qui m'ont procuré des ſatisfactions d'autant plus réelles, que leur objet étoit plus utile ou plus relevé.

fibres une fois relachées à un certain point, ne se rétabliroient pas facilement. L'économie de la Mémoire en souffriroit plus ou moins, & cette altération pourroit s'étendre enfin à toutes les opérations de l'Esprit.

Comme chaque idée a ses fibres, [85] chaque raisonnement a sa combinaison de fibres & son mouvement : [525, 526] ce sera donc une précaution très-sage de ne pas méditer long-tems sur le même sujet. L'expérience prouve que le changement d'objet soulage l'Attention. C'est qu'il laisse reposer les fibres appropriées aux différentes parties de l'objet. [136.]

818. Tout le monde a pu remarquer les variétés de la Mémoire. Les uns ont celle des dates; les autres celle des faits; d'autres celle des noms; &c. Il est des Cerveaux qui ne laissent rien perdre. D'autres peuvent être comparés au tonneau des Danaïdes. En général, nous retenons plus facilement les idées qui ont le plus de rapport aux matieres qui nous ont souvent occupés : le mathématicien retient facilement des proportions; le Physicien, des phénomenes; l'Historien, des époques, &c.

819. Ce sont-là autant de faits qui vont à

l'appui de mes principes. Les variétés que nous obſervons dans la Mémoire en ſuppoſent d'analogues dans les fibres qui ſont le ſiege de la Mémoire. S'il n'eſt pas deux grains de ſable qui ſe reſſemblent, il n'eſt pas à plus forte raiſon deux Cerveaux qui ſe reſſemblent. [386.] La Mémoire a plus de ténacité dans les fibres qui ont plus de diſpoſition à retenir les déterminations que les Objets leur ont imprimées ; & cette diſpoſition réſulte eſſentiellement des qualités & de l'arrangement des élémens. [96 & ſuiv. 110, 533.]

Si nous retenons plus facilement les idées qui ſont analogues à celles qui nous ont ſouvent occupés, c'eſt que ces dernieres tiennent à des fibres qui ont acquis par l'habitude une grande tendance au mouvement & que cette tendance les rend très-propres à ébranler les fibres qu'on vient à leur aſſocier, &c. Or, ébranler de nouveau une fibre, c'eſt fortifier en elle la diſpoſition au mouvement, & par-là l'aptitude à rappeller l'idée, &c. Je n'analyſe pas ceci, parce que je crois en avoir dit aſſez dans le paragraphe 650, auquel je renvoie.

820. J'ai indiqué dans le paragraphe 651 comment

comment nos idées s'associent ou comment s'opere la reproduction des idées associées. A parler exactement, il n'est point d'idée solitaire dans notre Cerveau. Tous les faisceaux sont liés les uns aux autres par des chaînons. [794, 806.] Un faisceau ne peut être ébranlé que le mouvement ne se propage dans d'autres faisceaux. Cette propagation suit la loi des déterminations que les élémens des chaînons ont reçu de l'habitude ou de la réitération des actes. Le mouvement tend donc à se propager vers les faisceaux qui lui offrent le moins de résistance; or, la résistance diminue en raison de la mobilité acquise.

821. Les idées associées reçoivent des circonstances une grande force. Si un air de musique a été lié dans le Cerveau à des idées très-agréables & qu'on vienne à entendre de nouveau cet air ou seulement à se le rappeller, les idées auxquelles l'habitude l'a associé se reproduiront à l'instant. Elles affecteront l'Ame avec d'autant plus de vivacité, que les circonstances où elle se trouvera alors lui rendront la possession de leurs Objets plus desirable. Et si elle est dans une sorte d'impuissance de se procurer cette possession, elle tombera dans une mélancolie qui deviendra toujours plus

profonde, ſi la cauſe qui l'a fait naître continue à agir ſur le Cerveau.

Cet état ſingulier de l'Ame, qu'on nomme *maladie du Pays*, dépend principalement de la force avec laquelle certaines fibres du Cerveau reproduiſent les idées qui leur ſont attachées. Tous les moyens qui tendroient à affoiblir l'action de ces fibres tendroient à guérir l'Ame. (410, 17, 516.)

Je me borne à ces exemples; je ne finirois point ſi je voulois indiquer tout ce qui réſulte de l'aſſociation des idées. Un bon Traité de Morale devroit avoir pour objet de développer l'influence des idées aſſociées en matiere de mœurs & de conduite. C'eſt ici qu'il faut chercher le ſecret de perfectionner l'Education. Je pourrois bien m'occuper un jour d'un ſujet ſi important & qui a tant de liaiſon avec les principes de cette Analyſe.

822. Les idées s'aſſocient à leurs ſignes comme elles s'aſſocient les unes aux autres. La même méchanique qui lie une idée aſſociée à l'idée principale, lie le ſigne à l'idée qu'il repréſente.

Cette double aſſociation des idées entr'elles & avec leurs ſignes conſtitue le fond des connoiſſances de chaque Individu. L'Art d'enſeigner conſiſte donc en général à multiplier ces aſſociations, à les fortifier & à les aſſujettir à un ordre qui en aſſure les effets; [387] & comme toutes nos idées tiennent à des fibres qui leur ſont appropriées, [85] cet ordre tend en dernier reſſort à établir entre toutes les fibres intellectuelles une telle correſpondance, un tel accord, que le mouvement ſe propage des unes aux autres de maniere à repréſenter à l'Eſprit les divers rapports qui lient entr'elles les idées d'un ou de pluſieurs ſujets. [520, 521, 2, 3, 4, 5, 6.]

Mais, un ſujet très-composé tient à un très-grand nombre de fibres: celui qui enſeigne manqueroit donc ſon but s'il entreprenoit d'ébranler preſqu'à la fois toutes ces fibres. Il ne naîtroit de cet ébranlement que de la confuſion; parce que le mouvement ne recevroit ainſi aucune détermination fixe & conſtante. Il paſſeroit d'une fibre à une autre ſans obſerver la loi des rapports qui lient les idées. Ce que j'ai expoſé fort au long dans le Chapitre XXII & dans celui-ci ſur la méchanique de la Mémoire, rend cela fort ſenſible.

Si l'on n'ébranle au contraire qu'un petit nombre de fibres à la fois, & que l'on commence par celles auxquelles eſt attaché le fondement des rapports les plus ſimples, ces fibres deviendront ainſi le principe ou le centre d'un mouvement qui en s'étendant par degrés à un plus grand nombre de fibres, ſe composera de plus en plus ſans ceſſer d'être ordonné ou harmonique. Les chaînons qui lient toutes les fibres revêtiront peu à peu les déterminations propres à leur conſerver les impreſſions reçues (806.) (*)

(*) †† Tout ce que j'ai expoſé ſur les *chaînons* dans ce Chapitre & dans le Chapitre XXII, montre aſſez qu'ils ſont au nombre des pieces les plus importantes de cet inſtrument admirable par lequel notre Ame exerce l'empire le plus abſolu ſur toutes ſes idées. C'eſt principalement de la perfection du jeu de ces chaînons que dépend la perfection de cette belle Faculté qui a reçu le nom de *Mémoire*. C'eſt à l'aide de ces chaînons qu'à l'occaſion d'une ſeule idée ou d'un ſeul mot, un Leibnitz, un Wolf, un Haller ſe rappelloient à l'inſtant une multitude de choſes, qui leur en rappelloient elles-mêmes une foule d'autres, enſorte qu'à l'occaſion de cette idée ou de ce mot ils auroient pu tirer de leur Tête, & uniquement de leur Tête, une Encyclopédie en forme. Il faut donc concevoir que le Cerveau de ces Hommes rares étoit une ſorte d'Arbre généalogique où les idées de tout genre naiſſoient les unes des autres par des filiations naturelles prodigieuſement nombreuſes. Un ſeul rameau de cet Arbre venoit-il à être ébran-

823. Les faits qui prouvent que les Ani-

lé? une multitude d'autres rameaux l'étoient à l'instant, & le mouvement continuant à se propager passoit bientôt aux maîtresses branches, &c.

Quand la Mémoire s'est fort affoiblie, ou ce qui revient au même, quand les chaînons ont beaucoup perdu de leur jeu, les idées deviennent, pour ainsi dire, infécondes : elles ne rappellent presque plus leurs anologues & par ces analogues d'autres idées. Le rappel d'une idée par son analogue devient plus lent, plus difficile ou plus incertain ; & ce Savant aimable dont la conversation étoit toujours si agréable & si instructive ne brille plus que par intervalles & s'éclipse par fois entiérement.

Tout ceci me paroît assez clair & découler bien directement des principes que j'ai tâché d'établir dans le cours de cet Essai. Si les faisceaux auxquels tiennent nos idées de tout genre ne communiquoient point les uns avec les autres, toutes ces idées demeureroient isolées dans notre Cerveau : aucune ne seroit rappellée à notre Ame qu'autant que quelque cause particuliere, absolument étrangere aux faisceaux, viendroit à agir sur tel ou tel faisceau individuel ; mais on sent bien, que dans la supposition dont je parle, l'ébranlement de ce faisceau seroit stérile & ne produiroit point le rappel d'une autre idée. L'Ame ne pourroit point non plus opérer par elle-même ce rappel : je crois l'avoir prouvé §. 436, 437 & suivans.

Mais nous avons vu que la société, le genre de vie, l'éducation, la lecture, la méditation, &c. établissent entre les faisceaux un commerce d'action en vertu duquel ils tendent à s'ébranler les uns les autres dans un ordre relatif à certaines suites de sentimens, de connoissances & d'actes qui constituent

maux forment des aſſociations d'idées, qu'ils

l'état moral de la Perſonne : ſi donc ce commerce vient à être interrompu çà & là par quelque accident phyſique ; s'il arrive toujours que le mouvement reproductif de la chaîne des idées ſaute d'un faiſceau à un autre ſans pouvoir communiquer l'impulſion aux faiſceaux intermédiaires qui forment la chaîne ; il en réſultera un déſordre qui pourra donner naiſſance à une de ces maladies de l'Eſprit qui portent le nom général de *folie.* La maladie ſe diverſifiera dans le rapport à l'eſpece, au nombre & à la diverſité des chaînons affectés & au degré, au genre & à la durée de l'affection. L'ordre des idées en ſera donc plus ou moins troublé : la Réflexion en ſera altérée, & l'Ame déraiſonnera plus ou moins. La maladie ſe diverſifiera encore, ſi par quelque cauſe interne certains faiſceaux ſont trop ſouvent & trop fortement ébranlés : l'Ame ſera preſque toujours occupée des mêmes idées, & il ne ſera pas en ſon pouvoir de les écarter. Elle les rend même plus vives & plus ténaces par ſa réaction, &c.

Je me borne à indiquer quelques-unes des cauſes les plus immédiates de la folie : c'eſt aux Medecins & aux Phyſiologiſtes qu'il appartient d'approfondir un ſujet que je ne fais qu'effleurer. Les maladies de l'Eſprit ne ſauroient être trop étudiées par le Médecin philoſophe : il en eſt de ces maladies comme des ſonges, qui ſont eux-mêmes une ſorte de folie paſſagere. (§. 672, 673 & ſuiv.) Les unes & les autres peuvent répandre du jour ſur la méchanique des opérations de notre Ame. Les écarts de la Nature ſont quelquefois plus inſtructifs que ſes marches les plus régulieres.

J'ajouterai encore quelque choſe à ce que j'ai dit des déſordres qui peuvent ſurvenir dans le jeu des faiſceaux & des

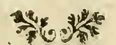
ont un langage naturel, & que l'Education

chaînons. J'ai montré en divers endroits de cet Eſſai & en particulier dans le Chap. XIX, que le cerveau ſe modele ſur les impreſſions qu'il reçoit par les Sens. Il eſt de ſa nature indifférent à quelque impreſſion que ce ſoit : ſon organiſation lui permet de ſe prêter également à différentes ſuites de mouvemens ou à des ſuites différemment ordonnées. Il peut être comparé à cet égard à un Inſtrument de Muſique, & j'ai moi-même employé cette comparaiſon, parag. 23, 523. Mais, il y a cette différence bien eſſentielle entre le Cerveau & l'Inſtrument, que le premier retient pendant un tems plus ou moins long les déterminations qu'il a reçues ; ce qui lui donne une tendance à exécuter certaines ſuites de mouvemens préférablement à toute autre ſuite. Il faut donc conſidérer ſur-tout les déterminations *acquiſes* quand il s'agit du Cerveau. Si donc quelque cauſe accidentelle trouble l'ordre des déterminations ou des mouvemens ; il en naîtra néceſſairement un déſordre dans la ſuite des idées, & j'ai fait voir, Chap. XVIII & XIX, que l'Ame ne peut par elle-même remédier au déſordre. En vertu des Loix de l'Union ſes Facultés ſont ſubordonnées au jeu des organes par leſquels elle les déploie & les perfectionne. Il eſt donc bien dans la nature de la choſe que l'exercice de ces Facultés ſe reſſente plus ou moins des déſordres qui ſurviennent aux organes qui le déterminent. Quand certains faiſceaux qui ſont le ſiege phyſique de certaines idées ſont continuellement ébranlés, il ne dépend point de l'Ame de n'être point affectée des idées qu'ils reproduiſent, & ſi ces idées ſont fâcheuſes, elle tombera peu-à-peu dans une mélancholie plus ou moins profonde. Il n'eſt pas plus au pouvoir de l'Ame de remédier par elle-même au deſordre de

multiplie, varie, perfectionne en eux ces sortes d'associations; (*) ces faits, dis-je, indiquent que la méchanique du Cerveau des Animaux se rapproche beaucoup de celle de notre Cerveau; mais, elle en differe en ce qu'elle ne renferme pas toutes les conditions nécessaires à la *généralisation* des idées. Consultez les paragraphes 268, 269, 270, 271.

ses raisonnemens, quand les faisceaux qui sont le siege des idées propres à rectifier ces raisonnemens, sont eux-mêmes en désordre. Il faut alors que le Médecin travaille à retablir l'ordre physique pour parvenir à rétablir l'ordre moral. Ces réflexions psychologiques n'humilient point notre Etre aux yeux du philosophe; car comme il sait très-bien que l'Homme est essentiellement un Etre mixte, il n'est point du tout surpris de la grande influence de la Substance matérielle sur la Substance immatérielle, puisqu'il voit clairement que c'est de cette influence même que dépend originairement le perfectionnement de toutes les Facultés de l'Homme.

(*) †† J'AI traité en particulier du langage des Animaux & de l'association de leurs idées dans la Partie XII de la la *Contemplation de la Nature* & dans le petit Ecrit sur *l'association des idées*, qui se trouve au-devant de la *Palingénésie*. Je dois y renvoyer le Lecteur comme à un supplément qui renferme le développement de mes principes.



CHAPITRE XXVI.

La Statue devient un Etre penſant.

De l'effet des ſignes ſur le Cerveau.

Conſéquence pratique.

Concluſion.

824. Nous avons accoutumé notre Statue à lier quelques ſenſations aux ſignes qui les repréſentent. Nous avons entrevu la méchanique qui peut opérer cette liaiſon. Nous en avons conſidéré les effets : [789 & ſuiv.] feignons à préſent que la Statue peut exprimer par des *ſons articulés* tout ce qu'elle connoît au moyen du ſeul Odorat. Toutes ſes ſenſations, tous ſes jugemens, toutes ſes abſtractions; en un mot, toutes les opérations de ſa Senſibilité & de ſon Entendement ſeront donc repréſentées par des ſignes artificiels. Je n'étendrai cette fiction qu'autant qu'il ſera néceſſaire pour faire comprendre comment l'Homme paſſe de l'état d'être purement *ſentant* à l'état d'Etre *penſant*.

825. Déja la Statue nomme toutes les odeurs. Ses ſenſations ne ſont donc plus ſimplement enchaînées les unes aux autres par les faiſceaux qui leur ſont appropriés ; elles le ſont encore par les ſignes qui les repréſentent, & ces ſignes tiennent à des faiſceaux d'un autre genre. [85, 790 & ſuiv.] Ces faiſceaux ſont liés entr'eux & à ceux de l'Odorat. Ces derniers le ſont pareillement les uns aux autres. [792, 3, 4, 5, 6.] Les chaînons qui uniſſent tous ces faiſceaux recevant de leurs mouvemens des déterminations durables, établiſſent entr'eux une réciprocité d'action d'où naît le rappel des idées attachées à leur ébranlement. (806.) Ainſi, le ſon d'un mot ne rappelle pas ſeulement à l'Eſprit la ſenſation dont il eſt le ſigne; il lui rappelle encore une multitude d'autres ſenſations & d'autres ſignes. L'ébranlement du faiſceau approprié au ſon du mot *roſe* ſe communiquant donc de proche en proche & très-rapidement à un grand nombre d'autres faiſceaux, l'Ame de notre Automate éprouve ſucceſſivement des modifications très-multipliées & très-variées. Le degré d'Activité qu'elle peut déployer ſur chaque faiſceau peut modifier l'ordre & l'intenſité des mouvemens. (136, 672, 673.)

826. La Statue éprouve des ſenſations qui lui plaiſent ou qu'elle aime mieux éprouver que ne pas éprouver & des ſenſations qui lui déplaiſent ou qu'elle aime mieux ne pas éprouver qu'éprouver. Comme nous ſuppoſons qu'elle peut repréſenter par des ſons articulés tout ce qu'elle ſent, elle nommera *plaiſirs* toutes les ſenſations de la premiere claſſe, & *déplaiſirs* toutes celles de la ſeconde. Ces deux mots deviendront ainſi les ſignes d'idées *univerſelles* ou *génériques*, qui auront ſous elles une multitude d'*eſpeces*.

827. Lors donc que la Statue prononcera le mot *plaiſir* ou qu'elle ſe rappellera ſimplement le ſon de ce mot, il réveillera en elle quelqu'une des ſenſations dont il eſt le ſigne. Souvent il en réveillera pluſieurs; & ces ſortes de reproductions varieront beaucoup; je veux dire, que les mêmes ſenſations ne ſeront pas toujours reproduites. La reproduction de telle ou de telle ſenſation dépendra en général de la ſituation actuelle du Cerveau ou des circonſtances particulieres qui accompagneront la prononciation ou le rappel du mot *plaiſir*.

828. Voici donc comment je conçois la

chofe ,& l'explication de ce cas fuffira , je penfe , pour faciliter celle de tous les cas analogues.

Le fon du mot *plaifir* tient dans le Cerveau de l'Automate à un faifceau de fibres qui lui eft approprié. Ce faifceau a contracté une liaifon d'action avec différens faifceaux auxquels font attachées différentes efpeces de fenfations agréables. (804.) Si donc ce faifceau vient à être ébranlé ; il communiquera fon ébranlement à un ou plufieurs des faifceaux avec lefquels il a été affocié, & une ou plufieurs fenfations agréables feront auffi-tôt reproduites.

Mais fi le faifceau approprié au mot *plaifir* a contracté une liaifon plus étroite avec telle ou telle fenfation qu'avec toute autre, il en réfultera qu'une certaine fenfation fe reproduira plus fréquemment que toute autre. En fuppofant donc que la fenfation de l'odeur de l'œillet eft une de celles qui plaifent le plus à la Statue, cette fenfation fera du nombre de celles qui auront contracté une liaifon plus intime avec le fon du mot *plaifir*.

829. Quand donc la Statue aura préfent à l'Efprit ce mot *plaifir*, elle fe rappellera le plus fouvent l'odeur de l'œillet. Ce fouvenir don-

nera lui-même lieu au rappel de plusieurs autres sensations agréables dans le rapport aux liaisons que le faisceau approprié à l'odeur de l'œillet aura contractées avec tels ou tels faisceaux, &c.

La Statue pourra ne donner que peu ou point d'attention à ces sensations rappellées. Il suffira que le mot excite un léger ébranlement dans quelques faisceaux ou même dans un seul, pour qu'il ne soit pas absolument vuide d'idée.

C'est ce qui nous arrive ordinairement quand nous prononçons les mots représentatifs des notions. Ici je ne puis me dispenser de renvoyer au paragraphe 264, que l'on voudra bien relire avec attention. Si l'on suppose que le triangle équilatéral est celui que nous nous représentons le plus souvent, lorsque nous prononçons le mot *triangle*, cette espece de triangle sera pour nous dans le cas que je suppose, ce qu'est pour notre Statue l'odeur de l'œillet dans le cas que j'examine.

830. L'odeur de l'œillet est donc pour la Statue un signe *naturel* du *plaisir*, comme l'image du triangle équilatéral est pour nous un signe *naturel* de l'idée de *triangle*.

Mais il eſt aiſé de voir que le ſigne naturel renferme un grand inconvénient; celui d'être trop *déterminé*. Je l'ai montré dans le paragraphe 228. Il n'imite donc les fonctions du ſigne *artificiel* qu'autant qu'il rappelle à l'Eſprit les idées de différens individus. Et dans ce cas là même, précifément parce qu'il eſt trop déterminé, le ſigne naturel ne peut guere repréſenter à l'Eſprit que les idées qui ont des rapports prochains avec lui où qui lui ont été aſſociées par l'habitude.

831. Il n'en eſt pas de même du ſigne *artificiel*; le mot *plaiſir* peut ſe lier indifféremment à toutes ſortes de ſenſations agréables; parce que le ſon de ce mot ne renferme rien en lui-même qui le détermine à ſe lier plus étroitement à une certaine ſenſation qu'à toute autre.

832. Il ſuit de là, que plus le ſigne eſt *indéterminé*, plus il eſt *ſigne*; car il a plus de capacité repréſentatrice; il eſt propre à exprimer un plus grand nombre de choſes & de choſes plus différentes entr'elles. Tels ſont ſurtout les ſignes algébriques.

S'il arrive ſouvent que le ſigne deſtiné à re-

préfenter une idée *générale* rappelle affez conftamment à l'Efprit la même idée ou les mêmes idées *particulieres*, c'eft par une circonftance abfolument étrangere au figne en tant que *figne*; c'eft parce que l'habitude l'a enchaîné fortement à telle ou telle idée particuliere.

833. La Statue a éprouvé quelquefois de ces momens délicieux où fa fenfibilité fe déployant dans toute fa force, concentroit dans une fenftion unique toutes les Puiffances de l'Ame. Si elle veut diftinguer par un figne cet état de celui où jouiffant de fenfations agréables, elle peut néanmoins donner fon attention à d'autres fenfations, elle nommera le premier *volupté* & elle laiffera au fecond le nom de *plaifir*.

834. Ses plaifirs ont été fouvent interrompus, & elle a fenti ces interruptions : fa Mémoire en a confervé le fouvenir. Il eft enfin arrivé un tems où fes plaifirs ont été continus, où fon exiftence n'a point ceffé de lui être agréable; & elle a nommé cet état *félicité*.

835. Elle a de même défigné par des termes les *qualités* des odeurs. Elle a nommé les unes *douces*; les autres *pénétrantes*; les autres *aro-*

matiques, &c. car elle a pû comparer une odeur à une autre odeur & repréſenter par un ſigne le réſultat de ſa comparaiſon.

836. COMME il eſt poſſible qu'elle découvre beaucoup plus de choſes que nous dans la même ſenſation, & qu'il eſt même probable que telle ſenſation qui nous paroît très-ſimple eſt pour elle compoſée; [680] le ſigne par lequel elle ſe repréſentera cette ſenſation ſera le ſigne d'une idée *concrete*, qui réveillera dans ſon Eſprit pluſieurs idées *particulieres.* [205, 206.] Ces idées ſeront comme des parties d'un même tout. Les ſignes dont la Statue ſe ſervira pour repréſenter ces idées *partielles*, exprimeront les abſtractions que la ſenſation concrete lui donnera lieu de former. Voyez le paragr. 680.

837. PENDANT qu'un Corps odoriférant agit ſur l'Odorat de notre Statue, elle peut ſe rappeller différentes ſuites d'odeurs. La ſucceſſion plus ou moins rapide de ces ſenſations rappellées meſurera, en quelque ſorte, la durée de la ſenſation excitée par l'objet. [556, 557 & ſuiv.]

SI la Statue exprime par le mot *durée* le ſentiment qui naît en elle de cette ſucceſſion & de

de ſon rapport de concomitance avec la ſenſation que l'objet excite ; ce mot deviendra le ſigne d'une idée *générale*, qui repréſentera toutes les ſucceſſions ou durées poſſibles à elle connues.

838. LA Statue diſtinguera autant de parties dans cette ſucceſſion ou dans cette durée qu'elle y diſtinguera d'odeurs. Je nomme ici odeur le ſouvenir d'une odeur. Elle nommera ces parties des *inſtans* ; & ces inſtans ſeront pour elle incommenſurables ; car ils ne pourroient être meſurés que par une autre ſucceſſion d'idées. [575.]

839. TOUS ces inſtans ſont diſtincts, parce que chaque odeur a ſon caractere propre ; & les *ſignes* par leſquels la Statue ſe repréſente les odeurs ne ſont pas moins diſtincts les uns des autres. Mais, quoique la Statue ait la conſcience de chaque inſtant, cette conſcience ne ſuffit point pour lui faire juger de la durée entiere de la ſenſation que l'objet excite. Car ſi cette durée eſt meſurée par la ſucceſſion de douze odeurs, il eſt très-évident qu'elle ſera indéfinie pour l'Automate. La raiſon en eſt dans la nature même de la ſucceſſion. Des ſenſations qui ſe ſuccedent ne peuvent être toutes préſentes à la fois. Je ne ſais ſi la Statue ſaiſit

diſtinctement trois inſtans à la fois : & quand on le ſuppoſeroit comme je l'ai ſuppoſé dans le paragraphe 561, cela ne donneroit jamais à la Statue que l'idée d'une durée de trois inſtans. Mais, une ſucceſſion de trois inſtans ne peut par elle-même donner à l'Ame l'idée diſtincte d'une durée de douze inſtans.

LES ſignes par leſquels la Statue exprime les odeurs ne peuvent pas non plus lui donner l'idée dont je parle. Ces ſignes ne repréſentent que des qualités individuelles, ſans aucun rapport à la durée. Une ſuite de douze de ces ſignes ne peut donc pas plus donner à la Statue l'idée de douze inſtans que la ſuite correſpondante de douze odeurs.

840. MAIS, ſi nous ſuppoſions que la Statue dépouille ſes ſenſations de tout ce qu'elles ont d'individuel, pour ne les conſidérer que comme de ſimples *unités*; [255) ſi nous ſuppoſions encore qu'elle ſe repréſente la premiere ſenſation de la ſuite par le mot *un*, la ſeconde par le mot *deux*, la troiſieme par le mot *trois*, &c. nous concevrions qu'elle pourroit acquérir ainſi l'idée de *douze* inſtans. Car dans la ſup poſition que la Statue ne peut ſe repréſenter à la fois que trois ſenſations ou trois inſtans,

(839) à l'aide des ſignes qui exprimeroient les rapports numériques ou de ſucceſſion, elle connoîtroit, par exemple, combien d'inſtans ſe ſeroient déja écoulés lorſqu'elle diroit *ſix*.

ELLE jugeroit donc qu'une ſenſation l'auroit affectée plus long-tems qu'une autre, ſi elle avoit compté douze inſtans pendant la durée de la premiere, & qu'elle n'en eût compté que ſix pendant la durée de le ſeconde. (*)

(*) † † J'AVOIS montré, §. 254, comment le mouvement & un mouvement uniforme eſt la vraie meſure de la *durée*. Mais, c'eſt par le Sens de la Vue que nous jugeons du mouvement. L'Odorat ni l'Ouie ne ſauroient nous en donner l'idée. La Statue, qui n'a encore fait uſage que de ces deux Sens, ne ſauroit donc meſurer la durée. Ainſi, quand je ſuppoſe qu'elle comptoit *douze* unités tandis qu'elle étoit occupée d'une certaine ſenſation & qu'elle n'en compte que *ſix* tandis qu'elle eſt occupée d'une autre ſenſation, il eſt bien clair qu'une pareille numération ne peut lui donner qu'une idée très-vague ou très-incertaine de la durée relative des deux ſenſations; puiſqu'elle ne ſauroit jamais diſtribuer les unités dans des intervalles égaux, & que la numération pourra étre tantôt plus lente, tantôt plus rapide. Et n'éprouvons-nous pas nous-mémes que le tems nous paroît plus ou moins long, ou plus ou moins court dans le rapport au degré de peine ou de plaiſir que nous font éprouver les ſenſations qui nous affectent? C'eſt même pouſſer bien loin la fiction que de ſuppoſer, comme je le faiſois dans ce para-

841. On comprend que ce jugement feroit toujours plus ou moins illufoire; parce que la mefure de la durée feroit variable de fa nature; (575) & que les inftans refteroient incommenfurables pour la Statue. [557, 560, 838.]

graphe 840, *que la Statue dépouille fes fenfations de tout ce qu'elles ont d'individuel, pour ne les confidérer que comme de fimples unités.* Il s'en faut bien qu'un Etre fentant qui n'a guere fait d'ufage que de l'Odorat, foit capable de cette forte d'abftraction. L'Imagination eft la Faculté qui doit jouer ici le principal rôle. Lors donc que je fuppofois que la Statue comptoit jufqu'à douze pendant la durée d'une des fenfations, je choquois ce que j'avois infinué moi-même, paragraphe 561 & 839, *qu'elle ne faifit diftinctement que trois fenfations ou trois inftans:* il faudroit pourtant qu'elle en eût faifi douze plus ou moins diftinctement, pour pouvoir compter jufqu'à douze; car les mots *un*, *deux*, *trois*, *quatre*, *cinq*, *fix*, &c. doivent néceffairement être liés au fouvenir d'autant de fenfations; autrement ils n'auroient ni origine, ni fignification pour la Statue. Quand donc je fuppofe qu'elle dit *quatre*, il faut que j'admette qu'elle fe rappelle trois fenfations. Je dois donc admettre encore qu'elle s'en rappelle davantage, fi je fuppofe qu'elle pouffe plus loin la numération, &c. Mais, comme je l'ai déja dit, un pareil Automate ne fauroit compter à notre maniere : il ne peut qu'exercer fon Imagination; & il paroîtra peut-être que j'ai refferré celle de ma Statue dans des limites trop étroites, lorfque j'ai incliné à croire qu'elle ne lui rappelle diftinctement *que trois*

842. Je ſuppoſe toujours qu'elle ne peut ſaiſir à la fois que trois ſenſations ou trois inſtans. Comme elle a éprouvé cela une infinité de fois, il pourroit arriver qu'elle en contractât l'habitude d'exprimer les parties de la ſucceſſion ou de la durée par les retours du nombre *trois*; qu'elle dit *trois-un*, *trois-deux*, *trois-trois*, & qu'elle exprimât trois-trois par un ſigne particulier, qui reviendroit, ſi l'on veut, à notre mot *ſix*.

843. J'ai fait voir dans les paragraphes 562, 563, que la Statue ne peut avoir le ſentiment de l'*ordre* conſtant d'une ſucceſſion quelconque, qu'elle n'ait en même tems le fondement des notions du *paſſé*, du *préſent* & de l'*avenir*. Si elle ſe repréſente par de ſemblables termes ce qu'elle ſent en ce genre, ces termes s'appliquant indifféremment à toutes les

ſenſations ou trois inſtans. Quoi qu'il en ſoit, tout ce que j'expoſois, parag. 839, 840, ſur la *durée* relativement à la Statue eſt plus ou moins défectueux, & je dois à mon jeune Philoſophe de l'avoir mieux ſenti. Voyez la Note ſur le parag. 379. Mais, on comprend que la fiction à laquelle je recourois dans ce Chap. XXVI n'avoit proprement pour objet que d'indiquer comment à l'aide des ſignes d'inſtitution ou de la parole, nous transformons nos ſenſations en penſées; & il me paroît qu'à cet égard ma fiction n'eſt pas inutile.

ſucceſſions qu'elle connoît, deviendront par conſéquent les ſignes d'idées générales. Quand le mot *paſſé* lui reviendra à l'Eſprit, elle penſera à une ſenſation qui en a précédé une autre, &c.

Elle aura donc auſſi par la même voie les idées de *priorité* & de *poſtériorité*.

844. Mais, comme elle ſent que tout ce qu'elle éprouve, c'eſt elle-même qui l'éprouve, elle dira *Je* ou *Moi*. Elle dira donc *je ne ſuis pas comme j'ai été* : *je ſerai comme je ne ſuis pas*, &c.

Le Moi ſe liera de même à tout ce qu'elle ſentira ſe paſſer en elle. *Moi œillet*; *Moi jaſmin*; *Moi plaiſir*; *Moi douleur*; *Moi ſucceſſion*, &c. &c.

845. Parmi les ſenſations de notre Statue, il en eſt qui exercent plus ou moins ſon Activité : & comme elle ſent tout ce qui réſulte en elle de l'exercice de cette Activité, elle ſent qu'elle n'eſt pas lorſqu'elle *deſire*, comme elle eſt lorſqu'elle *jouit* : elle ſent encore qu'elle deſire avec plus ou moins de vivacité, qu'elle a des beſoins plus ou moins preſſans; &c. Enfin, elle ſent qu'elle a du dégoût, de l'ennui.

Son Moi s'identifie donc avec ces divers ſentimens ; & comme elle a revêtu de termes les Modifications de ſa Senſibilité, elle revêtira auſſi de termes les modifications de ſon Activité. Elle dira *Moi deſir* ; *Moi paſſion* ; *Moi contentement* ; *Moi ennui* ; &c.

846. Toute qualité *ſenſible* eſt ſuſceptible d'accroiſſement & de diminution ; toute action a ſes degrés. L'Ame de la Statue ne ſaiſit que les plus ſenſibles : (169) & comme nous ſuppoſons qu'elle peut ſe repréſenter par des ſignes tout ce dont elle a la conſcience, elle exprimera ces degrés par des termes qui reviendront à ceux-ci ; *très-fort*, *fort* ; *foible*, *très-foible*.

Quand il s'agira d'une ſenſation très-agréable & dont elle deſirera la plénitude, le mot *foible* réveillera en elle l'idée attachée au mot *déplaiſir*, &c.

847. On voit bien que le Dictionnaire de notre Automate ne peut renfermer aucun terme relatif aux propriétés de la Matiere & aux notions de cauſe & d'effet. Il ne peut exprimer que ce qu'il ſent, & il ne ſent rien de tout cela. Comment exprimeroit-il des propriétés dont l'Odorat ou l'Ouïe n'ont pu lui donner

la connoiſſance ? Comment acquerroit-il la notion de cauſe & d'effet, tandis qu'il ne peut acquérir le ſentiment de l'action ? Et comment l'Odorat ou l'Ouïe pourroient-ils lui donner ce ſentiment ? [690.] La notion de priorité & de poſtériorité n'a rien de commun pour lui avec celle de cauſe & d'effet : il ne commettra donc point dans ſes jugemens le ſophiſme trop commun en Philoſophie, *poſt hoc, ergo propter hoc.*

848. Je ne penſe pas que la Statue étende beaucoup ſes généraliſations. L'exercice de l'Attention ſuppoſe des motifs ; [138, 140 141, 207, 8, 9, 225, 227, 8, 9, 282;] & il n'eſt ici de motif que dans le plaiſir, ou dans le beſoin. Elle ne généraliſera donc qu'en raiſon de l'un ou de l'autre. Tout ce qu'elle ſera déterminée à ſaiſir elle l'exprimera. Elle n'ira donc pas juſqu'aux notions les plus générales, à celle de l'*Etre*, par exemple : car quel motif pourroit la déterminer à étendre ſi loin ſes abſtractions ? Son attention eſt toujours plus ou moins circonſcrite par le *ſenſible*, & la notion de l'*Etre* tient bien peu au ſenſible.

Par la même raiſon, elle ne forme pas la notion de *Volonté*. Elle ſent très-bien qu'elle

n'eſt pas quand elle deſire, comme elle eſt quand elle ne deſire point. Elle a donc le ſentiment du deſir : elle peut donc exprimer ce ſentiment, & le mot *deſir* ſera le ſigne d'un deſir quelconque. Mais l'idée de *Volonté* eſt plus générale encore. Le deſir eſt plus vif, & par conſéquent plus *ſenſible* : il eſt donc plus capable de fixer l'Attention.

849. Je ne pouſſerai pas cette fiction plus loin. Je prie même qu'on veuille bien ne la pas preſſer. On voit aſſez ce que j'entends par la penſée. Un Etre ſentant qui n'a point l'uſage des ſignes compare. (308, 309.) Un Etre ſentant qui acquiert l'uſage des ſignes revêt de termes ſes comparaiſons, & elles deviennent des *penſées*. Il les généraliſe en raiſon des circonſtances. (286 & ſuiv. 292.)

850. Le *langage* met donc en valeur toutes les fibres du Cerveau. Le Cerveau de l'Hottentot n'eſt pas ſans doute moins bien organiſé que l'eſt celui de l'Anglois ; mais quelle différence dans l'emploi des fibres ! Conſultez là-deſſus le paragraphe 680.

851. Je nomme donc *fibres intellectuelles* celles qui ſont appropriées aux *ſignes* de quelque eſ-

pece qu'ils ſoient. (*) Et comme les ſignes affectent toujours l'Oeil ou l'Oreille, on peut raiſonnablement ſuppoſer que les fibres intellectuelles ne ſont qu'un prolongement ou une continuation de celles qui ſervent à la viſion & à l'ouïe. C'eſt ainſi qu'il arrive quelquefois qu'une méditation trop forte fatigue l'Organe de la Vue. J'ai beaucoup parlé de ces fibres dans le Chapitre XIX. Conſultez auſſi les paragraphes 223, 454, 455.

852. S'IL importe d'inſiſter ſur les principes dans quelque Science que ce ſoit, c'eſt qu'il importe de donner aux fibres appropriées à ces principes des déterminations durables en vertu deſquelles elles puiſſent toujours être ébranlées par celles qu'on tâche enſuite de leur aſſocier & qui en deviennent comme les rameaux. Voyez les recherches ſur la méchanique de la Mémoire dans le Chapitre XXII & le paragraphe 822.

(*) ††. J'ENTENDOIS ici par les *ſignes de quelque eſpece qu'ils ſoient*, les ſignes *artificiels* ou ceux qui ſuppoſent l'uſage de *la parole*. Et à l'égard des fibres que je nommois *intellectuelles*, je renvoie à la Note ſur le paragraphe 524. Ce que j'ajoutois qu'elles pourroient être un *prolongement ou une continuation de celles qui ſervent à la viſion & à l'ouïe* eſt purement conjectural.

CONCLUSION.

835. JE termine ici cette Analyse. (*) Ce que j'ai exposé sur l'Odorat peut s'appliquer facilement aux autres Sens. J'ai tâché de remonter aussi haut qu'il m'étoit possible dans la méchanique de nos idées. Je n'ai pas la présomption de penser que j'aie atteint le vrai. Je serai satisfait si j'ai indiqué la route qui conduit au vraisemblable. J'ai toujours été fortement persuadé que cette route étoit l'*Analyse*. J'ai donc entrepris d'appliquer cette méthode à l'Economie de notre Etre. On pourra en pousser l'application beaucoup plus loin que je n'ai fait. On pourra découvrir bien des imperfections dans le développement de mes principes : mais au moins je me serai fait des principes à moi-même & j'aurai mis sur la voie d'en découvrir de meilleurs. Mon plan avoit d'abord été d'ouvrir tous les sens à ma Statue & de lui Enseigner les Elémens de quelques Sciences, pour donner à mes Lecteurs une idée de la maniere dont je conçois qu'ils doivent être présentés aux Jeunes Gens. Mais cela m'auroit mené

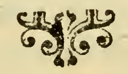
(*) ††. J'ACHEVAI cet essai analytique le 11 de Juillet 1759.

trop loin ; & j'en ai peut-être dit aſſez dans le cours de cet Ouvrage pour faire entendre ma penſée ſur ce ſujet important.

854. J'AVOIS annoncé des Obſervations le *Traité des ſenſations* de M. l'Abbé de CONDILLAC. (15, 156.) Je crois inutile de les inſérer ici, parce qu'il m'a paru que nous n'avions preſque de commun que l'idée d'animer une Statue. Nous avons à regretter qu'il ait ſi peu analyſé & qu'il ne ſe ſoit pas occupé de la méchanique des idées. Si on lit ce qu'il dit de l'Attention, (*) du deſir, (**) de la ſurpriſe, (†) des paſſions, (††) de la Mémoire, [†††] &c. on ſera ſurpris qu'un Génie auſſi métaphyſique ſe ſoit contenté d'idées ſi vagues. S'il eût plus aprofondi ſon ſujet il n'eût pas dit, par exemple, que *ſentir & être attentif ne ſont qu'une ſeule & même choſe.* [*] Il eût mieux déterminé la nature de l'*Attention*. Je renvoie là-deſſus à ce que j'ai établi dans le Chapitre XI & en particulier dans le para-

(*) Pag. 20 & 128.
(**) Pag. 77.
(†) Pag. 34.
(††) Pag. 79.
(†††) Pag. 38 & 67.
(*) Pag. 128.

graphe 470. Je pourrois faire de femblables remarques touchant ce que l'Auteur expofe fur la Réminifcence, fur l'Habitude, fur la Perfonnalité, fur les *abftractions*, &c. Il eût traité ces fujets intéreffans d'une maniere plus heureufe, il y eût répandu plus de lumiere s'il fe fût appliqué à pénétrer dans la méchanique de notre Etre. Mais, toutes ces remarques ne m'empêchent pas de faire beaucoup de cas de fon Livre. Il renferme des détails intéreffans fur le *moral* & des obfervations fines qui fuppofent une grande fagacité. L'Auteur voudra bien pardonner à mon amour pour le vrai, la liberté avec laquelle je me fuis exprimé fur fon Ouvrage. Il pourroit faire fur le mien des remarques dont je profiterois avec autant de plaifir que de reconnoiffance.



CHAPITRE XXVII.

Observations sur quelques endroits de l'Esprit des Loix *relatifs à cette Analyse.*

855. Je ne me suis déterminé qu'avec peine à publier ces Observations. Je craignois que l'on ne me soupçonnât de vouloir m'ériger en Critique de l'*Esprit des Loix*, & de prétendre le disputer en Métaphysique à son illustre Auteur. Mais, s'il n'appartient pas à un petit Astronome de juger de tout le système Planétaire, il peut au moins découvrir des taches dans le Soleil. L'opposition que j'ai remarquée entre quelques idées de l'Auteur & celles de cette Analyse, m'a paru exiger que j'exposasse ici les raisons qui m'empêchent d'adhérer à ses sentimens sur divers points de Métaphysique. C'est donc uniquement dans cette vue que je hasarde ces Observations. Elles me donneront lieu d'étendre & d'éclaircir quelques endroits de mon Livre. Je les soumets avec respect au jugement du Public éclairé. Il ne mesurera pas mon foible Génie à celui de l'Auteur que j'ai osé

combattre; je ne l'égalerai jamais, je l'admirerai toujours.

856. " Les Loix, dit-il, (*) dans la signi-
„ fication la plus étendue, sont les rapports
„ nécessaires qui dérivent de la nature des cho-
„ ses. „

Dans un Livre qui n'est d'un bout à l'autre qu'une Théorie de rapports & une très-belle Théorie, ne falloit-il pas définir les *rapports?* J'ai essayé de le faire dans le paragraphe 40. Ne falloit-il pas aussi définir la *nature des choses?* J'ai bégayé quelques mots sur ce sujet abstrait dans le paragraphe 119.

Cette remarque n'est qu'incidente : celle qui suit porte sur la définition même des Loix.

Les *Loix* sont-elles des *rapports?* Les rapports dérivent de ces déterminations, de ces qualités en vertu desquelles les Etres sont ce qu'ils sont ou nous paroissent être. (235, 238, 239.) C'est par ces déterminations que les Etres agissent les uns sur les autres & concou-

(*) *Esprit des Loix*, Tom. I de l'Edit de Geneve in-4°. Pag. 1.

rent ainſi à produire certains effets. (40, 123.) Nous nommons ces effets les *Loix de la Nature*, & nous diſons que ces Loix ſont invariables, parce qu'elles ont leur fondement dans l'eſſence des Etres, (241,) & que cette eſſence eſt immuable. (119.) La ſtructure de l'Aimant & celle du Fer dépendent de la nature & de l'arrangement de leurs élémens. Cette ſtructure établit entre l'Aimant & le Fer un rapport en vertu duquel l'Aimant attire le Fer. Ce n'eſt pas ce rapport qui eſt une *Loi*, c'eſt l'*effet* qui en réſulte, l'*attraction*. L'Auteur eût donc été plus exact s'il eût défini les *Loix*, les *réſultats* ou les *conſéquences* des *rapports qui ſont entre les Etres*. (40.)

Il n'eût pas dit (*) " que les Loix ſont „ les rapports qui ſe trouvent entre la raiſon „ primitive & les différens Etres, & les rap„ ports de ces divers Etres entr'eux. „

Mais, il eût dit, que les raports des différens Etres ſont des *conſéquences* de la *nature* de la Raison Primitive. (119.)

857. " Il s'en faut bien, dit (**) enſuite

(*) Pag. 2.
(**) Pag. 3.

l'illuſtre

„ l'illuſtre Auteur, que le Monde intelligent ſoit „ auſſi bien gouverné que le Monde phyſique. „ Car quoique celui-là ait auſſi des Loix qui „ par leur nature ſont invariables, il ne les „ ſuit pas conſtamment comme le Monde phy- „ ſique ſuit les ſiennes. La raiſon en eſt que „ les Etres particuliers intelligens ſont bornés „ par leur nature & par conſéquent ſujets à „ l'erreur; & d'un autre côté, il eſt de leur „ nature qu'ils agiſſent par eux-mêmes. Ils ne „ ſuivent donc pas conſtamment leurs Loix pri- „ mitives, & celles mêmes qu'ils ſe donnent „ ils ne les ſuivent pas toujours. „

Il faut que je me reſſerre : je ne fais pas une *Critique*; je jette ſur le papier quelques obſervations.

Le Monde intelligent a donc, ſelon notre Auteur, *des Loix qui par leur nature ſont invariables*; des Loix *invariables* produiſent invariablement leur effet. L'Aimant attire invariablement le Fer; le bonheur attire invariablement tout Etre intelligent.

Chaque Etre *intelligent* a des *Loix invariables de leur nature* : ces *Loix* ſont celles de ſa nature *particuliere* : ſa *nature* eſt ſes idées, ſes

penchans, ſes affections, en un mot, tout ce qui conſtitue ſon caractere individuel : ſon caractere fait ſon eſſence *morale* ou *intellectuelle* ; car ce n'eſt pas la ſimple capacité de connoître qui forme cette eſſence. Un Etre n'eſt pas *intelligent* ſimplement parce qu'il a la capacité de l'être : il eſt *intelligent* parce qu'il a des *notions* ; (230) & il ne peut agir qu'en conſéquence de ce qu'il connoît. (150.)

L'ASSEMBLAGE des Loix qui meuvent les *Etres particuliers intelligens* forme donc le Syſtême général des Loix qui gouvernent le Monde intelligent.

LE Monde intelligent eſt donc gouverné par des Loix invariables ; car il n'eſt point d'Etre intelligent qui n'agiſſe d'une maniere conforme à ſon Eſſence intellectuelle ou aux idées qu'il ſe fait des choſes. [295.]

LE Monde *intelligent* eſt donc *auſſi bien gouverné* que le Monde *phyſique*, puiſque les Etres *particuliers intelligens* ſont auſſi fideles à ſuivre les *Loix* de leur nature *individuelle*, que les *Corps* le ſont à ſuivre les *Loix* de la leur.

POURQUOI donc la concluſion de l'Auteur

eſt-elle ſi différente de la mienne? c'eſt qui avoit dans l'Eſprit la notion du Droit naturel *abſtrait*. De la conſidération des rapports qui lient les Etres *particuliers intelligens* nous déduiſons par des abſtractions intellectuelles (229) la notion générale de la Loi naturelle. Nous comparons à cette Loi les *actions* des Etres intelligens, & nous diſons qu'elles lui ſont conformes ou oppoſées.

MAIS, les abſtractions n'exiſtent point dans la Nature: il n'exiſte dans la Nature que des Etres *particuliers*, qui ont leurs déterminations propres: [229] les déterminations propres des Etres intelligens ſont leurs idées; (295) les effets de ces idées ſont les actions de ces Etres. (150.)

SI l'on admet que le Monde eſt l'Ouvrage d'un ETRE SAGE; ſi l'on admet encore que l'Activité de l'Ame eſt de ſa nature indéterminée, (130, 131) qu'il faut des motifs à la Volonté (147, 148) & que le degré d'Intelligence de chaque Individu eſt en raiſon des circonſtances où il s'eſt trouvé placé; (291, 292, 293, 294) l'on admettra que lorſque des Etres intelligens violent la Loi naturelle *abſtraite*, cette violation n'empêche pas que le

Monde intelligent ſoit gouverné auſſi régulierement que le Monde phyſique. L'on penſera que la CAUSE PREMIERE qui a permis cette diverſité entre les Etres intelligens a eu des raiſons dignes de ſa SAGESSE de la permettre.

L'AUTEUR dit que la *raiſon pourquoi le Monde intelligent ne ſuit pas conſtamment ſes Loix, c'eſt que les Etres particuliers intelligens ſont bornés par leur nature & par conſéquent ſujets à l'erreur.* Il étoit donc dans l'ordre du Monde intelligent que les Etres qui le compoſent *fuſſent bornés par leur nature.* Ces Etres ne ſont pas les Auteurs de leur nature; ils ne ſe ſont pas bornés eux-mêmes. Il étoit donc dans l'ordre du Monde *intelligent* que parmi les Etres qui le compoſent, il y en eût qui ſe mépriſſent ſur le bonheur & ſur qui le bien apparent fît l'effet du bien réel. Mais toujours l'amour du bonheur eſt-il la Loi invariable de tous.

L'AUTEUR ajoute *qu'il eſt de la nature des Etres intelligens qu'ils agiſſent par eux-mêmes* : cela eſt exact; ils ſont doués de Liberté : (148, 149, 150) mais, il faut des motifs à la Volonté; (147) l'Entendement les lui préſente, (ib. 159) & il les reçoit lui-même des circonſ-

tances : (291, 292, 293) l'essence intellectuelle de chaque Individu est donc dans le rapport aux circonstances, & chaque Individu suit la Loi invariable de son essence ou de sa nature.

858. " On ne sait, continue notre Auteur, „ [*] si les Bètes sont gouvernées par les Loix „ générales du mouvement ou par une motion „ particuliere. „

Il est évident que par cette *motion particuliere* l'Auteur entend le *sentiment*; car ce n'est que par le Sentiment que les Bêtes peuvent différer des Etres simplement organisés ou purement matériels, qui sont soumis aux *Loix générales du mouvement*.

Il n'est pas moins évident que ces termes *on ne sait* expriment que nous n'avons que de simples doutes sur l'existence de l'Ame des Bêtes, sur leur *motion* par le *Sentiment*. Il est au moins très-vrai que l'existence de l'Ame des Bètes n'est que probable : il n'est pas impossible d'expliquer méchaniquement toutes leurs opérations.

[(*) Pag. 4.

La probabilité de l'exiſtence de l'Ame des Bêtes repoſe ſur l'analogie de leur organiſation avec la nôtre & ſur ce qu'elles agiſſent dans certaines circonſtances préciſément comme nous agirions. Des effets preciſément ſemblables ſuppoſent les mêmes cauſes. (715, 716.)

L'Auteur pourſuit ainſi : " Par l'attrait du „ plaiſir elles conſervent leur Etre particulier, „ & par le même attrait elles conſervent leur „ Eſpece. „

L'Auteur admet donc à préſent ou paroît admettre, que les Bêtes ont une Ame; puiſqu'il n'y a que des Etres ſentans qui puiſſent être mûs par l'*attrait du plaiſir*.

Suivons : " Elles ont, dit-il, des Loix „ naturelles, parce qu'elles ſont unies par le „ ſentiment; elles n'ont point de Loix poſi- „ tives, parce qu'elles ne ſont point unies par „ la connoiſſance. „

Il n'y a plus maintenant d'équivoque ſur l'opinion de notre Auteur : Il attribue clairement le *Sentiment* aux Bêtes, & il leur refuſe des notions ou la *connoiſſance*. Il dit qu'elles ont des *Loix naturelles*, parce qu'en effet c'eſt une

Loi naturelle ou *primitive* que celle qui porte tout Etre ſentant à rechercher le *plaiſir*. Elles n'ont point de *Loix poſitives*, parce que ces *Loix* ſuppoſent des notions.

“ Elles ne ſuivent pourtant pas invariable-„ ment leurs Loix naturelles, „ ajoute notre Auteur.

Si la *Loi naturelle* des Bètes eſt la Loi du *Sentiment*, elle eſt celle du *plaiſir*. L'Auteur abandonne donc ſon principe quand il avance que les Bètes *ne ſuivent pas invariablement leurs Loix naturelles.*

C'est avancer en termes très-clairs qu'un Etre ſentant n'eſt pas toujours déterminé par la Loi du *plaiſir*; & avancer cela, c'eſt avancer qu'un Etre ſentant n'eſt pas un Etre ſentant.

Quand les Meres chez les Animaux abandonnent leurs Petits, elles ne violent pas leurs *Loix naturelles*. Elles étoient portées à les nourrir par l'*attrait du plaiſir* : par l'*attrait du plaiſir* elles les abandonnent. Dans tout cela la *Loi naturelle* de l'Animal eſt *invariable*.

859. “ Les Plantes, dit encore l'Auteur, „ en qui nous ne remarquons ni connoiſſance „ ni Sentiment, ſuivent mieux leurs Loix na„ turelles. „

Il avoit dit que les Bêtes ont des *Loix naturelles parce qu'elles ſont mues par le Sentiment.* Il dit ici que *les Plantes ſuivent mieux leurs Loix naturelles parce qu'elles n'ont ni connoiſſance ni Sentiment.* Les *Loix naturelles* d'un Etre qui n'a ni *connoiſſance* ni *Sentiment*, ſont les *Loix générales du mouvement.*

Lors donc que l'Auteur a remarqué que *les Bêtes ont des Loix naturelles parce qu'elles ſont mues par le Sentiment*, il n'a pas pris là le mot de *Loix naturelles* dans le même ſens qu'il le prend ici à l'égard des Plantes.

Mais, s'il n'a pas pris ce mot dans le même ſens à l'égard des Bêtes & à l'égard des Plantes, dire que *les Plantes ſuivent mieux leurs Loix naturelles*, *que les* Bêtes *ne ſuivent les leurs*; c'eſt dire que les Plantes ſuivent mieux que les Bêtes les *Loix générales du mouvement.* Ce qui revient à dire que la Bête ne ſe meut pas préciſément comme une Horloge.

C'EST donc inutilement que l'Auteur oppoſe ainſi les Plantes aux Bêtes. D'ailleurs il n'eſt point vrai, que les Plantes ſuivent mieux les Loix générales du *mouvement*, que les Bètes ne ſuivent les Loix générales du *Sentiment.*

860. " LES Bêtes n'ont point les ſuprêmes ,, avantages que nous avons; (c'eſt toujours ,, l'Auteur qui parle,) elles en ont que nous ,, n'avons pas. Elles n'ont pas nos eſpérances, ,, mais, elles n'ont pas nos craintes; elles ,, ſubiſſent comme nous la mort, mais c'eſt ,, ſans la connoître; la plupart même ſe con- ,, ſervent mieux que nous, & ne font pas un ,, auſſi mauvais uſage de leurs paſſions.,,

JE balance à le dire: je trouve peu de Philoſophie dans tout ce paragraphe: il me paroît ſe réduire à ceci, que la Bête n'eſt pas Homme.

EN effet, c'eſt ſur-tout parce que la Bête ne réfléchit point, [259, 260, 270, 272,] qu'elle n'eſt pas Homme; & préciſément parce qu'elle n'eſt pas Homme, elle n'a & ne peut avoir ni les eſpérances, ni les craintes, ni les paſſions de l'Homme.

J'AI regret qu'un Génie ſublime répete cette penſée commune & ſi peu philoſophique que *les Bêtes ne font pas un auſſi mauvais uſage que nous des paſſions* : c'eſt dire que la cruauté du Tigre n'eſt pas la cruauté de NÉRON : mais, le Cerveau du Tigre eſt-il le Cerveau de l'Homme ? les ſenſations ſont-elles des notions ?

IL me paroît donc u'il étoit auſſi inutile d'oppoſer ainſi la Bête à l'Homme qu'il l'étoit d'oppoſer d'une maniere analogue les Plantes aux Bêtes.

MAIS, il falloit, ce me ſemble, fixer mieux les caracteres qui diſtinguent la Plante de la Bête, la Bête de l'Homme, & déduire de la diverſité de ces caracteres la diverſité des Loix de ces Etres.

861. JE ne fais plus qu'une Obſervation, c'eſt ſur l'idée que l'Auteur donne de la Liberté.

" LA Liberté philoſophique, dit-il, (*)
,, conſiſte dans l'exercice de ſa Volonté ou du
,, moins (s'il faut parler dans tous les ſyſ-
,, têmes) dans l'opinion où l'on eſt que l'on
,, exerce ſa Volonté. ,,

(*) Pag. 296.

J'EXERCE ma *Volonté* quand j'ai une volonté. Cela n'eſt une opinion dans aucun ſyſtême; parce qu'il n'eſt aucun ſyſtême qui mette en queſtion ſi l'Homme a une *Volonté*. Mais, il eſt des ſyſtêmes qui mettent en queſtion ſi l'Homme *exécute* lui-même ſa *Volonté?* J'ai un peu approfondi cette matiere dans le Chapitre XIX, & j'ai montré que nous ne ſaurions décider ce doute ſans aller au-delà du fait. (**)

(**) CONSULTEZ ſur ceci la Note ſur le Parag. 510.

FIN.

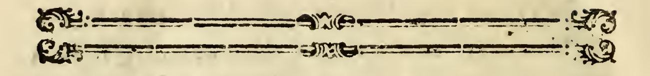
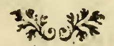


TABLE DES CHAPITRES.



INDICATION DES NOTES PRINCIPALES

QUI ONT ÉTÉ AJOUTÉES PAR L'AUTEUR DANS CETTE NOUVELLE E'DITION

PARAG.

FIN.

E R R A T A.

Tome XIII.

PRÉFACE : page VIII, lign. 2, *Métaphkfique*, lif. Métaphy-fique.
XXXIII : *l'Harpréetablie* ; lif. l'Harmonie préétablie.

Page
29 : lign. 5, *cet effet une*, lif. cet effet eft une.
31 : lign. 18, *plufieurs*, lif. de plufieurs.
58 : premiere note, 1741, lif. 1724.
Ibid : feconde note, 1736, lif. 1720, 1737.
103 : lign. 22, *par*, lif. pas.
166 : lign. 9, *es*, lif. les.
186 : lign. 18, *la nation*, lif. la notion.
205 : lign. 17, *à la maniere idée*, lif. à la maniere d'une idée.
232 : lign. 6, *l'odeul' œillet*, lif. l'odeur de l'œillet.
Ibid : lign. 20, *elle*, lif. cette.
244 : lign. 2, *de plaifirs*, lif. des plaifirs.
251 : lign. 5, *divets*, lif. divers.
259 : lign. 19, *font*, lif. font.
283 : lign. 5, *fenfations celle* ; lif. fenfations ; celle.
310 : lign. 2, *ie &c. &c*, lif. lie &c, &c.

TOME XIV.

Page
23 : lign. 20, *manire* ; lif. maniere.
25 : lign. 12 de la note, *d'autres* ; lif. dans d'autres.
34 : lign. 2, *uge* ; lif. juge.
36 : lign. 1, *pouvois* ; lif. pouvoir.
59 : lign. 9, *penfer cette* ; lif. penfer à cette.
74 : lign. 4, *fention* ; lif. fenfation.
93 : lign. 19, *cetre* ; lif. cette.
101 : lign. derniere de la note, *foint*, lif. foient.

132 : lign. 13, 14, *vou ons*; lis. voulons.
140 : lign. 20, *ecntre*; lis. entre.
142 : lign. derniere, *de la B*; lis. de la Fibre B.
160 : lign. 5, *omme*; lis. somme.
163 : lign. 12, 13, *avec avec*, effacez un de ces mots.
171 : lign. 11, *equel*; lis. lequel.
Ibid : lign. 19, *comm*; lis. comme.
175 : lign. 22, *objetsequi*; lis. objets qui
177 : lign. 16, *fol*; lis. foi.
178 : lign. 15, *v ux*; lis. veux.
Ibid : lign. 23, *'organe*; lis. organe.
179 : lign. 11, *point lui*; lis. pour lui.
231 : lign. 19, *puissons*; lis. puissions
236 : lign. 1, *cett*; lis. cette.
237 : lign. 22, *commuiquent*; lis. communiquent.
246 : lign. derniere, *iqueur*; lis. liqueur.
Ibid : même ligne; effacez *le*.
250 : lign. derniere, *n'a rapport*; lis. n'a apporté.
252 : lign. 15, *comaraisou*; lis. comparaison.
253 : lign. 2 de la note; *ceonséquences*, lis. conséquences.
Ibid : ligne 8 du texte, *paties*; lis. parties.
261 : lign. 17, *sur un besoin*, on a omis la virgule.
262 : lign. 4, *lajouterai*; lis. ajouterai.
297 : lign. pénultieme, *d'être*; lis. d'Etre.
303 : lign. 10, *fenstion*; lis. sensation.
414 : le N°. de cette page doit être 314.
317 : le N°. de cette page doit être 315.
Ibid : lign. 1, 835; lis. 853.
Ibid : lign. 18 & 19, *Enseigner*; lis. enseigner.
316 : lign. 4 & 5, *observations le*; lis. observations sur le.
323 : lign. 1, *qui'*; lis. qu'il.
Ibid : lign. 11, *dans la Naturel*; lis. dans la Nature.
324 : lign. 1, *soit gouverné*; lis. ne soit gouverné.
325 : lign. 19, *fur*; lis. sur.
330 : lign. 8, *u'il*; lis. qu'il.

N.B. Le Lecteur est prié d'ajouter à l'*Errata* du tome IX, cette correction importante.

Page 6, note 2, ligne 19 de la note : *car le raisonnement suppose des notions pour juger de leur rapport ou de leur opposition*; lisez, car le raisonnement suppose des notions que l'Esprit compare à d'autres notions pour juger de leur rapport ou de leur opposition, &c.

E R R A T A.

Page
4 : lign. 14 *répondera*, lisez ; répondra.
7 : lign. derniere, *contempation*, lis. contemplation.
9 : lign. 17, *on sont* ; lis. en sont.
19 : lign. 16, *sa structure* ; lis. sa structure.
26 : lign. 12, *dons* ; lis. dans.
44 : lign. 19, *tont* ; lis. tout
46 : lign. 21, *glorieux* ; lis. & glorieux.
53 : lign. 9 & 10, *raisson* ; lis. raison.
Ibid : lign. 14, *J'a*, ; lis. J'ai.
65 : lign. 1, *sur ses* ; lis. sur les.
88 : lign. 8, *qni* ; lis. qui.
99 : lign. pénultieme, *de certains ver d'eau douces* ; lis. de certains vers d'eau douce.
102 : lign. 13, *les vrai* ; lis. les vrais.
109 : lign. pénultieme, *un un*, retranchez un des un.
110 : lign. 9, *de saule* ; lis. du saule.
112 : lign. 5 de la note, *derneers* ; lis. derniers.
125 : lign. 1, *au déterminations* ; lis. aux déterminations.
127 : lign. 11 de la note *nne* ; lis. une.
129 : lign. 12, *Siege l'Ame*, lis. Siege de l'Ame.
131 : lign. 1, *nou*, lis. nous.
Ibid : lign. 2, *Amé* ; lis. Ame.
135 : lign. 21, *guerre*, lis. guere.
139 : lign. 11, *coqiulle* ; lis. coquille.
141 : lign. 1, de la note, *vieilllard*, lis. vieillard.
146 : lig. dre. de la Note *reprouctioa* ; lis. reproduction.
158 : lig. 14. *qum* ; lis que.
160 : lig. 1. *succiosen* ; lis. succion se.
171 : lig. der. de la Note : *échuffant* ; lis. échauffant.
172 : lig. 4. *d'acltion* ; lis. d'action.
177 : lig. pénultieme, *Auimalcule* ; lis. l'Animalcule.
180 : lig. 20 *iaisons* ; lis. liaisons.
189 : lig. 10 *Calui-ci* ; Celui-ci.
197 : lig. 1 de la Note ; (1) ; lis. (2).
200 : lig. dre. *dss* lis. des.
206 : lig. 15. de la Note : *de Poissons* ; lis. des Poissons.

223 : lig. 11. *Corps groffier*, *tombe*; lif. Corps groffier tombe.
224 : lig. 2. *uu*; lif. un.
ibid : lig. 6. *éémens*; lif. élémens.
225 : lig. 10. de la Note; *houillante*; lif. bouillante.
ibid : lig. 17. de la Note: *de*; lif. des.
226 : Il n'y a point de renvoi pour la Note.
231 lig. 1. *de a*; lif. de la.
237 : lig. der. *unef oule*; lif. une foule.
255 : lig. 21 *fubi*; lif. fubie.
269 : lig pénultieme; *MAIS*; lif. MAINS.
281 : lig. 2. de la Note *quelques unes*; lif. quelques uns.
282 : lig, 23. *fe te*; lif. ofe te.
286 : lig. 17, 18. *l'annéantiffement*; lif. l'anéantiffement.
305 : lig 7 & 8. *Sigèe Perfonnalité*; lif. Siege de la &c.
343 : lig. 10. *duremenu*; lif. purement.
346 : lig. 9. *Pafferaux*: lif. Pafferaux.
259 : lig. 11. *dun*; lif. dune.
461 : lig. 9. *dens*; lif. dans.
363 : lig. 18. *uu*; lif. un.
368 : lig. 19. de la Note: *que*; lif. pas que.
370 : lig. 4. l'*Animai*; lif. l'Animal.
372 ; lig. 1, 3. *réfift l e*; lif. réfifte le.
376 : lig. 3. *Le*; lif. La.
378 : lig. 6. *jui*; lif. lui.
379 : lig. 16. *nu*; lif. un.
382 : lig. 4. *ellytique*; lif. ellyptique.
382 : lig. 5. de la Note: *mont*; lif. m'ont.
ibid : lig. 9, *ce ces*; lif. de ces.
390 : lign. 9, *jambesd la*, lif. jambes de la
395 : lign. 10; *eucore*, lif. encore.
415 : lig. 12, *l'obfervateur parvieni*, lif. l'obfervateur parvient.
421 : lig. pénultieme *Phyfique*, lif. Phyfique.
422 : lig. 1, *un pcu*, lif. un peu.
ibid : lig. 2, *vettus*, lif. vertus.
423 : lign. 2, de la note; *euquelque forte*, lif. en quelque forte.
424 : lign. pénultieme, *de nouveller*, lif. de renouveller.
425 : lign. 20, foint, lif. foin.
426 : lign. 2, *le bêtes*, lif. les bêtes.
450 : lign. 1, *très-à-peu*, lif. très peu.
474 : lign. 6, *anjourd'hui*, lif. aujourd'hui.





